171

MERCVRE DE FRANCE

TOME TROIS CENT VINGT-HUITIÈME

Septembre-Décembre 1956

Septembre-Décembre 1956

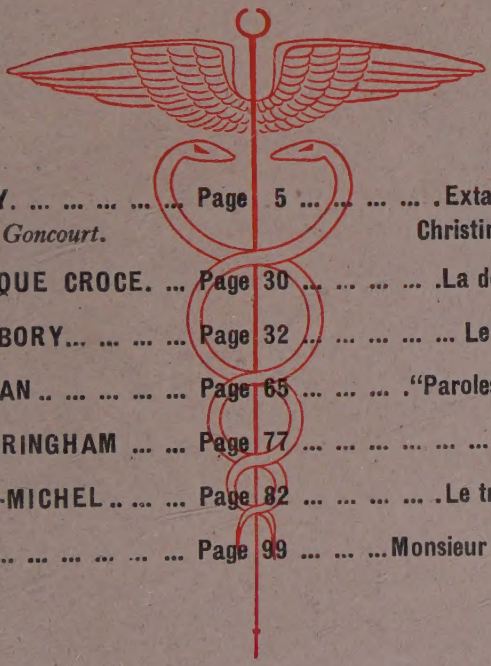
MERCVRE DE FRANCE

Tome CCCXXVIII

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMLVI

MÉRO 1117 1er Septembre 1956

MERCVRE DE FRANCE



DRÉ BILLY. ... ... Page 5 ... ... Extases et tortures : l'Académie Goncourt. Christine de Stommeln.

X DOMINIQUE CROCE. ... Page 30 ... ... La dormeuse, *poème*.

AN-LOUIS BORY... ... ... Page 32 ... ... Le cœur sec *(fin)*.

ULE SALVAN .. .. Page 65 ... ... "Paroles d'un croyant".

ETTE SHERINGHAM ... ... Page 77 ... ... Poèmes.

AN BLOCH-MICHEL .. .. Page 82 ... ... Le trottoir de droite.

DE SACY ... ... Page 99 ... ... Monsieur René Descartes.

MERCVRIALE

ÉTAN PICON : Lettres, p. 114. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 122. — OLE VEDRÈS : Mémoire d'aujourd'hui, p. 129. — JEAN QUEVAL : Cinéma, 32. — LUCIE MAZAURIC : Arts, p. 137. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 141. VES FLORENNE : Disques, p. 145. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, 148. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 153. — JEAN NNEROT : Bibliothèques, p. 160. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés antes, p. 169. — R.-L. WAGNER : Linguistique, p. 172. — A. BON : Méditerranée ancienne, p. 178. — GILBERT LÉLY : Variétés, p. 182.

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 fr.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Par s

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Français d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le n° : 2,25 francs suisses

EXTASES ET TORTURES

La bienheureuse Christine de Stommeln

Textes traduits du latin et présentés
par ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt.

Huysmans, qui n'avait lu ni Renan ni les Bollandistes, a consacré quelques pages à Christine dans La Cathédrale. *Il l'appelle Christine de Stumbèle, en latin* Christina Stumbelensis. *Il semble avoir ignoré le caractère sentimental de ses relations avec Pierre de Dacie qu'il a le tort d'appeler son confesseur. Dans la* Revue blanche *du 1er avril* 1898, *rendant compte de* La Cathédrale, *Remy de Gourmont, qui n'avait pas lu non plus les Bollandistes, a rectifié sur ce point l'erreur de Huysmans :* confident, *dit-il, mais le mot est encore faible et peu en rapport avec ce que l'auteur du* Latin mystique *dit des « fiançailles spirituelles » des deux « enfants ». Il reproche à Huysmans d'avoir été séduit par la grossièreté de l'histoire, plus que par « la grâce exceptionnelle » de cette Christine, ou la douceur de son ami Pierre : « Toutes les eaux lustrales de la pénitence n'ont pas encore lavé de son vieux naturalisme l'auteur héroïque de* La Cathédrale. »

Quoi qu'il en soit de ce qu'il y a d'insuffisant aussi bien dans le chapitre XI de La Cathédrale *que dans le compte rendu de Gourmont, c'est par Renan que j'ai été amené à Christine de Stommeln. Je venais de lire dans les* Nouvelles Etudes d'histoire religieuse *de Renan la biographie de Christine de Stommeln et le récit de ses amours mystiques avec le dominicain Pierre de Dacie, quand, flânant dans la salle de travail, à la Bibliothèque nationale, et poussé par ma curiosité des âmes religieuses, j'eus l'idée de jeter un regard au chapitre des Bollandistes d'où Renan a tiré les éléments de son article. Ce rapide coup d'œil sur le texte latin me montra tout de suite l'intérêt qu'il y aurait à faire connaître Christine de Stommeln aux lecteurs français.*

A Stommeln, près de Cologne, où elle était née en 1242, *ainsi qu'à Juliers, où sont conservés les manuscrits jadis utilisés par ses biographes suédois et allemands, son souvenir est entretenu pieusement. Bien qu'on n'ait pas réussi à la faire canoniser et qu'elle soit seulement honorée comme bienheureuse, elle reste l'objet d'un culte fervent. Quant à Pierre de Dacie, qui l'aima et avec qui elle échangea des lettres empreintes d'une spiritualité amoureuse bien caractéristique du temps,*

il est considéré par les Suédois comme leur plus ancien écrivain.

Le cas de Christine pose des questions dont la moins importante est peut-être celle des stigmatisations. Celles-ci ont fait l'objet d'un grand nombre de recherches neurologiques et psychiatriques qui ne semblent pas avoir résolu entièrement le problème. La part la plus large étant faite à la fraude volontaire ou involontaire, il reste à rendre compte des stigmatisations auxquelles cette explication ne saurait s'appliquer avec certitude.

Mais Christine de Stommeln fut aussi une visionnaire, et quelle visionnaire! Hystérique? C'est probable. Ou je me trompe fort, ou ce qu'on va lire dépasse tout ce dont la science a eu jusqu'ici à connaître dans ce domaine.

A mes yeux, qui ne suis ni neurologue, ni psychiatre, ni théologien, l'énigme la plus curieuse posée par l'histoire de la bienheureuse Christine, de son ami Pierre de Dacie et des compagnons de celui-ci, les dominicains de Cologne, est psychologique. Comment des hommes sains d'esprit et aussi cultivés qu'on l'était à leur époque, puisqu'ils avaient suivi les cours de saint Thomas d'Aquin et d'Albert le Grand, ont-ils pu se laisser suggestionner à ce point? Comment ont-ils pu croire qu'ils avaient été personnellement témoins et victimes des sévices du diable, et de l'étonnante façon qu'on va voir? On écarte, bien entendu, la mauvaise foi, le mensonge. Renan nous dit que la notion de véracité n'était pas au XIII^e^ siècle ce qu'elle était de nos jours. Soit, mais comment ne pas se dire que la notion de vérité n'était pas la même non plus? « Ils étaient, m'a dit un éminent neurologue pourtant croyant, d'une crédulité infinie. » C'est certain, mais raconter ce que nous raconte Pierre de Dacie et ses amis, est-ce de la crédulité? Est-ce de la crédulité que de se persuader et de raconter qu'on a reçu un certain projectile dans l'œil, quand on ne l'a pas reçu?

Si elles ne l'obscurcissent pas, les persécutions diaboliques de Christine de Stommeln et de ses amis dominicains éclairent d'un jour singulier l'esprit du moyen âge.

I

Biographie de Christine de Stommeln (Extraits)

Quand elle eut dix ans, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut, comme l'Epoux s'avançant vers le lit nuptial, se fiança à elle, reçut sa foi de ses mains et lui dit : « De même que Marie a été prédestinée dans ma sagesse éternelle pour être ma mère, ainsi tu l'as été pour être mon épouse. Mais il faut que tu souffres beaucoup pour mon nom et j'opérerai en toi tant de merveilles que le ciel et la terre ne suffiront pas pour les admirer. Ainsi donc, tu

auras en dot que tous ceux qui jusqu'à la fin des siècles auront confiance et dévotion en toi, participeront à tes souffrances, pour la rémission de leurs péchés. Ils auront leur part de tes vertus, dans la force et la grâce de leurs âmes, et ils atteindront la consolation et la paix célestes, les goûtant d'avance dans le présent avant d'en jouir dans l'avenir. » Ces noces merveilleuses, ces biens ineffables, que nul œil ne vit, que nulle oreille n'entendit, qui ne parvinrent au cœur d'aucun homme, l'enivrèrent jusqu'à la moelle des os, à tel point que, pendant trois jours, elle ne prit aucune nourriture, ni aucune boisson; et il n'y eut à cela rien d'étonnant : elle était comme insensible et tout entière ravie dans l'Esprit.

Aux environs de sa onzième année, elle apprit à lire et, en lisant son psautier, elle voyait son Bien-Aimé, elle lui parlait et il lui répondait, et, submergée de douceur et de tendresse, elle pleurait. Et plût au ciel qu'il nous eût été donné plus souvent de pleurer ainsi! Alors, sa mère la gronda : « Tu sais bien lire, mais tu nous l'avais caché. Mon Dieu, comme elle sait lire! » Elle apprit le psautier en moins de sept semaines, ayant comme maîtres son Epoux et ses anges.

Quand elle eut douze ans et comme on voulait la marier, elle s'y refusa et, fuyant ses parents, gagna Cologne où, en compagnie de pauvres et de misérables exténués de faim et de soif, elle demandait l'aumône. Et quand elle eut treize ans, elle alla chez les béguines de Cologne, n'apportant rien de plus que ses vêtements et son linge, un gros pain et un pain blanc, quelques mesures de garum et trois chemises de lin bien propres. Et quand elle fut dans le couvent des béguines, elle se priva de toute communauté de biens, de tout adoucissement et de tout plaisir.

Elle fréquentait les églises, entendait parler de Dieu avec joie, accomplissait ses travaux avec zèle. Elle avait revêtu un cilice et ceint une corde dont les nœuds la blessaient. A toutes les fêtes, elle jeûnait au pain et à l'eau et couchait sur des planches ou sur des pierres. Chaque nuit elle faisait jusqu'à deux cents génuflexions, et le vendredi elle disait toutes les heures, prosternée ou allongée sur le

sol, les bras étendus comme si elle eût eu continuellement à la mémoire les souffrances que Jésus-Christ supporta pour nous sur la Croix, avec celles de la bienheureuse Marie et de tous les saints. Elle souffrait avec eux tous. Et le Seigneur Jésus lui apparaissait tel qu'il était sur la Croix.

A partir de sa quinzième année, ayant désiré d'avoir quelque chose qui lui rappelât la Passion du Christ, elle reçut les stigmates aux mains, aux pieds, au front et au côté, et dès lors, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, elle supporta toutes sortes de tourments et de tentations diaboliques.

. . .

Après la communion un petit signe apparaissait sur sa main gauche, comme un petit sceau empreint dans la cire. Au côté, elle eut trois croix qui se touchaient. La nuit, veille du Jeudi saint, il arriva aussi que trois démons déchirèrent son sein avec des ongles de fer et des griffes, lui arrachèrent un morceau de chair plus gros que deux paumes et jetèrent son corps à terre. Grâce à la protection du Seigneur, ils ne touchèrent pas son cœur, quoiqu'ils eussent transpercé son corps de lances. Pensant qu'elle allait mourir, la bienheureuse recommandait à haute voix son cœur et son âme à son Epoux très fidèle. Alors, son très doux Epoux Jésus-Christ, ne pouvant plus supporter plus longtemps les cris et l'épuisement de sa bien-aimée, la remplit d'une joie douce comme le miel et le morceau de chair arraché d'elle se reforma miraculeusement.

Son Epoux marqua les endroits transpercés de trois croix d'une merveilleuse couleur. La disposition et les contours en étaient surprenants : deux croix s'étendaient vers ses seins et la troisième était placée sur son côté gauche; c'est évidemment à cet endroit que lorsqu'elle perdait connaissance, après la communion, son flanc s'ouvrait sous la trop grande violence de son amour. Toutes les fois que son Epoux s'unissait à elle spirituellement, intimement et jusqu'à la moelle des os, ses croix s'ouvraient et montraient une ouverture éclatante, et cela durait jusqu'au troisième jour après la communion. Les

autres jours, les trois croix étaient entourées d'une zone pourpre, mais les deux croix qui s'étendaient vers les seins étaient plus petites. Celle du côté ressortait plus grande et plus admirable à cause du cercle qui l'entourait. Autour des deux croix plus petites, il était écrit en très belles lettres *Jésus* et *Christ*, et dans la troisième qui était plus grande, on pouvait lire : « Ma très chère, puisque tu es morte très souvent pour mon amour, je te promets que tu vivras avec moi dans l'éternité. » Mais la vierge cacha ces choses avec tant de soin qu'aucun mortel, si ce n'est avec son consentement, n'en eut connaissance. Dans le cercle de cette croix, sur toute cette partie du corps, beaucoup de choses étonnantes étaient inscrites en caractères profondément gravés dans la chair concernant la foi, l'espérance et la charité de l'Epouse éternelle du Christ. Jusqu'à sa mort toutefois, elle ne voulut ni n'eut le courage de les dévoiler à personne.

O mon Dieu, combien tu fus admirable dans tes Saints, mais combien tu le fus davantage en Christine!

Le bienheureux Jean, aumônier du béguinage et gardien de l'Epouse du Christ, proclama hautement : « Honte à ses détracteurs de Stommeln et d'ailleurs, car, de même que l'Epouse est unie à l'Epoux, chaque fois ils pèchent contre l'Esprit-Saint. »

Les deux morceaux de chair que les démons lui avaient arrachés avant la Purification, elle les garda, grâce à Dieu, sans qu'ils pourrissent, jusqu'à la nuit d'avant le Jeudi saint. Ils lui furent alors restitués miraculeusement dans un modelé admirable et éclairés d'une merveilleuse splendeur, et à la manière d'une très belle croix, comme à l'Epouse du Christ, reposant à l'ombre de son Bien-Aimé, et par faveur spéciale et en signe d'amour inestimable, elle constata une très belle croix sur ses mains dans le moment même où elle était éveillée par une très douce odeur; elle en rendit grâce à son Epoux. Mais personne ne pouvait s'en apercevoir à moins qu'elle n'y consentît. Enfin l'Epouse du Christ, merveilleusement consolée, passa le jour de la Cène dans une grande joie.

Jusqu'à la veille de Pâques, elle demeura seule, enfer-

mée dans sa chambre, et souffrant avec son Bien-Aimé elle reçut à chaque heure et dans tous ses membres les marques d'un amour inestimable. Quand elle se présenta à ses amis, la veille de Pâques, ses stigmates étaient parfaitement visibles.

Le jour de Pâques, elle se rendit à l'église avec joie, car ce jour-là le Christ est ressuscité d'entre les morts; et en communiant elle fut ravie dans les embrassements de son Epoux, où elle se délectait toujours d'aliments nouveaux, sur une terre de vivants où coulaient le lait et le miel.

. . .

Pendant qu'elle priait, le diable vint sous la forme d'un coq, agitant les ailes et chantant et, s'approchant de ses pieds, s'efforça de la tourmenter. Et elle : « Est-ce que tu n'es pas le diable? » Elle fit le signe de la croix et il poussa un grand cri. Cela dura trois semaines pendant lesquelles il lui déchira les jambes. Enfin, sur son adjuration, il partit en s'égosillant.

Tandis qu'elle était en oraison, il revint. C'était un homme noir, vêtu de vêtements en lambeaux. Il secoua d'innombrables poux sur son lit et, s'en étant allé avec des éclats de rire, il marcha longtemps sur le toit de sa maison. Ce mauvais traitement dura six nuits.

Une des béguines, Alice, qui était aveugle, ne voulait pas y croire. Alors le diable secoua quatre mille poux au-dessus de son lit. Elle les jeta dans le feu à pleines mains, et cela l'occupa toute la journée. Christine, elle, laissa les poux sur son lit et dormit avec eux pendant six nuits, après quoi elle en fut débarrassée. Ensuite elle n'eut plus jamais de poux ni de puces, ce qui est fort rare et extraordinaire.

Comme elle dormait, le démon enleva son oreiller de dessous sa tête, si bien qu'elle tomba dans le panier aux vêtements. Une autre fois, il entra dans un coussin et y fit tant de bruit qu'elle ne put dormir. Une autre fois, il posa une pierre sous sa tête et lui ôta ses couvertures et quand elle les remettait, il les enlevait de nouveau. De temps en temps il lui enlevait ses souliers et arrachait son voile de sa tête, qu'il lui rapportait déchiré.

. . .

Souvent le diable lui montrait un nombre énorme de sacs pleins de pièces d'or et d'argent, de pierres et de bibelots précieux : « Si tu voulais vivre comme les gens du siècle, lui disait-il, ou du moins comme les autres religieux et que tu renonces à ton genre de vie, je te rendrais très riche; je ferais même en sorte que tu ne puisses craindre la mort, je prolongerais ta vie aussi longtemps que tu le désirerais. » Elle répondait : « Maudit, tu mens, tu serais incapable de tenir tes promesses. » Mais lui : « Les clercs et les religieux sont tous dans l'erreur. C'est une hérésie de vivre ainsi. Au commencement, Dieu a ordonné que tout le monde vécût dans le mariage. Tu dois faire de même. »

Il vint à la nuit noire, amenant un homme et une femme. Cette femme avait avec elle un enfant et cependant ils se touchèrent mutuellement avec une extrême douceur. Puis la femme embrassa l'enfant et dit : « Il n'y a pas de plus grand plaisir que celui où l'homme s'unit à la femme et où celle-ci aime son enfant. » Ce que voyant et entendant, Christine fut violemment tentée, et, bien qu'elle fermât les yeux, elle ne pouvait écarter ces images. La tentation dura six semaines. D'y résister lui fut plus pénible que la mort.

Une enflure l'envahit, l'obligeant à tenir éloignés ses plus chers amis. Et le démon lui disait : « Parce que tu ne m'as pas écouté, tiens pour certain que je te confondrai. Je placerai un enfant à l'église en face de toi et je dirai que c'est le tien, que tu l'as engendré de tes amis les religieux. »

Lorsqu'elle entendait un bruit dans l'église, elle craignait qu'il ne mît sa menace à exécution, et la peur l'empêchait de prier. Trois fois, au moment de communier, il lui sembla entendre les gens dire : « Voyez cette vile menteuse. Elle a eu un enfant! » Tout désir de communion la quitta. Elle craignait que, si elle se fût approchée de l'autel, elle ne fût déshonorée. Enfin, elle résista, pensant : « Si tout le monde te diffamait, Dieu saurait que tu es innocente. »

Une nuit, il lui arriva, en songeant qu'elle devait communier le matin, de se dire dans son sommeil : « Mon Bien-Aimé, ayez pitié de moi! Eloignez de moi cette tentation! » Et bientôt le Bien-Aimé lui répondit : « Très chère Epouse et Fille, sois patiente! Ton tourment finira aujourd'hui. Ton Epoux te donnera une récompense si grande pour la crainte que tu as eue d'être confondue que, dût le monde entier l'invoquer à grands cris, il ne lui en accorderait pas une semblable. » Elle lui répondit : « Béni sois-tu, mon très doux, car tu as eu pitié de moi! » A son réveil, cette tentation avait disparu.

Le jour suivant, elle reçut une telle joie en communiant que pendant trois jours elle ne put manger ni boire, mais cela lui arrivait presque chaque fois qu'elle avait communié.

Une autre fois qu'elle devait communier, le diable vint sous l'apparence d'un ange et lui dit d'une voix très douce : « O très chère, tu te proposes de communier aujourd'hui, mais ne le fais pas! Au moment où tu croiras recevoir l'hostie, elle tombera à terre et tu seras accusée d'une grande négligence. Et puis, tu sais bien que tu es indigne! Tu as introduit chez toi un prêtre dans une intention coupable. » Epouvantée, elle pria son Seigneur de lui montrer où était la vérité. Apprenant que c'était un démon qui désirait l'empêcher de communier, elle communia avec ferveur et le Malin s'évanouit avec fracas.

Elle fut tentée de nouveau au sujet d'un homme chargé de toutes sortes de crimes qu'elle désirait voir, et parce qu'elle ne le pouvait, il lui semblait que son cœur se brisait. Elle l'aimait sans aucune malice et se demandait ce qui s'était produit, car auparavant elle avait horreur de lui comme du diable et maintenant elle lui parlait volontiers.

Il arriva que, sous l'aspect de cet homme, le diable vint une nuit chez elle : « Me voici, c'est moi qui suis ton ami. Je suis entré secrètement, la maison est ouverte, ni tes parents, ni tes frères, ni personne ne savent que je suis ici. N'aie pas peur! » Elle crut que c'était lui et il commença de l'embrasser et de lui prendre les mains. Mais elle les

retira et se défendant de toutes ses forces, lui dit : « Si tu ne me laisses pas en paix, le diable te tuera. » Et à cause du trop grand effort qu'elle faisait sur son cœur, elle vomit du sang. Elle adjurait le diable, par la Passion du Christ, elle lui ordonnait de la laisser en paix : « O mon très cher cœur, lui répliquait-il, je n'ai jamais aimé un être autant que toi! Si tu consentais à me voir, je cesserais d'être méchant, je me conformerais à tous tes désirs, je ferais de toi ma Dame. Je te donnerais de beaux vêtements, je t'enrichirais, je t'emmènerais à l'insu de tes parents chez des gens charmants où tu aurais tout ce que tu désirerais. » Pour lui résister, elle évoquait la Passion du Christ. Il s'en aperçut et se mit à pleurer : « Ma très douce, gémissait-il, veux-tu donc me tuer? Je mourrai si tu n'as pas pitié de moi. A cause de toi je ne puis plus dormir ni manger. — Si tu n'étais pas le diable, lui dit-elle, je ferais avec toi ce que j'ai envie de faire. » Alors, il la saisit avec une telle violence qu'elle crut perdre la vie. Dans un si grand danger, elle invoqua son Epoux à mains jointes : « O Dieu miséricordieux, gémissait-elle, réconforte-moi. » Mais elle ne sentit pas la moindre consolation dans son cœur, et il lui enleva ses vêtements et son linge, il lui déchira ses chemises. Il lui criait : « Parce que tu ne consens pas à ce que je te demande, je dirai partout que tu as cédé à mon désir. » Et elle : « Je ne crains ni la mort, ni le scandale. » Il sortit un couteau, l'appliqua sur sa poitrine : « Je te tuerai si tu ne me suis pas! » Et elle dit : « J'ai engagé ma foi au Seigneur Jésus-Christ; pour son doux nom et son amour, je désire mourir. » Et lui : « Je tuerai ton père et ta mère et tous tes amis, mais je t'épargnerai jusqu'à la fin. » Et il tira son épée de sorte qu'il lui semblait qu'il les tuait tous et qu'elle les entendait pleurer lamentablement et crier comme ceux que l'on assassine. » Et lorsqu'il en fut arrivé à son père, celui-ci dit au diable : « Attends, je vais l'amener à consentir à ce que tu veux pour que je ne sois pas tué. » Il vint donc un autre démon sous l'apparence du père, qui lui dit ; « Ma très chère, rappelle-toi que je n'ai jamais aimé un de mes enfants autant que toi; accorde-moi donc ce que je

te demande et je vivrai. Si je suis tué à cause de toi, tu ne seras jamais sauvée. » Sa mère parla de la même façon. Mais elle leur répondit : « Voulez-vous donc que je renie Dieu? Ne savez-vous pas qu'il est mort pour nous? Supportez donc joyeusement la mort pour vos péchés. » Alors le démon tue son père et celui-ci poussait des cris comme si on l'avait assassiné réellement. Il en fut de même pour sa mère. Et de nouveau le diable s'approcha d'elle, mais elle saisit le couteau et l'enfonça dans sa propre chair en évitant de se percer le cœur, et tous ses membres étaient trempés de sang et de sueur.

Cette tentation dura pendant tout le Carême, et elle ne pouvait croire que ce fût un démon, bien que ses confesseurs le lui eussent dit. Pourtant l'amour prévalut dans son cœur et, se faisant violence à elle-même, elle combattit contre son cœur et en quelque sorte contre la mort, et ainsi le diable s'en alla, vaincu et confondu, laissant là son couteau comme preuve.

Elle resta étendue, le cœur défaillant, et la blessure qu'elle s'était faite répandit du sang pendant trois jours et trois nuits. Dans la peur de mourir, elle pleurait amèrement parce qu'elle craignait de s'être tuée. Et comme elle était étendue tout en larmes, lui apparut un jeune homme plus beau que les fils des hommes, qui lui dit : « N'aie pas peur, ma très chère fille, amie et épouse, je suis Jésus-Christ ton Epoux à qui tu as engagé ta foi avant de venir chez les Béguines. Ne sois pas inquiète. Tu ne mourras pas de cette blessure. Tu m'as été fidèle, car tu n'as préféré personne à moi. Et tu aurais eu le même mérite qu'eut Catherine si tu avais subi la mort dans les mêmes sentiments. » Et faisant le signe de la Croix sur la blessure, il la guérit. La douleur disparut, et elle reçut dans son cœur une abondance de consolations proportionnée à ce qu'elle avait enduré.

Pendant trois nuits elle eut le spectacle de tous les châtiments de l'enfer, elle entendit des lamentations, des hurlements, des coups de marteau, et c'était une chaleur torride ou un froid de glace, c'étaient des crapauds, des serpents, des puanteurs, de la fumée, du soufre, etc. Elle

vit également dans le Purgatoire toutes sortes de châtiments intolérables.

Cette vision la remplit d'une telle horreur que, voyant comment, pour un simple péché véniel, les pécheurs étaient tourmentés en Enfer et au Purgatoire, elle désira, si c'était du moins la volonté de Dieu, se purifier sept fois ici-bas afin d'échapper aux peines du Purgatoire et traverser sans souillure le dur chemin de ce siècle.

Après ces trois nuits, donc, elle vit à ses pieds, pendant qu'elle était immobile et en prière, un serpent qui s'avança sur elle en soufflant et en sifflant, et elle en ressentit une telle épouvante qu'elle en perdit complètement la tête. A l'église et en tout lieu, pendant huit jours et huit nuits, l'affreux reptile et son sifflement la poursuivirent. Il s'insinua par tout son corps, s'enroula autour de ses jambes et y resta. Puis il entra dans ses oreilles et dans ses yeux, comme un tuyau. A la fin il pénétra dans son corps et lui dévora les entrailles. Il la rongea, il la déchira, il lui mit en morceaux les intestins. Pendant trois jours et trois nuits, elle perdit son sang. La dernière nuit, il laissa dans son corps tant de saleté et de venin qu'il en coula plus qu'un quartal.

Alors dans une vision authentique (cela est toujours reconnaissable), la bienheureuse Vierge Marie lui apparut et lui offrit un calice rempli d'une boisson extraordinairement douce : « Prends, ma très chère fille, et bois, cela te rendra la santé. » Cette boisson était plus suave que le miel, et elle en garda le goût pendant trois jours et trois nuits.

2

Récit de Pierre de Dacie
(Extraits)

Peu de temps avant l'Avent, le père de Christine vint à Cologne, au chapitre des Frères, et me salua en ces termes : « Christine, ma fille, te salue. » Mais il ne parvenait pas à dissimuler sa tristesse. Je lui répondis : « Ne parle pas ainsi. Je te reconnais, tu es son père. » Il me dit : « Je ne puis le nier. Cependant, si tu as quelque sympathie pour nous, viens nous voir, car nous sommes en danger. Mais étant donné notre position vis-à-vis de toi, tu n'auras pas la faiblesse de nous consoler. » Je lui demandai pourquoi il était ainsi troublé : « Un adversaire trop puissant est contre nous, me dit-il. Sa cruauté met en danger nos biens et nos personnes. »

A ces mots je fus pris de compassion, quoique je gardasse un visage joyeux. Je savais en effet que cet homme avait été dans de grandes tribulations et qu'il ne serait pas venu vers moi sans une raison grave. A la fin je lui dis : « Va et que Dieu soit avec toi! Il vous consolera. » Et il se retira tout triste. Huit jours plus tard, il revint, répétant ce qu'il avait dit précédemment, mais avec plus d'amertume et de douleur et un visage plus défait. Et quand je lui eus fait la même réponse que la première fois, il s'en alla une deuxième fois, affligé.

De nouveau, après un intervalle de six jours, il revint, et, m'ayant cherché avec soin, me trouva. Après un salut assez lugubre : « Ma fille, fit-il, demande que tu viennes à elle. Puisque tu l'aimes dans le Seigneur, moi et sa mère te le demandons également. Venez, si vous ne voulez pas que tous nos biens soient détruits par le démon et par l'incendie. » Ayant entendu ces paroles, je fus pris d'une plus grande compassion encore que la fois précédente, et je lui dis : « Si j'en obtiens la permission, j'irai vous rendre visite. » Sur cette réponse, il s'en alla un peu réconforté.

• • •

Dans la maison où demeurait Christine, nous trouvâmes près d'elle Dom Godefroy, Prieur de Brunwilre, moine noir de la règle de Saint Benoît, homme de bonne réputation, de grande sagesse et d'une telle rectitude de mœurs que, sans diminuer les mérites des autres, je ne me rappelle pas avoir connu un bénédictin plus parfait. Son *socius* étant le Père cellérier, du même monastère, vieillard d'une grande distinction. A eux s'était joint Jean, le curé de Stommeln, dont l'esprit était presque toujours occupé de choses supérieures. Sa chasteté était telle qu'il passe pour être mort vierge. Tous exerçaient de longue date le ministère sacerdotal, ce qui leur valait beaucoup de considération. Ils furent témoins de ce que je vais raconter.

Entrés dans le petit logement de Christine, nous la vîmes assise sur son lit, car il ne lui était pas possible de s'étendre, et, après l'avoir saluée, nous sortîmes tous ensemble pour sécher nos vêtements au feu qui brûlait devant la porte de sa chambre. Nous étions assis là et le Père cellérier, assis près de nous, présentait au feu son pied chaussé d'une guêtre, quand soudain, sous nos yeux, sa guêtre fut salie d'un excrément humain de la largeur d'une paume. Etonnés, nous demandâmes ce qui s'était produit. Le Père cellérier nous dit : « Mes frères, il faut nous accoutumer à de telles choses. » Peu après nous entendîmes protester ceux qui étaient restés dans la chambre et nous comprîmes que, selon une habitude prise depuis le début de l'Avent, le démon avait souillé Christine.

Cela valait d'être éclairci. Nous rentrâmes dans la chambre, je me plaçai par terre devant le lit de Christine, le Père Prieur Godefroy à la tête, c'est-à-dire à l'orient par rapport à moi, le Père cellérier au pied, c'est-à-dire à l'occident, et le curé au nord, le mur de la chambre étant au midi. Chacun de nous pouvait toucher non seulement le lit, mais la personne qui y était couchée, puisque nous étions assis tout près. Or, autant que j'ai pu le remarquer, le démon souilla Christine plus de vingt fois de différentes manières. Les familiers de la jeune fille

employaient le mot souillure pour désigner un phénomène consistant en ceci qu'elle était atteinte violemment par une matière très sale toute pareille à de l'excrément humain. Le démon l'arrosait ainsi quelquefois tout entière sous sa tunique, quelquefois sur la figure seulement. D'autres fois il posait sur sa tête, sous ses voiles et jusque sur ses yeux, comme une sorte de pâte, d'épais immondices dont il lui remplissait toute la figure. D'autres fois il lui en introduisait dans les dents, si solidement qu'elle pouvait à peine l'enlever. Je mentirais si je ne disais pas avoir ôté de mes mains ces immondices, qui, par les tiers, n'étaient pas sentis autrement que tièdes, alors que pour Christine ils étaient brûlants et faisaient de grosses cloques sur son corps.

Ainsi se passa la nuit et je ne me souviens pas de tout ce qui se produisit. Quand le jour se fut levé, le Père Prieur et le Frère cellérier retournèrent à leur monastère. La tentation avait cessé.

Comme de coutume, mon compagnon et moi célébrâmes la messe et la journée s'écoula sans sévices visibles du démon. Mais après le coucher du soleil, au retour des ténèbres, revint aussi celui qui, de la lumière éternelle et intérieure, est tombé dans les éternelles ténèbres extérieures, l'artisan des œuvres immondes, esprit lui-même immonde, et il souilla Christine comme la nuit précédente, tantôt plus, tantôt moins, tantôt ici, tantôt là, et toujours avec la même matière, sans doute parce qu'il ne pouvait pas en trouver une plus infecte.

Vers le milieu de la nuit, je demandai à la jeune fille si elle voyait le diable dont tous les assistants percevaient la présence, avec leurs yeux, avec leurs narines, avec leurs mains, quelquefois même avec leurs oreilles. Christine me répondit très modestement : « Je vois continuellement le diable, même si je ferme les yeux ou si je pose un voile dessus. — Sous quelle apparence t'apparaît-il? — Il m'est impossible de décrire ses nombreuses et diverses transformations, mais en ce moment, par exemple, je vois une figure très hideuse, rien de plus. Il est laid à tel point que je ne crois pas qu'une telle laideur soit naturellement

possible. Avec cela son visage a deux cornes proéminantes. »

Je lui posai une seconde question : « A quel endroit le vois-tu en ce moment? — Entre ces deux jeunes filles », répondit-elle, et elle étendit la main vers l'endroit où Hilla van den Berghe et Gertrude, la sœur du curé, étaient assises, à deux ou trois coudées du lit. Ce qu'entendant, Hilla et Gertrude frémirent d'horreur et s'écartèrent l'une de l'autre. « Est-ce que le diable ne s'enfuirait pas si nous aspergions la chambre d'eau bénite? demandai-je encore. — Il s'enfuirait, dit-elle, mais reviendrait aussitôt. »

Cette nuit-là, le démon la souilla plus de vingt fois; du moins, c'est mon impression, je n'ai pu compter, tant le phénomène se reproduisit souvent et tant mon cœur était troublé.

Enfin le jour se leva et Christine eut une paix relative, du moins quant à son corps. Mais à l'approche de la troisième nuit qui précédait le troisième dimanche de l'Avent, le destructeur et le contempteur de la divine Trinité fut de nouveau présent et affligea Christine de mauvais traitements et de ses saletés habituelles, sans en diminuer la fréquence et de la même manière que les nuits précédentes. Et comme nous causions, moi assis à la tête du lit, Frère Wipert au pied et le curé sur le côté, un peu à l'écart, nous entendîmes tous un certain bruit sous le banc creux où était assis Frère Wipert, comme si quelqu'un avait mélangé des œufs pour préparer un breuvage et nous pensâmes que c'était l'œuvre du diable. Frère Wipert prit le bâton de roseau qu'il avait rapporté de Toscane, car il était revenu récemment de la cour papale, et de la pointe, très énergiquement, il fouilla sous ce banc en répétant à plusieurs reprises : « Très méprisable démon, je t'arracherai les yeux! » Et comme le bruit ne cessait pas, il dit au curé : « Très cher, ne connaissez-vous pas quelques adjurations capables de chasser cet affreux ennemi? » Et le curé lui dit : « Je sais au moins celle par laquelle on exorcise les enfants : Diable maudit, rappelle-toi ta sentence, etc... » Et Frère Wipert : « Lisez-la, je la répéterai

après vous avec intention pour mettre en fuite l'esprit immonde. »

Tandis qu'ils discutaient entre eux, Christine me questionna : « De quoi parlent-ils et qu'ont-ils l'intention de faire? — Ils veulent adjurer le diable de s'enfuir. — Qu'ils n'essaient pas de se livrer à des actions contre la volonté de Dieu! Aussi longtemps que Dieu le voudra, il me faudra supporter ces choses. »

Frère Wipert l'entendit, mais n'abandonna pas son idée, et comme le curé lisait l'adjuration et que Frère Wipert répétait après lui les mots un à un et qu'ils étaient déjà presque à la fin, voici qu'un bruit affreux se fit dans la petite pièce, comme si quelqu'un avait fait éclater une vessie, et la chandelle qui était au-dessus de ma tête s'éteignit. Frère Wipert pris de peur se leva pour sortir et voici que le diable lui lança l'ordure dont j'ai parlé si violemment qu'il se mit à pousser des cris : « Malheur à moi! J'ai perdu un œil! Malheur à moi! » et il se dirigea de nouveau vers le feu qu'on avait allumé devant la porte pour que, si quelqu'un avait été souillé par le diable, il pût tout de suite se laver à l'eau chaude.

Les jeunes filles qui étaient là lavèrent donc son scapulaire. Le diable lui avait arrosé un œil, la moitié du nez, la moitié de la poitrine jusqu'à la ceinture, une épaule et un bras d'un excrément humain, un peu liquide, comme émis d'un ventre relâché.

Une fois lavé, il revint vers nous en riant aux éclats. Je l'interrogeai sur ce qui lui était arrivé : pourquoi riait-il ainsi? « Le diable, me répondit-il, m'a souillé et m'a frappé si fort que je pensais avoir un œil arraché. N'importe, j'ai le cœur rempli d'une grande joie qui n'est pas nouvelle et c'est pourquoi je ne puis m'empêcher de rire. »

Christine me dit alors : « Je suis très contente que Frère Wipert soit si gai. Autrement, j'aurais craint qu'il ne fût dégoûté. » Mais moi, songeant à la peur qu'avait eue le Frère et à la méchanceté du diable manifestée par ce coup et cette souillure, je me disais que l'octroi d'une telle joie à Frère Wipert était bien la preuve des mérites de Christine et de la clémence du Christ. Qui aurait pu rire au

milieu de tant de mauvaises odeurs et de saletés sans la grâce de Notre-Seigneur et l'intercession de Christine? J'en ressentais d'ailleurs l'effet en moi-même. Tous ceux qui étaient dans la chambre de Christine étaient sans crainte. En revanche, ceux qui sortaient de la chambre étaient saisis de dégoût et de peur. Sorti une fois, et frappé d'épouvante, je me hâtai de rentrer. Toute la nuit se passa dans des agitations de ce genre.

A l'approche du jour, nous dîmes les matines dans la chambre, face à Christine, car, tant que la rage du diable avait été déchaînée, il n'avait pas été possible de les dire. De ces saletés s'exhalait une puanteur qui n'était pas petite.

Tandis que nous disions les matines, Christine s'étendit sur son lit qui avec elle avait été tant de fois souillé. Elle n'avait pas demandé qu'on la nettoyât, non plus que ses vêtements ni sa literie. Elle se contenta de dissimuler son visage sous son manteau, tout le reste de son corps étant sous la couverture du lit, et elle se tourna vers le mur et pria.

Ayant terminé les matines et prime, je dis à Frère Wipert : « Très cher, approchez-vous donc du lit et examinez Christine. » Il s'approcha et se pencha vers le mur au-dessus de la tête de Christine, sans cependant la toucher.

Au bout d'un instant, il se redressa et me dit tout ému : « Bon Frère Pierre, les choses que je constate sont stupéfiantes. Aucun artifice ne saurait les expliquer. De cet endroit, de ce lit, tant de fois imprégné des matières les plus répugnantes, s'exhale une odeur plus suave que celle des parfums naturels ou fabriqués les plus exquis. » Je lui conseillai de n'en rien dire pour ne pas inquiéter Christine. Ensuite, m'étant approché du lit, je m'aperçus que Frère Wipert avait dit vrai.

Je demandai à Christine : « As-tu l'intention de communier aujourd'hui, comme nous en avons parlé hier? » Elle répondit : « J'en ai l'intention. — Garde donc ton cœur libre de toute préoccupation pour ne penser qu'au Seigneur Jésus que tu vas recevoir. — Il me déplairait,

dit-elle, de penser à autre chose. » Là-dessus, Frère Wipert et moi nous rendîmes à l'église où ensemble nous célébrâmes la messe. Pendant que nous étions occupés à l'office divin, le curé alla porter la communion à Christine. Cela fait, nous accompagnâmes le curé chez lui pour y déjeuner.

Le déjeuner pris, nous retournâmes voir Christine dans l'espoir d'assister à quelques prodiges divins et de participer aux consolations de la jeune fille comme nous avions participé à ses souffrances. Béni soit Dieu! nous ne fûmes pas déçus : avant même d'entrer dans la chambre, sur le pas de la porte, nous respirâmes une odeur si suave que nous perdîmes jusqu'au souvenir de la puanteur précédente. Aussi est-ce le cœur en liesse que nous pénétrâmes dans cette officine de parfums célestes, dans ce paradis du Maître, dans cette chambre de l'Epoux.

Je dis à Christine que sa petite chambre, véritable cloaque d'excréments humains, à ce qu'il nous avait semblé la nuit précédente, avait pris, ô miracle de la Toute-Puissance, une apparence meilleure. A la place d'une affreuse puanteur, une très suave odeur. A la place de souffrances et d'efforts, un repos très doux. A la place de l'affliction et de la peur, la joie et la jubilation. A la place de sales excréments, un intérieur beau et propre. O mon âme, souviens-toi de ces choses que tu as vues et senties à ce moment, afin que tu puisses au moins les évoquer, n'ayant pas mérité d'en conserver la réalité, et que par elles les restes du plan divin te remémorent ce jour de fête!

Une fois entrés, nous trouvâmes donc les personnes qui avaient été les témoins de la désolation devenues ceux de la consolation, c'est-à-dire Hilla van den Berghe et Gertrude, sœur du curé. Christine était étendue sur son lit et couverte très convenablement, quoique pauvrement, immobile et inanimée. Mais lorsque nous fûmes assis, elle revint à elle et remua et, tout en demeurant insensible, elle étendit la main gauche un peu ouverte et dans le creux de cette main nous vîmes une triple croix : une croix principale, dont deux plus petites prolongeaient les

bras. Nous les considérions avec une intense curiosité et, je suppose, beaucoup de dévotion. Bouleversés que nous étions par une émotion extraordinaire, nous pleurions avec abondance devant tant de prodiges et un changement tellement inespéré.

Frère Wipert et moi nous nous retirâmes ensuite, sans que Christine absorbée dans sa prière s'aperçût de notre départ.

3

Des Lettres

Pierre de Dacie à Christine

Christine, très aimée, Christine du Christ, chérie pour l'éternité dans les entrailles de la Charité et dans l'Esprit Saint, le Frère Pierre, accroissement de charité dans le Saint-Esprit.

Comme j'éprouve dans mon cœur ce qui ne convient pas que je vous exprime, il y a en moi un combat. Dois-je le taire entièrement ou vous en écrire quelque chose à l'aide de mots impuissants? Mais j'ai décidé, ayant déposé tout embarras et sans tenir compte de mon incapacité, de vous expliquer mon état.

Comme me sont revenus en mémoire les jours passés où nous nous promenions dans la maison du Seigneur, non seulement avec une grande contention d'âme, mais avec de grandes consolations, parce que, comme je le suppose, nous progressions ensemble dans la vie religieuse lorsque parfois, ou plutôt rarement et modérément, nous nous étions enivrés des richesses de la maison du Seigneur et submergés de plaisir, je sombre maintenant dans les ténèbres, le dégoût et l'angoisse. A cela, rien d'étonnant, le changement subit qui s'est produit contre ma volonté m'a causé beaucoup de tristesse et de trouble. Cela est banal. Cependant il y a là un tourment particulier. Un ordre des hommes ou une permission de Dieu m'a privé,

conformément aux exigences de mes péchés, d'un si grand bonheur de mon cœur, de l'affection et de la consolation d'amour, et m'a infligé l'exil, le dégoût et un travail incessant.

O changement déplorable, ô ennui, ô dur labeur! A l'allégresse du cœur, à l'attrait du plaisir, à la satisfaction de la conscience, se sont substitués la douleur, le travail et la tristesse.

De ce très pénible changement, ou plutôt de cette désolation, comme il m'est donné maintenant de le comprendre, les très pitoyables larmes que vous avez inconsolablement répandues au moment de mon départ et qui se sont mêlées aux gémissements de mon cœur, furent les annonciatrices. Jamais je ne les oublierai, elles sont fixées dans mes entrailles et jusque dans la moelle de mes os. Je les ai offertes et offrirai à Dieu, le priant et suppliant fréquemment et fervemment qu'il veuille bien vous consoler par sa douceur et vous ôter toute amertume, à vous qui avez été si gravement troublée à cause de moi, et qu'il vous garde incessamment consolée.

C'est pourquoi, lors de mon départ, je ne vous ai pas avoué ce que j'éprouvais comme vous et ne vous ai pas saluée familièrement; je suppose que cela ne vous a pas échappé, à vous qui l'avez éprouvé si souvent. Pudeur de ma part et douleur de la vôtre ne me permirent pas de parler, non plus qu'à vous d'écouter. Que ces paroles suffisent pour le moment! Je ne voudrais pas vous troubler de nouveau, vous que mon intention est de consoler. Que cela soit fini! Que dans sa divine bonté le Seigneur daigne vous accorder sans fin ses bienfaits et les marques particulières de sa familiarité, comme il l'a fait dans le passé. Moi, je vous rends grâce du plus profond de mon âme, vous assurant que, tel je fus présent, tel je suis absent, et que je vous serai de plus en plus fidèle et dévoué.

Christine à Pierre

Au cher Frère Pierre de Dacie, résidant à Paris, sa fille Christine de Stommeln, ses prières dans le Seigneur.

Vous vous êtes aperçu que votre départ m'avait peinée plus que je n'aurais cru parce que j'attachais du prix à votre fidélité et que j'espérais, que j'espère encore, être ensevelie par vous. Certaines choses que vous m'avez demandées, je ne vous les ai pas dites et j'en ai souffert, et je sais que cela me fut bon de vous avoir fait part de choses et d'autres.

Vous devez savoir aussi que depuis la Saint-Jean-Baptiste je ne puis ni prier ni me confesser parce qu'un démon me brûle avec un fer rouge et me fait des pustules, tant au dehors qu'au dedans, et je crois que cela durera jusqu'à l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie.

Parce que vous me fûtes fidèle en tout, vous avez pu compter sur mon amitié. Je vous prie avec instance de vous faire des amis qui intercèdent pour moi. Je vous enverrai deux corporaux par le porteur des présentes s'il veut bien s'en charger. Et quoi que vous me demandiez, je suis prête à le faire. Adieu, très cher! M. le curé vous salue. Intercédez pour mon père comme je vous l'ai demandé. Vous devez savoir qu'il n'y a pas un homme que je verrais plus volontiers que vous. Si cela vous agrée, revoyez-moi donc quand vous pourrez.

La même au même :

Au très aimé et très cher Frère en Jésus-Christ, Pierre de Dacie, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, sa fille Christine de Stommeln, avec son affection et l'action de ses prières.

Comme l'autre fois, j'ai pris connaissance de la teneur de vos lettres. Vous avez pour moi un sentiment d'une qualité particulière, et il ne faudrait pas s'étonner que vous l'ayez laissé percer par la parole ou par la plume, bien qu'il soit caché dans votre cœur sous le regard de Dieu. Sachez que je ne m'en étonne pas et que, dans l'absence, j'ai absolument le même sentiment pour vous devant Dieu, sentiments que je ne vous ai jamais avoués. Il est rare que je me souvienne de nos rencontres, de votre fidélité et de votre amour dans le Christ, sans que de mes

yeux jaillisse une fontaine de larmes. Quand j'ai entendu lire vos lettres, je n'ai pu les retenir parce que votre voix ne peut arriver jusqu'à moi, et parce que je reconnais dans vos paroles votre fidélité, j'ai été pleinement et merveilleusement consolée.

Comme Frère Maurice était venu me voir, j'ai été triste toute la journée. Je me rappelais que c'était lui qui était avec nous au moment de votre départ et que vous êtes parti soudainement et que je n'ai pas pu, à cause de ma grande tristesse, vous parler comme je le désirais. Quand des Frères viennent de votre pays, je me désole que vous demeuriez loin de moi en exil. Je me rappelle combien vous vous enflammiez à me parler du Bien-Aimé et à me voir libérer la joie de mon cœur. Cette joie, je n'aurais pu la laisser voir à aucun autre homme que vous. Je savais que vous me compreniez.

Et maintenant je suis triste parce que, depuis votre départ, il n'y a personne devant qui je puisse me comporter ainsi. Bien que je les respecte tous, je ne suis pas avec eux comme avec vous. Un jour que j'avais eu des tourments, que vous m'aviez prodigué des consolations et que je vous avais montré du chagrin, vous avez bien deviné que ce n'était pas à cause de vous que j'étais ainsi, mais à cause d'autres choses que j'avais dans le cœur. C'est pourquoi je vous demande de vouloir bien ne pas mal interpréter le fait que je me sois montrée telle à vous. Je vous demande cela, mais j'ai confiance en vous, à aucune autre personne je n'avouerais plus volontiers mes angoisses. Vous avez toujours été prêt, quand je souffrais, à venir à moi. Et je suis triste, parce que, depuis votre départ, j'ai beaucoup souffert dans mon corps et dans mon cœur : toutes choses que je vous raconterais plus volontiers de vive voix que par lettre. Huit jours avant la Saint-Jean-Baptiste et jusqu'à l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, j'ai été continuellement torturée. Après la communion, l'autre jour, j'ai été terrifiée jusqu'aux complies par un fer rouge, si bien qu'à confesse j'ai oublié tout ce que j'avais à dire.

Un autre jour que je m'étais proposé de communier, je fus tellement affligée la nuit d'avant par l'horreur et la

visite du diable que je pensais suer des gouttes de sang. Cela dura quinze jours. Ensuite, je n'avais aucun plaisir à entendre la messe ou la parole de Dieu. Et je ne pouvais parler de Dieu ni prier d'aucune façon, tant j'avais peur de ce fer rouge. Après avoir reçu le corps du Seigneur et regagné ma place habituelle, mon cœur resta angoissé. Ce fut pour moi une épreuve sans mesure, et cela à chacune de mes communions jusqu'à la fête de l'Assomption.

Enfin, je fus brûlée à la figure d'une façon visible, si bien que je paraissais avoir des pustules blanches autour du menton. Pendant tout ce temps, jamais je ne fus ravie en extase. Cette brûlure ayant duré un certain temps et étant enfin guérie, une autre nuit ce fut le tour de mes oreilles. Puis ce furent mes yeux et mon front, et mes amis s'affligeaient de voir mes yeux gonflés, avec de grandes pustules dessous. Ensuite ce fut mon nez, sur la grand place, en présence de Frère Wilhem Nonenfant et de Frère Godefroy Werde. Et bien que cette souffrance eût été grande dans mon corps, je n'en eus pas moins une plus grande encore dans mon cœur, car le démon me persuada que je reniais mon Dieu et que j'étais comme le reste des hommes. Et comme l'affliction était répandue dans mon cœur et dans mon corps et que j'étais complètement privée de consolations divines, il me sembla que j'étais abandonnée par mon Dieu et je ne pus me contenir, comme vous l'avez vu un jour. Une autre fois, comme je devais prier ou me confesser, il me sembla que tout mon corps brûlait ainsi que le livre que je tenais à la main, et aussi M. le Curé à qui je me confessais. Enfin, comme ma sœur Gertrude dormait avec moi dans mon lit, une nuit elle fut brûlée au nez, ce qui fit qu'elle me laissa seule les nuits suivantes. La dernière nuit, depuis le premier chant du coq jusqu'au matin, peu avant le jour, je soutins une guerre lamentable. Le démon vint, armé d'un fer brûlant dont il me perfora les oreilles et, tout en le tenant enfoncé, il me sommait de renier mon Dieu. Revenue à moi, j'aurais supporté le même supplice une seconde fois, mais toute la souffrance de mon cœur et de mon corps me fut ôtée.

La même nuit m'apparurent quatre démons dans une

attitude contrainte, et ils me dirent leurs noms qui signifiaient les quatre châtiments à moi infligés à ce moment-là, et ils m'avouèrent malgré eux que le Très-Haut leur donnait le pouvoir de me tourmenter. Ils magnifiaient Dieu et disaient qu'eux-mêmes étaient destinés à un plus grand châtiment. Sans m'effrayer, je leur dis : « Par la vertu de la Passion du Christ, je vous conjure de m'expliquer pourquoi vous m'avez brûlée ainsi. » Ils me répondirent que c'était apparemment parce que Dieu voulait purifier mes sens en vue de la fête. Et comme ils se recommandaient à moi, je me remis en prière. Alors ils commencèrent de pleurer, puis dans un grand fracas, comme s'ils avaient emporté le toit avec eux, ils se retirèrent.

Le jour suivant, mon visage était brûlé complètement : sur mes joues, mes yeux, mon nez, mon front, s'étendaient de larges pustules. J'apparaissais non pas comme si je n'avais pas eu de figure, mais comme une lépreuse frappée par Dieu.

Et avant, j'ai eu beaucoup de plaies sur la figure, dont les marques sont encore visibles.

Après tout cela, le diable m'apparut deux fois sous la forme d'un tertiaire de Saint-François. Je lui demandai quelle était son intention et pourquoi il me poursuivait. Il me répondit : « Je te poursuis afin de te provoquer à la colère ou à d'autres péchés. Mais élève tes mains vers Dieu et demande-lui la rémission de tes péchés. Dans sa miséricorde il te l'accordera et ainsi j'aurai travaillé en vain. » Le mercredi après l'Exaltation de la Sainte-Croix, comme je me proposais de communier le jour suivant, le même démon m'apparut à la lumière de la chandelle, sous l'apparence de mon frère qui est à Cologne, et s'assit sur une chaise près de mon lit. Il était blessé et plein de sang. Et il me dit : « Ne t'effraie pas, ma très chère sœur; comme je devais venir ici comme d'habitude, des ennemis survinrent et me blessèrent. Aide-moi, je te prie, à ligaturer mes blessures et cache cela à ma mère. » Je répondis en me précipitant à terre, car j'avais compris qui il était : « O bête cruelle, pourquoi me persécutes-tu? » Il dit : « Je

vois que tu as une autre idée : ces blessures, c'est toi qui me les as faites. » Et il disparut.

Ces temps derniers, comme j'étais étendue à l'église, une partie de la porte s'est brisée, j'ai été blessée, j'ai perdu mes voiles et le si beau livre que vous m'aviez fait.

Pendant huit jours, à cause de la douleur de ma blessure, je ne pus marcher. Et je crains d'en garder toujours une douleur.

Je vous ai écrit toutes ces choses afin que vous rendiez grâces au Seigneur pour tous ses bienfaits; il m'a toujours secourue dans mes épreuves et m'a toujours fait avoir une bonne fin. Vous devez savoir que je ne connais personne que je voudrais informer plus volontiers que vous de ces choses et de tout ce qui me touche. Il me semble qu'il est bon pour moi que vous les sachiez. Portez-vous bien. Recevez mille souhaits. M. le curé vous salue ainsi que sa mère et son père, à cause desquels j'ai eu un peu de peine; aussi priez le Seigneur pour eux.

Vous saluent également ma sœur Hilla et Hilla Van den Berghe, et Hilla ma nièce, et l'aveugle Alice, et Engilrade, sa nièce. Je vous envoie de petites choses par le porteur des présentes : un bonnet que vous mettrez personnellement, un capuchon et des herbes que vous mangerez. Vous devez savoir que, si vous désirez quelques petites choses, je vous les ferai volontiers parvenir. Hilla van den Berghe vous envoie son voile. Pour l'amour de Dieu, si vous voulez de moi quelque chose, demandez-le-moi. Je souffre beaucoup d'ignorer combien de temps vous devrez rester là-bas. Dites-moi comment vous allez, j'aimerais le savoir; dites-le-moi au plus vite. Je vous demande aussi, pour l'amour de Dieu, de ne pas permettre, si vous quittez ce siècle, que je reste longtemps après vous en exil. Je vous répète : portez-vous bien. Soyez-moi fidèle. Les béguines vous saluent. Priez pour elles, elles me sont secourables. Priez pour Frère Gérard de Grifon qui est très malade et que nous craignons de voir mourir. Lui aussi m'est très fidèle.

LA DORMEUSE

pour A. Y.

par MAX DOMINIQUE CROCE

I

Elle dort sur le pont
Et ses cheveux sont l'arche
D'une eau pure.
La rive glisse qui fut bleue.
Elle dort nue et souveraine.
La nuit repose en sa mémoire.

II

Elle voit de son regard fermé;
Une main trace en ses paupières
Le chemin secret de l'aube.
Sa bouche a retrouvé mon langage.

III

Invisible et présente
Elle révèle les miroirs
Elle glisse dans l'ombre
Adroite aux gestes sûrs.
Une étoile s'épuise dans la chambre.

IV

Elle danse
Corps parfait regard profond
Renversée sur la nuit
Qui l'habille.

V

Ses mains déliées
Cachent le jour.
J'embrasse l'étang clair de sa bouche.
Un arbre — jamais le même —
Croît dans son silence.

VI

Souveraine en sa chair
Elle va
Poursuivie d'une écume d'oiseaux.
Nulle forêt ne l'accueille fuyante;
Elle revient semblable
Lourde de secrets faciles.

VII

Elle vit une vie sans écho
Fidèle à la nuit
Infidèle au jour;
Elle erre et se retrouve;
Un port navigue en elle.

VIII

Elle est indivisible
Et moi patiente araignée
Je la tisse dans l'ombre.

Le cœur sec*

Samedi 18, Midi trente.

Sous le ciel gris, voici Georgette exagérément funèbre avec un pull-over noir à col roulé, une jupe-culotte gris-fer, et pieds nus dans des souliers bas, noirs.

— Je ne peux rien me mettre de clair en ce moment, dit-elle.

Poignée de main. Tout de suite, sans attendre d'être empêché par l'attendrissement, j'attaque.

— Tu n'as pas été affolée par les deux lettres que je t'ai écrites?

— Non.

— La deuxième annulait la première. J'ai cru ne pas pouvoir te voir et puis j'ai pu.

— J'avais bien compris, dit-elle.

A cette seconde, je peux tout faire éclater. Il me suffit de dire : « Je n'ai pas écrit. » Et toute la construction de Georgette, tout cet échafaudage que j'entrevois dressé vers un but que j'imagine mal, s'écroulera. Georgette n'a ni pâli ni sourcillé. Je voudrais avoir à la mépriser, mais son silence n'est pas sournois. Ah! comme je la regarde! Je suis en ce moment convaincu qu'elle ment, j'en ai la preuve, et l'innocence, la franchise de son regard planté dans le mien me suffoquent. Je ne peux regarder aussi droit qu'elle. Ce regard, que deviendrait-il si je disais « je n'ai pas écrit »? Nous remontons le Boul'Mich' en quête d'un restaurant. Je peux encore dire : « Je n'ai pas écrit. » Je dis :

* Voir le *Mercure de France* du 1er août 1956.

— J'ai failli téléphoner hier soir. J'ai lu dans l'Annuaire que le 16 de la rue des Bleuets, à Créteil, a le téléphone. On t'aurait fait la commission?

— Je préfère que tu téléphones chez Futo, au 24. Non, au 9... Attends. Le garage, l'épicier, le boucher, le 11... Oui, c'est au 9. Tu ne m'auras pas au bout du fil mais tu pourras laisser une commission. Et je te donnerai tout à l'heure (elle me sourit, me prend le bras à sa façon caressante) une adresse à Paris où tu pourras me joindre.

Je choisis intentionnellement un restaurant cher. Je ne sais plus si je cédais au désir vulgaire d'épater ma conquête ou si la classe du restaurant intervenait dans mon plan d'intimidation : Georgette, impressionnée par l'addition, amollie par la générosité des vins et la reconnaissance, une fois la tête sur l'oreiller, s'abandonnerait aux confidences. Alors, pêcheur vigilant et froid, dans le flot des paroles non surveillées, je cueillerais de quoi bâtir inébranlablement la vérité de Georgette.

Je me rappelle le regard légèrement méprisant qui toisa Georgette lorsque nous poussâmes le tambour de chez B... A table, Georgette parla beaucoup. J'épiai. Rien de changé sur le front familial : aucune nouvelle du frère, du mari, de la fillette. Cela ne paraissait plus l'intéresser. Elle parlait de ses nouvelles camarades d'usine, du patron, du travail, de son salaire. Elle me glissa qu'elle ne toucherait rien cette première semaine, le patron retenait les premiers argents pour la Sécurité Sociale (je saluai intérieurement cette réapparition de la S. S.). Pas question non plus de me rendre les derniers mille francs. Puis Georgette, ce problème résolu, revint en arrière d'un brusque saut. Elle raconta, par le menu, comment elle avait rencontré son mari, l'avait épousé, suivi à Saint-Quentin où s'étaient déroulés les premiers drames conjugaux. Il n'était pas sérieux, elle s'était vite détachée de lui, mais il y avait l'enfant. Enfin la descente vers Périgueux, la maisonnette de la Bachellerie... Ce récit, dont l'intrigue relevait d'un populisme éventé, m'intéressait peu. J'écoutais cependant passionnément. Je guettais la faille. Georgette apprécia beaucoup les fraises des

bois. Je m'arrangeai pour qu'elle remarquât le montant de l'addition.

Chez moi, la porte de l'armoire ouverte, nous fûmes aussitôt la tête sur l'oreiller, comme prévu. Georgette se livra au plaisir avec une fougue — presque une fureur — que nos derniers rapports ne laissaient pas espérer. Elle gémissait, balbutiait de tendres invitations. L'expression, ou plutôt la couleur de ses yeux au moment du plaisir (ils se doraient) me bouleversa. La tête sur l'oreiller : comme je comprends aujourd'hui la force de cette locution. Georgette était-elle désarmée? Je risquais de l'être, moi. A deux, trois reprises je me surpris en flagrant délit de confiance. Je m'abandonnais, heureux de jouir de cette volupté, nouvelle pour moi, qu'était l'épanchement sans précautions.

— Je suis une pauvre fille, dit Georgette soudain.

Je protestai, redevenu maître aussitôt de toute ma lucidité. J'insistai sur la confiance qu'elle m'inspirait : ne lui avais-je pas livré mon adresse, mon numéro de téléphone, donné de l'argent? Je lui suggérai qu'un sentiment plus fort que la confiance m'habitait peut-être, dictant ma conduite. Georgette parut touchée, elle ferma les yeux, sourit, m'embrassa l'épaule... A ce moment-là encore je pouvais, brusquant infailliblement les choses, lui demander : « Pourquoi reconnais-tu avoir reçu deux lettres que je n'ai pas écrites? » Je préférais attendre. Je « brûlais ».

— Si tu connaissais ma vie, tu serais déçu.

Je gardai le silence. Inutile de presser par des paroles qui ne pouvaient être que maladroites.

— Voilà, dit Georgette. C'est très simple.

Oui, c'était très simple. Elle avait « tiré » cinq ans de travaux forcés. Pour escroquerie. Plus précisément, pour trafic de devises et d'alcool. Elle conduisait la voiture. Tout cela s'était passé à Périgueux Je souriais. J'étais heureux. Je la pris dans mes bras, je la câlinais : « Comme tu as dû être malheureuse. » Je lui dis que j'avais deviné qu'elle avait fait des bêtises. Je reconnus, au passage, dans ma bouche, l'expression de Mme Le

Guern mère, soi-disant morte et enterrée, et le souvenir de ce mensonge encore inexplicable tua brutalement mon euphorie. Je continuai de sourire. Je décidai de pousser mon avantage. J'accusai Georgette de demeurer secrète. « Mais je te connais maintenant. Secrète, et solitaire, et mauvaise tête, et mauvaise fille, comme on dit mauvais garçon, n'est-ce pas? Et surtout orgueilleuse. » Georgette approuvait des paupières, souriante elle aussi.

Elle fut, dès lors, intarissable. Elle parla l'après-midi durant, nue sur mon lit, à côté de moi, nu, qui promenais mes doigts sur ses seins, sur son ventre, sur le profil de Dany Robin, sur la blessure. Son long monologue était un reportage sur les prisons de femmes. Elle bavardait sans contrainte, naturellement revenue à l'argot pittoresque des hors-la-loi. Tout défila, la Petite Roquette, la prison modèle de Doullens. J'eus droit à tous les détails sordides, lamentables — pittoresques pour tous ceux qui doivent aux circonstances d'avoir pu rester honnêtes et qui imaginent mal. Je n'ai retenu aucun de ces détails, ils ne participaient pas de la vérité particulière à Georgette. A un détour du reportage, je dressai l'oreille : Georgette racontait qu'elle avait réussi, toutes les fois qu'elle l'avait voulu, à s'installer à l'infirmerie. Elle était une simulatrice « de première ». « J'aurais fait une actrice du tonnerre. » Je revis le visage de Georgette m'annonçant la mort de sa mère, les vomissements avortés boulevard Sébastopol. Je profitai de ce que la conversation roulait sur le monde des prisons, pour lui apprendre, comme négligemment, que je connaissais des gens très haut placés à la P. J. Je citai des noms (ils étaient vraiment des « amis », et vraiment de la P. J.). Il me serait possible, par exemple, de me faire communiquer la fiche de n'importe quel « criminel ». Georgette en parut convaincue, et nullement impressionnée.

Avant de quitter ma chambre, elle se dirigea vers mon secrétaire. Elle avisa un feuillet de papier blanc, y écrivit d'une belle écriture ferme : *205, rue Saint-Maur.* « Entre la République et la Gare de l'Est », précisa-t-elle. La République, la Gare de l'Est, ma mémoire travaille...

« Mais n'y va pas. La concierge est au courant, elle ne te laisserait pas rentrer. Et elle ne te dira rien. Tu peux m'écrire là. J'aurai toutes tes lettres. » Pour la seconde fois, dans l'après-midi, j'eus la certitude de mettre la main sur un morceau de vérité.

Le ciel gris avait disparu. Le soleil nous étourdit au sortir de notre après-midi passée dans la pénombre d'une chambre close. Nous suivîmes les quais vers Austerlitz. Georgette continuait de bavarder sur Doullens. L'oreille collée à son monologue, je promenais machinalement mes regards sur les boîtes des bouquinistes.

Nous bûmes au buffet de la gare d'Austerlitz. Elle, son panaché ordinaire. Dans le couloir où elle se dirigeait vers son métro, nous nous embrassâmes gentiment.

— Je suis heureuse de t'avoir tout dit, me dit-elle. Je n'aurais pas voulu que tu apprennes par quelqu'un d'autre. (Et si je lâchais mon coup de téléphone à Créteil, et le coup des deux lettres fantômes?) Je pourrai pas attendre jusqu'à samedi. Mercredi, chez Antoine, rue du Faubourg Saint-Antoine. A côté d'où je travaille. Je sors à cinq heures et demie. Disons six heures, six heures et quart. Je vais te « chiner » un ticket de métro pour rentrer.

Rentrer où? Créteil? Rue Saint-Maur? Ou cette mystérieuse rue Haxo dont m'a parlé au bout du fil une certaine Mme Le Guern? Je me tais. Je souris. J'offre le ticket. Sans doute attend-elle les mille francs? Je vais voir. Elle ne demande rien. Elle disparaît comme cela, sans un dernier regard pour moi, dans la foule. Tout à l'heure j'aurai du remords d'avoir joué avec sa misère, de ne pas lui avoir glissé les mille francs. Après tout, elle les a gagnés.

Nul doute : je commence à posséder des éléments de la vérité de Georgette. Les cinq ans de bagne — mais pour quel *vrai* motif? Et la sortie, quand? Georgette a dit : depuis quelques années. J'ai l'impression, moi, que cette sortie est récente. D'où cette chevelure courte. Mais coupe-t-on les cheveux aux femmes des prisons comme aux soldats condamnés au mitard? La prison explique le

peu d'enthousiasme que Georgette met à retourner à Créteil, le « encore des bêtises » de Mme Le Guern, la méfiance du frangin. Je récapitule les détails de la journée. Le déjeuner, l'après-midi. Ce que Georgette a dit, comment elle l'a dit, ce qu'elle a fait et quand. Elle m'a proposé (c'était pendant le repas, avant les fraises des bois) de partir avec moi, dans ma voiture, pour la Bachellerie. Elle me montrerait le pays, « c'est joli, le Périgord, tu verrais ma maison, ma vigne; je reprendrais ma gosse. » Je ne sais plus si cette proposition me rassure, ou m'inquiète. J'imagine un guet-apens sur la route, en plein Massif Central, manigancé par ses copains. Je lui ai promis (au moment des fraises des bois) de descendre à La Bachellerie pour le 14 juillet. (Promesse en l'air? Est-ce que je sais? Je trouverais bien un prétexte pour ma femme : expertise de livres en province.) « Tant mieux, m'a dit Georgette. C'est la fête du pays. » Au buffet de la gare d'Austerlitz, elle avait reconnu (ou feint de reconnaître) quelqu'un, « ah! je sais, à l'hôpital Saint-Antoine. » Encore un élément, qui recoupait le coup de téléphone de Créteil... Et si Georgette n'ignorait rien de ce coup de téléphone à Créteil, rien de ce que sa mère, peut-être complice, m'avait répondu? Et si elle n'avait voulu que prévenir, par ses confidences d'après l'amour, une seconde tentative d'enquête, tout en me rassurant par la confirmation d'un renseignement qu'elle savait en ma possession? A moins qu'elle n'ait désiré, recoupant exprès le coup de téléphone à Créteil, m'avertir en douce — c'est-à-dire en évitant une explication dont la franchise se fût révélée ravageuse — qu'elle connaissait mes petites manigances?

Donc : cinq ans de prison, puis Saint-Antoine — d'où elle venait de sortir. Alors, la Bachellerie, le mari, la fillette? Et la mort de sa mère? Et si cette Mme Le Guern n'était pas la mère de Georgette? Si le père de Georgette, après avoir divorcé, s'était remarié... Et ces cicatrices sur le ventre : blessures militaires? bagarre au couteau? opération chirurgicale? Le tatouage datait de la prison, non de l'Indochine... Et pourquoi Georgette agissait-elle

toujours comme si elle connaissait fort mal Paris, toujours me demandant quel métro prendre et où changer? J'imaginais mille pistes dont je ne pouvais suivre aucune. Araignée, je m'embrouillais dans mes fils. Je m'obsédais des mêmes questions, je revenais complaisamment aux mêmes images.

Il existait un autre fait *vrai* : Georgette m'attirait. Non mon cœur, ni mes sens, encore que j'aimasse lui faire l'amour. Mais mon esprit : était captivée mon intelligence avec toutes ses forces d'attention, d'imagination, et son goût pour le risque. Le passé de bagnarde m'excitait, je ne me le dissimulais pas. La littérature noire, les prestiges romantiques du hors-la-loi agissaient sur moi comme agit un alcool, de quelque mauvaise qualité qu'il soit. Pour me justifier — incurablement prisonnier des livres! — je me récitai du Rimbaud : *Encore tout enfant, j'admirais le forçat intraitable sur qui se referme toujours le bagne.* Ma bagnarde intraitable! Le seul souvenir du tatouage délicatement estompé me faisait frémir d'un plaisir compliqué de curiosité et d'inquiétude. Bref, Georgette exerçait sur moi une incontestable séduction. Je me montrais avec elle d'une docilité extrême, à quoi répondait, enfouie dans le tréfonds de ma chair mais nettement reconnue de moi, je ne sais quelle volupté à me laisser dominer. Si je ne posais pas à Georgette la question qui l'eût obligée à tout éclaircir, et si je savais à présent que je ne la lui poserais pas, c'était, oui, pour ne pas rompre, pour laisser vivre à chaque rendez-vous la possibilité, et l'espoir, d'un autre rendez-vous, mais c'était surtout à cause d'une certaine lâcheté en moi, douce, moelleuse, quasi féminine, qui m'empêchait, plus ou moins obscurément séduit par l'exquise promesse d'une passivité totale, de violenter psychologiquement quelqu'un, de le brusquer, fût-ce par une question. Ma femme me reproche ce qu'elle appelle mon « manque absolu de caractère ». Je regimbe, je l'accuse de confondre un mauvais caractère, comme le sien, avec le caractère. Il n'empêche que ma femme a raison. En recomposant mes amours avec Georgette, voilà que j'ai

la curieuse impression d'avoir été la femme, Georgette l'homme. Sa coiffure, l'absence de maquillage, le corps mince, musclé, tatoué, ce nom — ou ce surnom — de Le Gars, et même de Jojo Le Gars, m'apparaissent comme outrancièrement masculins, comme une provocation naïve, ou comme l'avertissement d'une virilité clandestine. Je pense aux amours de prison. Je pense à de sombres histoires où des bandits travestis en religieuses égorgeaient, sur le siège de leur carriole, des fermiers confiants : deux de ces religieuses sanglantes avaient été trahies par leurs mains. Mais les mains de Georgette étaient fines, douces-féminines. Et puis je savais à quoi m'en tenir sur le vrai corps de Georgette...

Que d'obscurités! J'approchais d'une vérité qui se compliquait sans doute pour demeurer inaccessible. Un flux m'y portait, que contrariait un reflux. J'en avais mal au cœur, mal au foie. Vraiment. Vraiment malade de curiosité. Et d'inquiétude. J'appréhendais je ne savais quoi de tragique. Mon ami Aloys avait étudié mon horoscope au début de l'année : il m'avait cordialement prédit scandale et chantage. Georgette serait-elle l'instrument de la fatalité? Etait-ce là la raison profonde du vertige, de l'attraction qui me poussaient vers elle? Ou, plus banalement, découvrirais-je un beau matin mon appartement — que Georgette avait pu étudier tout à loisir — cambriolé, ou la *Boîte à Surprises*, enfin surprenante, vidée de ses livres? Je voyais la scène : Georgette, par un reste d'amour pour moi (oh! romanesque, romanesque imbécile, oh! midinette!) intervenait auprès de ses complices pour éviter qu'on ne me volât mes papiers. Pareille conclusion m'eût satisfait : il n'y aurait plus eu de mystère Georgette.

◆

Le soir, j'allai chercher ma femme à la boutique. Quand nous rentrâmes dans notre chambre :

— Tu aurais pu refermer la porte de l'armoire à glace, dit-elle.

Je rougis.

◆

Lundi 20.

Inutile que j'essaie de penser à autre chose. Tout ce qui n'est pas Georgette ne m'intéresse pas. Pour pallier l'absence physique de Georgette, j'ouvre le reportage de Georges Arnaud sur les prisons. La Roquette, Doullens. Je suis avec Georgette. Le Forçat Intraitable. Je reconnais le détail de sa confession — que je vérifie du même coup.

Malgré la promesse à moi-même faite de ne pas agir en flic, je ne puis me tenir d'une expédition-éclair impasse Guéménée. Je m'y rends à pied. J'approche avec prudence. Le sentier de la guerre. Je suis sûr que je vais me heurter à Georgette — et comment supportera-t-elle ce manque de confiance en elle?

Dix heures du matin. Calme dans la ruelle. Le silence. Où est l'atelier? On ne travaille pas le lundi? *Chez Antoine* est fermé. *Fermé le lundi.* Or Georgette m'a assuré qu'elle mangeait là sa gamelle tous les midis et c'est du samedi qu'elle m'a parlé comme jour férié. Je m'engage dans l'impasse : je ne crains plus d'y rencontrer Georgette. Au fond de l'impasse, voilà un atelier de « décolletage ». Je note le nom. Essayer, au courant de la conversation, d'inciter Georgette à me nommer son patron. Cette première enquête m'a mis en goût. Je traverse, à nouveau prudent, la place de la Bastille : si Georgette ne travaille pas, elle peut se promener par là. Taxi. Rue Saint-Maur. « C'est vers le haut de la rue Saint-Maur, dis-je. Vous irez lentement, je ne me rappelle pas le numéro. » Je m'enfonce dans le coin de la banquette, *je me dissimule.* Insensé comme mon cœur bat vite. Cette aventure devient à la fois puérile et folle, excitante parce que cette puéri-

lité apparente peut cacher un danger. Le taxi passe devant le 205. Rien d'extraordinaire. Une porte cochère donne sur une cour. Une femme sur le seuil — la concierge? cette concierge « au courant »... Nulle envie de descendre l'interviewer. Mon énervement est tel que je sens venir la crise de foie.

Chez moi, je bondis : le téléphone. Futo, 9, rue des Bleuets, Créteil. Une voix d'homme. Je demande Georgette Le Gars. On ne connaît pas. « Ou Le Guern », dis-je. On parle à un autre, qui travaille à côté, et cesse de travailler. On me fait répéter le nom. Je parle du deuil récent, de la mère, de l'enterrement lundi dernier. « Ah! » fait la voix. Un choc en moi. « Mais elle n'habite pas la rue, dit la voix, et c'est son père que cette dame a perdu. » Non. J'insiste. Je devine que le compagnon de la voix court au 17 de la rue des Bleuets. Vais-je avoir de nouveau Mme Le Guern au bout du fil? « Ne quittez pas », dit la voix. Mes mains tremblent. « Georgette Le Gars... Le Guern... enfin comme vous avez dit, elle a quitté Créteil depuis quinze ans. C'est de la part de qui? » J'hésite : si Georgette téléphonait?...

— Félix. Le prénom suffit.

— Vous faites pas erreur?

— Non, non. Merci.

Je raccroche. Je me couche. Pour respirer, pour réfléchir. Dans la glace de l'armoire, je me vois allongé, le visage blanc. Je *veux* obliger Georgette à confesser ses mensonges. Je *veux* savoir. Pour la centième fois, je récapitule : cinq ans de bagne, l'hôpital Saint-Antoine. Elle a quitté Créteil depuis 15 ans? Plausible. La guerre, l'armée, la prison, l'hôpital. A Créteil, elle doit passer pour une aventurière, une crapule. Normal, ce silence sur elle : normales cette méfiance et cette froideur au téléphone pour répondre à son ami Félix. Je me rassure. Ce nouveau coup de téléphone, voilà une nouvelle arme contre Georgette. Je me répète la scène qui *doit* aboutir à l'explication finale. Absolument, il faut que je lui parle — calmement — de cette conversation, l'acculer enfin à sa vérité. C'est devenu nécessaire. Mon inconcevable énervement

m'avertit. Je risque de perdre mon sang-froid, de m'embarquer pour de bon dans une aventure stupide. Je n'irai pas au rendez-vous de *Chez Antoine*. J'ai peur de m'y rendre. C'est m'aventurer sur le terrain de Georgette, que j'ai jusqu'à présent attirée sur le mien. Peut-être a-t-elle, depuis le début, préparé cette entrevue compromettante dans un bistro complice, pour m'y présenter — comme fortuitement — à ses dangereux amis? Ou pour me désigner à la bande? Georgette téléphonera. Je jouerai l'étonnement. « Comment? J'ai téléphoné au numéro que toi-même... D'ailleurs ces messieurs... » Et cœtera. Georgette devra se justifier. Elle y aura du mal. L'idée de son embarras me fait goûter à l'avance la joie du triomphe. Je fignole ce piège tendu à un gibier jusqu'à présent vainqueur — dont j'ai accepté jusqu'à présent qu'il soit vainqueur.

Ma tranquillité d'esprit recouvrée, je m'amuse si fort que, tout en travaillant à la *Boîte à Surprises* (je range des livres, et habituellement je chantonne sur des airs à moi des paroles sans suite), je chantonne à ma femme mes amours, je joue avec le feu de ma vérité, je jouis de tout avouer impunément, sous le couvert de ma musiquette, en pleine face à ma victime inconsciente. J'évite seulement, dans mes lyrics, de nommer Georgette.

◆

Jeudi 23.

Je vis partagé entre la joie de mon astuce grâce à laquelle je reprends la situation en main, et la hantise d'un coup de fil rencontrant ma femme. C'est ce qui arrive. J'y ai pensé si fort que je l'ai suscité.

— Georgette t'a réclamé, me dit ma femme, très pâle.

— Georgette?

J'ai réussi à parler posément.

— J'ai assuré à cette... dame que tu ne connaissais pas de Georgette. « Oh si! a-t-elle répondu. Il en connaît

une, et bien. » Elle a ri. « Je retéléphonerai quand il sera là. » Et elle a raccroché. Voilà.

Le rire de Georgette, son insolence me terrifient. J'y vois l'amorce du chantage. Il faut agir, mais comment? Ma pensée se dérobe. A nouveau, le mal de mer. Gagner du temps. « Préparer » un coup de téléphone de Georgette; coup de téléphone que je déclarerai à ma femme et qui sollicitera une entrevue; entrevue que j'accorderai au su de ma femme et qui me permettra de reconnaître cette Georgette soi-disant inconnue. Georgette ouvertement introduite dans notre existence... Ce qui fait coup double : je supprime à Georgette toute possibilité de chantage auprès de ma femme, et je partage Georgette (à présent que je recommence d'être la proie d'une vraie peur et que cette peur a suffisamment grandi pour ne plus être contrariée par l'instinct d'épargner ma femme) avec quelqu'un d'aussi pondéré, d'aussi bon conseiller que ma femme, dont l'esprit rassis ne se laisse pas séduire par les fantaisies de l'imagination. Je songe au rire de Georgette. Je ne me sens plus assez fort pour continuer Georgette seul... Coup triple, même : Je ne suis pas fâché d'exercer la jalousie de ma femme. Désarmé par la cohabitation continue, par les droits indiscutables que le mariage accorde à l'un sur l'autre, par l'apparence de respectabilité que l'on doit aux voisins, son amour me paraissait devenu pure routine.

Mais il me faut le loisir d'engager cette manœuvre. Pour le moment, continuer à jouer niaisement l'ignorance.

Soirée au cinéma. Je n'ai pu suivre le film.

Nuit odieuse. Georgette ne *doit* pas me téléphoner, ma femme présente. Georgette ne *doit* pas se présenter demain aux petites heures devant ma porte. On *doit* me laisser la possibilité de préparer mon explication. Je ne demande qu'un répit, un petit délai. Jusqu'à demain soir. Je me relève dans l'obscurité.

— Où vas-tu?

Je ne réponds pas.

— Tu décroches le téléphone? Pourquoi décroches-tu le téléphone?

— J'entends dormir en paix, dis-je avec impatience.

Mais dans l'obscurité, le téléphone ronronne, craque, voilà qu'il parle! Voix incroyablement claire dans le silence noir : « Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous demandez. Nous vous prions de vérifier dans l'annuaire le numéro de votre correspondant. » Puis le silence. Puis un déclic : « Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous demandez. Nous vous prions », ma femme s'agite.

— Ça va durer toute la nuit?

Je compte. L'exaspérante voix blanche reprend vingt-quatre fois. Au moment où je vais me lever pour la réduire au silence en raccrochant, elle se tait.

◆

Vendredi 24.

7 h. 30.

Ma femme raccroche le téléphone, dit en blaguant (mais blague-t-elle?) : « Parce que si Georgette téléphone... » Le téléphone sonne. C'est Georgette.

Je bafouille. Je cherche à m'étonner avec un air naturel. Je feins de ne pas reconnaître. Je suis pris entre deux feux : d'un côté, livide, bouche tremblante, debout tout contre moi (peut-elle entendre les paroles de Georgette?), ma femme est au bord de la crise de nerfs, « j'exige des explications »; de l'autre côté, au bout d'un fil qui plonge dans la rumeur marine d'un bistro populaire (*Chez Antoine?*), Georgette, gouailleuse, goguenarde même (est-elle dupe?), s'étonne, elle aussi.

— Ben quoi? Ça va pas ce matin? T'es pas venu mercredi?

— Mais qui êtes-vous, Mademoiselle?

— Enfin Georgette! dit Georgette. Tu me dis vous? Voyons, Dany Robin, la cicatrice en travers du ventre.

— Je t'en supplie, murmure ma femme.

— Non, non, dis-je désespérément, je ne vous reconnais pas. Où vous aurais-je connue?

Georgette rit, elle rappelle complaisamment le boulevard Sébastopol, l'Indochine.

— Ah! je commence à voir, dis-je, téléphonez-moi tout à l'heure.

— Non, non! murmure ma femme passionnément.

— Je peux pas, je bosse, dit Georgette. Enfin tu le sais bien.

— Eh bien, ce soir à 18 heures.

Je raccroche, fourbu. Mes genoux tremblent. Je souris.

— Je commence à voir qui est cette Georgette, dis-je.

Ma femme s'est assise sur le lit. A elle aussi, les genoux tremblent.

— Dis-moi la vérité. Tu la connais? Que te veut-elle?

Elle ne pleure pas. La violence de sa douleur m'effare. Elle souffre. Je ne peux supporter de la voir souffrir, cela me rend méchant. Ce matin, je réussis à retrouver mon calme : après tout, la manœuvre que j'envisageais, la voilà engagée.

— Je ne sais pas, dis-je. Oui, je dois la connaître. Mais où l'ai-je rencontrée? Et non, je ne sais pas ce qu'elle me veut.

— Indochine, elle a parlé d'Indochine.

— Je l'ai peut-être rencontrée à Marseille?

— Quand tu étais à Marseille, il n'y avait pas de guerre avec l'Indochine.

— Ecoute, ma chérie. Je la verrai ce soir.

— Non, non!

Elle remuait les mains, la tête en un geste de dénégation fébrile.

— Mais si. Tout sera clair. Je la verrai ce soir et nous saurons exactement où je l'ai vue et ce qu'elle me veut.

« Nous », j'avais dit « nous ». J'éprouvai un grand réconfort à rejoindre ma femme sur un terrain commun. Il me parut sortir du secret réduit de mon inquiétude.

◆

18 heures.

Georgette ponctuelle. J'inscrirais volontiers cette exactitude au crédit de sa masculinité latente, si je ne craignais d'y voir une habitude résultant de la rigueur des horaires en prison et la volonté de jouer serré avec l'adversaire. Il s'agissait d'une bataille. On connaît l'exactitude des soldats.

— Et cette fois-ci, dit la voix de Georgette, ironique, tu me reconnais? Qu'est-ce que t'avais ce matin?

J'inventai rapidement une histoire d'insomnie, de gardénal. Comme ce mensonge me gênait, je recourus à un vocabulaire qui me rapprochait de Georgette : « J'étais dans le cirage. »

— Tu n'es pas venu mercredi.

— Je t'expliquerai.

Je lui proposai un rendez-vous immédiat. La voix hésita. Derrière, toujours ce murmure de foule.

— Bien. J'arriverai dans une demi-heure.

— Où es-tu?

— A la Bastille. Je sors du boulot.

— Je t'attends. Rendez-vous habituel. Dans une demi-heure.

Dehors la gloire d'un éclatant mois de juin. Mais je n'avais pas la liberté de jouir du soleil poudroyant dans la rue, de la lumière qui pleuvait du ciel. Je me préparais comme un sportif à une épreuve importante. J'aiguisais mes facultés d'observation.

Je tournais dans le boulevard Saint-Michel quand je vis Georgette. Elle marchait vite, le sourcil froncé. Elle courait presque. Elle se rendait chez moi, à coup sûr. Elle espérait m'y trouver — m'y surprendre? Pourquoi ne pas m'attendre aux pieds de l'Archange? Nous nous serrâmes la main, avec une cordialité tendre, très souriante, et nous descendîmes doucement vers la Seine.

Je me lançai dans des justifications à la fois confuses et vives : insomnie, gardénal, la sonnerie du téléphone.

— J'avais essayé de t'avoir plus tôt. T'avais décroché ton téléphone?

— Oui. Je voulais dormir. Quand je t'ai entendue parler d'armée, d'Indochine, j'ai imaginé un homme, en uniforme, dont le nom de famille aurait été Georgette. Je ne te retrouvais pas.

— Je me suis fait du mouron, murmura Georgette. Je t'ai pas vu mercredi et ce matin ce coup de téléphone. Je me disais : voilà, j'ai été franche, je l'ai affranchi, et voilà, maintenant, c'est régulier, il fait comme tout le monde, il se débine, il me laisse tomber.

— Tu oublies que je t'aime, dis-je.

J'étais vraiment touché. Une sollicitude m'envahissait, qui m'induisait à la défaillance. Je sentais fuir le courage nécessaire pour prononcer certaines paroles. Encore quelques instants d'attendrissement et attaquer serait au-dessus de mes forces. Je me décidai. Et je m'aperçus immédiatement que je lui cherchais moi-même des excuses, que je lui tendais des perches — qu'elle saisissait. On voulait lui nuire, on devait la détester à Créteil pour son passé...

— Tu penses, disait Georgette. Les vaches. Ils l'ont fait exprès de te répondre comme ça. D'ailleurs, c'est vrai, je ne vais pas à Créteil en ce moment. Je suis à l'Hôtel Fantasio, chez une copine. C'est tout près de la Bastille. Tu comprends, pour mon boulot.

Je peux provoquer l'éclat, solliciter le nom de son patron. Je forme les phrases dans ma tête, « ils m'ont aussi dit au téléphone que ta mère n'était pas morte », et je contemple la franchise dans le regard de Georgette, j'admire son aplomb. Les phrases ne sortiront pas. Lâcheté ou fascination du mensonge? Ou serais-je comparable à ces lamentables bourgeois qui raffolent de s'offrir, sans trop de risque, le grand frisson rue de Lappe?

— Je suis passée rue Saint-Maur, continue Georgette. Pas un mot de toi. Et ce matin... J'étais avec un pote de l'atelier. Nous avons pris le café ensemble. Il a descendu avec moi au téléphone, il m'a entendu téléphoner. De quoi j'avais l'air... Il m'a dit : « Il ne te connaît pas, ce mec-là. » Il a passé toute la journée à me charrier.

J'ai eu beau lui dire : « Mais puisqu'il a bu un petit coup de trop », il m'a dit : « Quand même, on reconnaît quelqu'un qu'on connaît. »

Qu'est-ce que c'est que cette nouveauté, ce « pote » qui assiste aux communications téléphoniques de Georgette? A quelle combinaison complexe suis-je en train de servir à mon insu? Ce pote, et la copine du Fantasio, appartiennent-ils tous à la bande que mon imagination a créée — peut-être avec raison? Georgette reparle de la prison, elle m'apportera des documents, des photos. Aucune allusion à ses affaires de famille. Elle a remis la robe rose et blanche, la saharienne de notre rencontre. Je salue le ruban de la médaille militaire avec mélancolie. Il y a des années que je connais Georgette. Voilà qu'elle me montre, à demi sortie de son portefeuille, une carte de Sécurité Sociale, mais je n'ai pas le temps de lire. Cette carte me paraît neuve. Elle l'est. Elle vient de lui être donnée par son atelier. Alors Périgueux, le bureau de Périgueux et les quarante kilomètres à moto? Georgette bavarde. Elle poursuit la confidence de samedi. Ma curiosité est si tendue qu'elle se détache de moi et que, sans effort, je semble indifférent, à peine attentif. Je possède un calendrier du passé de Georgette, des repères, des événements stables, pareils à des rocs qu'entourent des sables mouvants et la perpétuelle indécision des marées. 1944-1949 : l'armée. Arrêtée fin 50. Prison : 1954-1955. Puis hôpital. Bon. Cela commence à se tenir. Georgette avait été salée — cinq ans — parce qu'elle avait refusé de donner ses chefs. Bon : il y a bien une bande. « Mais je n'ai rien perdu. A ma sortie, ils m'ont donné de quoi m'acheter mon petit bout de terrain à la Bachellerie et une moto. » Bon. Ah! elle a reçu des nouvelles de son mari. La série des tuiles continue. Il est à Brive. Il s'est fait poisser pour une bêtise et naturellement il s'est dépêché de mettre sa femme dans le coup. Georgette a reçu une lettre du juge de Brive (reçue où? à Créteil? au 205 rue Saint-Maur? au Fantasio? chez Antoine? à l'usine?) qui la convoque pour demain samedi en huit.

— J'ai peur d'un pépin. Avec mon casier judiciaire. Si tu connaissais un bon avocat...

Plus un mot de la fillette. Je ne souriais plus. Je devais avoir l'air plein d'attentive bonté. Georgette me prenait-elle pour un cave particulièrement gobe-mouche, donc exploitable? Cette péripétie nouvelle, ce rebondissement de l'intrigue, préparaient quel second appel de fonds ou quoi d'autre qui m'attirerait davantage à l'intérieur d'un filet dont je ne devinais même pas les frontières? J'examinais Georgette. J'étouffais en moi les deux ou trois questions nettes, étincelantes comme des lames d'acier, qui eussent tranché l'échafaudage. Silence dont Georgette n'était pas dupe. Nul doute qu'elle ne connût l'existence en moi de ces questions, les exactes limites de sa victoire. Une ironie légère — et qui n'était pas le fruit de mon imagination — trahissait la conscience qu'elle avait de mes inquiétudes, peut-être même de mes enquêtes. Si, en dépit de la remontée à la surface d'un vocabulaire et d'un accent « peuple » (dans quelle mesure ne participaient-ils pas de son personnage?), Georgette n'avait pas été foncièrement éloignée de la vulgarité, je me serais attendu à des clins d'œil. Elle devait aussi, je le sentais, taire les deux ou trois questions qu'elle brûlait de me poser. Si bien que dans notre dialogue apparement confiant et amical, ce que nous taisions l'emportait de beaucoup sur ce que nous disions. Notre aventure — notre *liaison* — existait surtout par ce que nous nous cachions mutuellement et d'un commun accord. Arrête ton char, y a des mines. Nous détournions nos chars, grâce au silence. Atmosphère exténuante, dans laquelle nous nous enfoncions côte à côte depuis le début de juin. Toutes les minutes passées avec Georgette, toutes nos paroles se doublaient d'un commentaire secret. Voilà sans doute ce qui me les rendait savoureuses.

◆

Nous avions marché jusqu'à Notre-Dame. A l'entrée du pont, Georgette fut bousculée par un ivrogne. Un

grand pendard fort en gueule et que l'on rencontrait assez souvent à Saint-Germain-des-Prés. Il saisit Georgette par le revers de la saharienne où était épinglée la décoration militaire.

— Va pas à Pigalle. Ça sent le roussi.

Georgette blêmit, serra les poings. En proie à une fureur soudaine, elle vola dans les plumes du poivrot. Je les séparai. Le poivrot reculait, éberlué par cette colère brutale : « Eh bien, eh bien, Jo », dit-il. Je respirais mal. Mais ne venais-je pas moi-même d'essayer de calmer Georgette en l'appelant Jo?

J'accompagnai ma bagnarde intraitable jusqu'au métro de l'Hôtel de Ville. Nous convînmes que nous nous étions connus à Marseille en 1942. J'ai connu tant de gens, et des gens si curieux, à Marseille pendant l'occupation. Nous avions été amants — pourquoi pas? et sur ce point, nous retrouvions le plancher solide de la vérité. Nous nous étions perdus de vue; c'est par hasard, en feuilletant un catalogue de livres... J'admirai le talent imaginatif de Georgette.

J'allais l'embrasser lorsqu'elle me réclama mille francs. « Je n'ai encore rien touché de l'usine. Mon camarade m'aurait bien prêté ce que j'aurais voulu, mais, tu comprends, je veux rester indépendante et puisque je te dois déjà de l'argent... Toi, tu comprends, ce n'est pas la même chose. Je te devrai 8.500 francs, avec ces mille-là. Oh! je tiens mes comptes. Si tu veux, je te signerai une reconnaissance de dettes pour dix, quinze mille balles. Comme ça, si à Brive on me demande avec quel argent j'ai vécu à Paris... Je te les rembourserai à la Bachellerie, hein? Tu me l'as promis? »

Je viendrais. J'avais promis. « Donc, pensais-je, si les autres fois je n'avais pas spontanément donné de l'argent, elle m'en aurait réclamé. » J'attendais d'être seul pour extraire de cette réflexion tout le poison possible. Georgette revint vers moi, posa sa main sur mon poignet, et les yeux dorés comme au moment de son plaisir, la voix troublée d'une chaleur soudaine :

— Je voudrais bien te voir un peu chez toi. J'ai envie de toi. Je trouve ça drôlement agréable.

◆

Est-ce seulement de curiosité, d'inquiétude que je suis malade? Est-ce que je ne commence pas d'aimer?

◆

Jeudi 30.

Comme dirait Georgette : ma régulière est affranchie. Elle sait que je connais en effet Georgette; que Georgette a été ma maîtresse à Marseille, en 1942; que Georgette se trouve dans une situation financièrement délicate; que je lui ai prêté 5.000 francs.

— L'éternel gogo, dit ma femme. J'espère que tu vas en rester là.

Je quittai de bonne heure l'appartement. Je courus chez mon ami B..., avocat à la Cour. Je ne l'avais pas vu depuis un certain temps. Il me reprocha de « me faire rare ». Habilement, grâce à une de ces conversations à bâtons rompus propres à dissimuler ce qui vous tient au cœur, je réussis à apprendre que Périgueux était une ville d'interdits de séjour et que pour récolter cinq ans de « dur », il fallait au moins une attaque à main armée, ou être chef de bande : « Il faut du sang », conclut B... Mis en verve, et comme, le téléphone restant muet, B... jouissait d'un peu de loisir, il me conta cette anecdote.

Une route de province. Dessus, un notaire, également de province. En voiture. Il rentre chez lui. Il conduit mal. Chauffeur novice, ou inexpérimenté. A un virage, un stoppeur. Le notaire stoppe, avec mauvaise grâce. Mais le signe du stoppeur était si péremptoire que le moyen de ne pas obéir? Le notaire s'accuse de faiblesse, s'en déteste, hait le stoppeur. Il conduit de plus en plus mal. Le stoppeur habillé avec cette négligence raffinée qu'affectent les campeurs, sourit ironiquement comme s'il lisait en notre notaire : « Je vous aurais bien montré mes papiers, dit-il soudain, je sais que ça se fait, mais

je n'en ai pas, je viens de m'échapper de prison. Cambriole, oui, mais je suis un bandit du genre sympathique, un gentleman-cambrioleur. » Sourire aimable côté dandit. Nervosité croissante côté notaire. Qui conduit de plus en plus mal. Si mal qu'au village suivant, des gendarmes le sifflent. Papiers? Sueur froide dans le dos, dans les reins du notaire. Le compagnon plaisante avec les gendarmes. Il s'amuse comme un petit fou. Il regarde le notaire, « parlera? parlera pas? » Parlera pas. Contravention au notaire. Exeunt les gendarmes. Soulagement du notaire (n'était-il pas coupable de complicité d'évasion?). Soulagement compliqué de mépris pour soi-même. Soulagement qui se traduit, comme souvent chez les timides toujours furieux contre eux-mêmes, par une explosion de rage. Le stoppeur éclate de rire. La rage devient démence : « Mais oui, dit paisiblement l'individu, je descends. Avec d'autant plus de plaisir que vous allez entrer dans un arbre. Et merci. Tenez, prenez ceci. Si, si, j'y tiens. » Il pose un mince paquet sur la banquette. Il disparaît. A la ville, le notaire, les mains encore tremblantes, ouvre le paquet. C'est le calepin du gendarme, avec la contravention.

— Tu vois, dit B... La morale existe.

◆

Me renseigner sur le sens exact de « relégable », sur les conditions précises de l'interdiction de séjour.

◆

Rentré chez moi. Ma femme, à nouveau livide et exaspérée de souffrance, m'apprend qu'il vient d'y avoir encore une coup de téléphone suspendu. L'appel, le bruit de mer lointaine, la douce respiration du guetteur à l'affût, le déclic de l'appareil raccroché. Je proteste de mon innocence. Je me sens, d'ailleurs, innocent. Georgette retéléphonera ce soir.

— Tu m'as promis de ne plus la revoir, gémit ma femme.

— Bien sûr.

Je hais, je méprise la jalousie. Maladie bestiale, humiliante, avilissante. Stupide réflexe de l'instinct de propriété, de conservation. Est-ce que je suis jaloux, moi? C'est la jalousie qui oblige à tromper. Je cache à ma femme ce qu'elle mérite d'ignorer. Je n'ai pas non plus le temps, en ce moment, de m'occuper de sa douleur. Je sais fuir les émotions qui ne m'intéressent pas.

◆

Après-midi chez moi dans l'attente du coup de téléphone. Une fois de plus, je reprends, avec minutie dans le maniement du détail, le puzzle Georgette. Je travaille à construire une image cohérente, mais des pièces bizarrement découpées que je tourne et retourne, allongé sur mon lit, les yeux clos dans la pénombre de ma chambre, combien sont truquées? Ou Georgette ne me ment plus — mais le faire-part? Créteil? Ou elle me ment toujours — mais sur tous les points? Non. Sur lesquels? Et pourquoi ces mensonges auxquels rien — que je sache — ne l'oblige? A moins que quelque chose, mais quoi? ou quelqu'un, mais qui? ne l'y oblige. L'histoire de Georgette était toute faite de détails qu'on n'invente pas. Mais justement : Georgette n'inventait pas. Elle puisait dans sa riche expérience des scènes, des conjonctures, des rebondissements, des personnages, et de ces fragments de vérité elle composait une mosaïque imaginaire, d'une vérité frappante. Il restait que tout ce que j'étais tenté de prendre pour des mensonges, contribuait à dévoiler de la vérité, sinon la vérité. Le besoin, à présent désespéré, que j'avais de savoir confinait à la détresse intellectuelle. J'implorais un éclaircissement définitif, qui ne se pouvait obtenir qu'en mettant désormais Georgette au pied du mur. Je songeais à me lever, à prendre un papier, à noter mes renseignements sur Georgette; leur juxtapo-

sition écrite ferait peut-être jaillir par la seule évidence une lumière. Mais je sentais en moi une résistance, qui luttait contre la recherche de cette lumière. Il existait en moi une opposition à la découverte par crainte que la clarté ne tuât mon jouet, comme le matin fait s'évanouir les enchantements du rêve. Ma mémoire livresque me rappela (ce genre d'allusion réconforte toujours quand on se prend pour un humaniste, et sert trop souvent de justification) l'erreur d'Eros penchant sa lampe sur Psyché.

17 heures.

Je lui dirais : « Viens. Je t'attends. » Dans le secret de cet appartement sur cour, je me placerais à la merci de cette femme dangereuse que le peu que je connaissais d'elle me rendait plus inquiétante qu'une inconnue. Je saurais pourquoi elle tenait tant à me retrouver seul chez moi. Mais elle, viendrait-elle seule?

Je me levai, mis de l'ordre dans les pièces, fis une toilette complète. J'entrouvris la porte de l'armoire à glace. Je me rallongeai sur mon lit, sans force devant les inventions de Georgette et la complaisance de ma chair. Je cherchai à démêler par quel cheminement j'en étais arrivé là. Cette suite de rendez-vous et de communications téléphoniques ne présentait rien qui justifiât une pareille perte de contrôle sur moi-même : démolissant sans cesse et rebâtissant ma peur, je ne respirais plus que dans l'attente d'une sonnerie que j'espérais avec terreur! Même aujourd'hui, alors que je réfléchis avec toute l'application de ma logique, je ne comprends pas cet « énervement ». Etait-ce parce qu'au jeu de nos rendez-vous le téléphone avait ajouté l'aggravation de ses maléfices mystérieux? Le balancement incessant de la présence à l'absence, de l'absence à la présence, m'avait-il à ce point *écœuré* que je ne pouvais plus me conduire qu'en collégien? Tout s'était tramé dans l'ombre. Tout, de ce domaine-là, se trame toujours dans l'ombre. Dans l'ombre que les événements, ou même l'absence apparente d'événements, traînent derrière eux. Après, trop tard!

lorsque, pareil à un fauve qui bondit hors de l'affût où il préparait ses muscles, l'amour jaillit dans le plein jour de la conscience.

18 heures : téléphone.

La voix est tendre :

— Tu attendais mon coup de fil?

— Oui.

Elle me parle du mari, de la convocation par le juge de Sarlat (ce n'est plus Brive!). « On me demande des renseignements sur ce que Mario faisait avec moi. Tu parles! Naturellement je vais demander le divorce. Je ne voudrais pas être compromise dans ses dernières conneries. » (J'ai l'impression qu'elle cherche à liquider son mari, Périgueux, etc... comme elle a déjà liquidé sa mère, sa famille, Créteil.)

— Et ta fille?

Temps d'arrêt (se rapelle-t-elle que, pour moi, elle a une fille?) :

— Ça va.

— Où est-elle?

Temps d'arrêt :

— Elle est placée chez une femme de là-bas.

Puis, un peu trop vite, un peu trop tendrement :

— Alors à demain, mon petit.

Elle a dit « mon petit ». Je suis profondément ému. Je perds le sens du ridicule.

— Tu ne viens pas tout de suite?

— Pas le temps. A demain. Je te téléphone à six heures.

Elle évite de me voir trop, par peur de m'avouer à présent trop de choses... Ou bien, sachant que ma femme et moi devons partir dans une semaine pour le Midi (c'est au cours de ce voyage que doit se placer la fugue promise à la Bachellerie), elle entend ne me rencontrer que juste avant ce départ, alors que je serai bourré d'argent, de papiers peut-être importants... A moins qu'elle ne prépare un mauvais coup... Ou bien : elle comprend que je m'intéresse à elle à cause de tout ce que je réussis à savoir d'elle et que je lui cache. Elle a compris que je pense d'elle des choses singulières et que ce sont ces choses sin-

gulières qui m'attachent à elle. N'est-elle pas tentée de rendre les choses encore plus singulières pour m'attacher davantage? Elle joue un jeu encore plus excitant que le mien. Je le lui envie. Pour moi, d'ailleurs, s'agit-il encore d'un jeu?

L'idée me traversa qu'elle travaillait aux Halles. Une illumination. Cela expliquerait la rencontre, au premier jour, avec le « frère », la liberté dont elle jouissait le jour, l'occupation de ses nuits, son apparition à l'aube du samedi où sa mère venait de mourir. Je souhaitai ardemment que cela fût vrai. Je continuais pourtant à craindre (?) le pire. J'étais prêt à payer pour savoir la vérité.

Nous arrivions à un dénouement. Tant mieux. Je me sentais à bout de résistance nerveuse. Et puis, si je m'étais *abandonné* à cette aventure, n'était-ce pas parce que je la savais limitée d'avance dans le temps? — comme on se livre sur un bateau à des liaisons désordonnées que la seule approche de la terre ferme suffit à dénouer. Enfin mon inquiétude, voire ma peur, et le très vif plaisir que j'éprouvais à la sentir diminuer ou croître selon les aspects que Georgette me découvrait d'elle-même, risquaient de devenir monotones. Donc ennuyeux. L'ennui est la dernière chose pardonnable.

◆

La mésaventure qui m'échut ce soir-là ne peut s'expliquer que par mon intense fatigue. Je ne pouvais plus me diriger dans Paris, même en taxi. Je devais aller Porte de Châtillon. J'ai commencé par confondre le *Bagnolet* inscrit sur le drapeau noir de la voiture avec *Bagneux*. Obnubilé par un C initial duquel mon regard intérieur ne pouvait plus se détacher, je commandai Porte de Charenton. — Ça m'arrange, dit le chauffeur. — Je le pensais bien, dis-je. C'est en remarquant que le taxi filait vers l'Est, que je voulus modifier l'itinéraire. Mais toujour le C, toujours Charenton, Charenton Créteil. J'étais

sûr que je n'allais pas à Charenton. Ma mémoire était vide. Dans le pays, toujours innommable, que j'évoquais de toutes mes forces, il se trouve un fort. Mon ami François-Charles de Hermemont (1) y a vécu une partie de son service militaire, pendant la drôle de guerre. Enfin, le nom fusa. Je n'osai rectifier. Cela n'aurait plus arrangé le chauffeur. Je me laissais emporter jusqu'à Porte de Charenton .J'y attrapai l'autobus de Petite Ceinture pour Porte de Châtillon.

◆

Vendredi 1er juillet.

Alors que nous avions convenu d'un coup de téléphone à 6 heures du soir et que, ma femme s'absentant jusqu'au lendemain soir (elle allait chez sa sœur), j'établissais des plans pour passer la nuit, notre première nuit, avec Georgette — Georgette appela vers 10 heures du matin. Je me trouvais à la *Boîte à Surprises*. Naturellement ce fut ma femme qui reçut la communication. Je prêtai peu d'attention à son exaspération accrue, occupé que j'étais à interpréter cet appel inattendu. A dix heures, Georgette ne travaillait donc pas? Craignait-elle que je m'esquive? Aurait-elle voulu me voir plus tôt? Redoutait-elle qu'entre deux rendez-vous, où elle devait avoir l'impression — somme toute justifiée — de me reprendre en main, je ne découvre « le pot-aux-roses »? Avec violence, ma femme avait répondu que je venais brusquement de m'absenter; je resterais éloigné de Paris jusqu'en octobre. Georgette n'avait pas ri. Elle allait « se faire du mouron ». Cette idée me plaisait.

Je me tins chez moi dès 4 heures de l'après-midi. En dépit, parfois, d'un certain affolement, dont j'accuse mes nerfs, je ne perds jamais patience. La patience du chasseur doit être infinie. Cette fois-ci, l'extrême tension de mes nerfs eût fini par provoquer une rupture, si la foudre

(1) Cf. *La Sourde Oreille*, à paraître.

n'était tombée, apportant la débâcle et la délivrance, comme d'un orage d'août.

Le drame vint, non de Georgette, mais de ma femme. L'heure approchait, et avec elle ma peur et mon plaisir. Ma femme ouvrit la porte. Je sautai sur mes pieds. Immédiatement je manœuvrai pour que ma femme fût sortie pendant les quelques minutes du coup de téléphone de 6 heures. Ne devait-elle pas acheter des bas, un sac? Qu'offrirait-elle à sa sœur? Le vendredi, les magasins ferment à 6 heures. Toutes ces propositions faites si fébrilement, si maladroitement que j'éveillai sa méfiance. Je le sentais; je ne m'en énervais que davantage. Enfin ma femme consentit à sortir. Je courus vers le téléphone comme si ma hâte eût suffi à provoquer l'appel. Puis je courus vers la porte de l'appartement comme si j'avais pu en écarter le retour de ma femme. J'étais embarrassé de moi-même à un degré inimaginable, et de cet énorme désir en moi, de cette transe intime, de cette volonté violente qui me poussaient à arpenter les pièces comme (le cliché me parut d'une justesse effrayante) un fauve en cage. J'avais envie de mordre. Je ne « vivais » plus. Je me surpris à me tordre les mains, comme dans les mélos. Moi! Qu'étais-je en train de devenir! Mon affolement s'en accrut. Ma curiosité aussi, en cet instant tournée vers moi-même. Je me précipitai à nouveau vers le téléphone. Ma femme rentra. Elle avait acheté des bas. Elle voulut me les montrer. Pendant quelques secondes, je ne fus plus attentif qu'à dissimuler ma surexcitation étranglée. Ma femme se prépara posément à partir. Il était six heures moins cinq. Je souhaitai que Georgette manquât à son exactitude habituelle. Je devinais le drame inévitable. Il le fut. Le téléphone sonna. Je décrochais, la mort dans l'âme. C'était Georgette. Je lui demandai tout de suite si elle avait téléphoné le matin, à 10 heures. Non. Ma femme avait donc inventé cette communication pour m'écarter du téléphone jusqu'au soir... Je ne savais plus. Couleur de craie, ma femme se dressait à mes côtés, passionnément attentive. Comme je connaissais à présent la flamme hagarde dans le regard écarquillé, le frémissement de la

bouche, la dénégation affolée des deux mains. Georgette bavardait. Je compris (dans la mesure où j'avais l'esprit à entendre ce que j'écoutais, hypnotisé par la mimique forcenée de ma femme) qu'elle cherchait à ne pas me voir ce soir encore, mais demain après-midi... « Je travaille demain matin, et tout à l'heure je conduis à l'Hôtel-Dieu une copine qui s'est blessée à la main. » Ma femme avait arraché l'écouteur de son support. Je tentais de le lui reprendre. Mes doigts s'accrochaient à son poignet, je secouais. Je murmurai brièvement à Georgette :

— Je raccroche. Rappelle-moi dans cinq minutes.

— Non, non, dit ma femme.

J'hésitais entre le haut silence qui en impose, et l'éloquence indignée, comminatoire. Je reprochai à ma femme son manque de confiance. Elle me supplia de lui dire la vérité. La vérité! Je ne me retins pas de rire.

— Tu la connais depuis longtemps. Tu la vois. Tu m'as dit qu'elle ne travaillait pas (avais-je dit cela?) et je l'ai entendue, elle te parle de son usine, de ses amies. Dis-moi.

Je lui reprochai d'avoir écouté au téléphone :

— Tu vas bientôt décacheter mes lettres!

Je cherchais à m'exciter. Je me demandai si je n'arriverais pas à la colère. Ma femme s'était jetée sur le lit. A voix basse elle démontait le mécanisme de mes manœuvres dérisoires, elle me perçait à jour. Moi si obscur à moi-même et si fier de cette obscurité que je prends pour de la richesse intérieure, j'avais l'impression d'être transparent. Oui, j'étais l'éternel gogo, le cave rêvé. Tout venait de ma lâcheté, de mon total manque de courage physique, et comme j'appartenais à une classe sociale où l'on croit non seulement que ce courage, éminemment vulgaire, n'a aucun rôle à jouer mais que son intervention relève du mauvais goût, je ne voulais pas me reconnaître cette lacune. Je ne savais pas, moi si intelligent pour mon malheur et pour le sien, nommer cette peur qui m'assujettissait à une Georgette. « Courteline l'a nommée pour toi. La peur des coups! » J'avais peur des coups. Peur du poing de cette fille, peur d'un éclat de sa voix, de son œil

assurément méchant. Ma femme se prit à sangloter dans l'oreiller. Elle suffoquait, elle allait s'évanouir. Il me sembla que je n'avais jamais considéré la passion de si près. Que j'en pusse être l'objet me remplissait de surprise, d'une vague fierté. Il me semblait aussi que ma femme méritait plus que Georgette ma curiosité passionnée. Je m'aperçus que je l'aimais profondément. Je tenais à elle. Je lui touchai l'épaule. Elle me répondit par un gémissement vague. J'eus peur, et ma colère éclata, que je n'attendais plus. Une colère de faible, blanche, aux faux fracas mouillés de larmes ravalées.

— Ta colère me prouve que tu te sens en faute, murmura ma femme.

Elle avait raison. J'enrageai de plus belle. Ma femme béa. Elle ne me reconnaissait pas. Elle se trouvait devant un étranger. Moi non plus je ne me reconnaissais pas, étranger à moi-même. Etranger furieux, un fou. Je savais, mieux que personne, que tous les êtres sont extraordinaires et que de chacun de nous peut surgir un malade. Me voilà extraordinaire à mes propres yeux. Un fou surgissait de moi. J'assistais à sa démence. Je me surprenais et me terrifiais autant que je surprenais et terrifiais ma femme.

Le téléphone sonna.

— Eh bien, mon petit. Je t'appelle comme tu me l'as demandé.

— Rappelle-moi dans un quart d'heure.

— Bon. Très bien.

Je ne pus décider si la voix — réticente à coup sûr — était sèche, froide ou triste. J'étais demeuré de plain-pied avec mon effroyable dommage intérieur. Je repris mon délire, fait de colère, de joie, d'espoir. Ma femme ouvrit la bouche. La douleur la forçait à bâiller, comme l'air asphyxiant le poisson. Ma femme parut réfléchir. Elle cherchait une insulte. Elle hésita. Celle à laquelle elle pensait ne convenait sans doute pas à un homme. Elle la lâcha cependant, la reprit, puis la lança, me la jeta à la face, la cracha, m'en gifla : — Putain! Putain! Putain. J'éclatai de rire. J'étais affolé. Il fallait absolument que

ma femme partît. Je la saisis par le coude, la levai, attrapai son sac. Je disposais d'un quart d'heure. Je l'accompagnai sur le trottoir. Elle ne pleurait plus. Elle redevenait ma femme habituelle, préoccupée des apparences. Elle se moucha. Elle se tamponna les yeux de son mouchoir. Elle se repoudra. Ma colère était tombée, l'air du dehors m'avait comme dégrisé. Je fis monter ma femme dans un taxi. Je lui demandai d'embrasser sa sœur pour moi.

— Fais-moi confiance, dis-je.

J'attendis que le taxi démarrât. Puis j'escaladai mon escalier, porté par une bouffée d'amour, de chagrin et par l'ivresse d'être libre.

◆

A 6 h. 20, le téléphone sonna. Je reconnus le déclic du bouton que l'on presse, le brouhaha étouffé autour de la personne qui décroche l'appareil, le porte à son visage. Je commençai :

— Pardonne-moi, si tout à l'heure...

— C'est moi, dit ma femme. Je te téléphone de la gare Saint-Michel. Je voudrais savoir si tu vas mieux, si c'est fini.

— Oui, oui, c'est fini, dis-je. J'étais très las : — Ça va bien.

J'attendis jusqu'à 8 heures. L'idée que je pouvais ne plus revoir Georgette n'était pas sans m'apporter un soulagement. Mais ce soulagement n'était pas tel que je ne reconnusse que je regrettais le *charme* de mes rencontres avec Georgette. La violence de ce regret suffisait à rejeter pour le moment tout le reste dans l'ombre. J'évoquais le geste délicieusement puéril avec lequel elle touchait du bois lorsque je parlais de malchance (elle disait « la poisse », « En prison on devient superstitieux. ») Pourrais-je entendre commander un demi-panaché sans sentir s'éveiller sur ma bouche le goût de la bouche sans fard de Georgette? Entendre grincer la porte de l'armoire à

glace sans un pincement au cœur? A 8 heures, j'allais dîner chez des gens. Je supposai que Georgette avait essayé de me téléphoner le temps que j'accompagnais ma femme au taxi. Blessée — ou inquiète de la violence contenue de ma voix, de l'atmosphère de drame qu'elle avait dû percevoir à l'autre bout du fil — elle avait renoncé à moi. Elle me trouvait gibier trop difficile, inquiétant moi aussi, dangereux. Peut-être estimait-elle m'avoir suffisamment soutiré d'argent?

Je traînai tout l'après-midi dans le quartier de la Bastille. Je traversai les Halles. Je n'eus que des rencontres ignobles.

Je rentrai fourbu, très tard, pour trouver ma femme dans notre lit. Elle n'avait pu partir, elle était folle d'inquiétude. Elle avait guetté mon départ de l'immeuble. La fureur me ressaisit sans effort. Je criai : « Tu espérais quoi? Nous surprendre Georgette et moi dans les draps? Tenir la chandelle? »

Ma femme se remit à pleurer.

— Tu m'as paru si abattu au téléphone. J'ai voulu passer cette nuit près de toi. Je partirai à l'aube. J'ai un train vers 7 heures.

Je décrochai le téléphone. La nuit fut abominable. « Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous demandez. Nous vous prions de vérifier dans l'annuaire le numéro de votre correspondant. » En dépit du silence enfin retrouvé, je ne pus dormir. A chaque craquement de l'appareil, j'imaginai quelqu'un essayant désespérément de m'atteindre.

A l'aube ma femme se leva, m'embrassa, partit. Je me hâtai de raccrocher. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de Georgette.

◆

Un mois, jour pour jour. L'existence de Georgette pour moi aura duré un mois. Il arrive que je me pose cette question : à côté de quoi suis-je passé? de quel drame,

qui m'eût (enfin perdu par mes imprudences) enfin châtié de mes indiscrétions impitoyables? Mais non, Georgette n'était pas une « truande ». Les truands sont infiniment plus bêtes, plus naïfs dans leur vilenie, plus simples dans leur rouerie que ne l'imagine la terreur des bourgeois. Mon soulagement ne va pas sans dépit : je reste toujours en deçà des grands malheurs. Ce n'est pourtant pas faute d'imagination. Mais voilà : pas assez de carrure pour le tragique. Je ne mérite que d'être comparse.

Il arrive que je me pose cette autre question : Georgette m'a-t-elle aimé? Comment aurais-je pu le savoir? Je n'étais occupé qu'à mon jeu de patience. J'ai essayé d'enfermer Georgette tantôt dans un personnage de fille loyale et virile en lutte contre la « poisse » (oui, je touche du bois, Georgette), tantôt dans un personnage de chef de bande, d'astucieuse putain exploitant un cave idéal. Aucun de ces deux personnages n'était peut-être le sien. Peut-être Georgette était-elle simplement quelqu'un qui, longtemps sevré du bonheur de la confidence, longtemps rabroué, commençait enfin de connaître avec moi, après les atermoiements et les dérobades auxquels l'avaient accoutumée ses précédents échecs, la confession libératrice? Je ne l'avais pas aidée. Je ne lui avais pas laissé la possibilité de sortir de ses premiers mensonges (parfaitement normaux), de revenir par degrés, de liquidation en liquidation, à la vérité. Je ne lui avais pas permis de me rendre « le calepin du gendarme ». Après le premier coup de téléphone à Créteil, si j'avais franchement posé la question troublante, je l'aurais aidée à se délivrer de ses pièges. Elle n'avait peut-être attendu que cela... Mais j'avais menti moi aussi. Par amour de la lucidité. Je lui avais moi aussi camouflé ma vérité. Pire : j'avais agi en flic, qui attend, armé d'une patience sadique, que le criminel, empêtré dans ses contradictions, se mette de lui-même à table. Je l'avais laissée se débattre seule, enregistrant ses astuces et ses maladresses, à la façon du savant impassible, ou de l'enfant sans cœur penché sur une mouche plongée dans du lait, repoussant la mouche au milieu du lait. Je l'avais rejetée vers son orgueil et ses

fables. Chacun se protège comme il peut, c'était sa façon. Si j'avais eu un véritable élan, si cette lucidité, cette méfiance, cette curiosité dont je ne peux pas m'empêcher d'être fier avaient cédé la place à un mouvement désintéressé du cœur... Le cœur! Au prix d'une gymnastique minutieuse — par hygiène, en quelque sorte —, j'ai tué mon cœur. Moi qui ai tant prêché le cœur aux autres, me voilà, à ne considérer les autres que comme des moyens de satisfaire ma curiosité des êtres, mort pour une bonne moitié.

◆

Je pourrais désarmer le souvenir de Georgette, en téléphonant à la Bachellerie. J'ai regardé dans l'annuaire des départements. Le numéro 7, c'est la mairie. « N'existe-t-il pas une Georgette Le Gars, ou Le Guern, avec un mari et une petite fille? » Et si l'on me répond : « Oui »?...

Je peux aussi me rendre à la Bachellerie. O ma folle imagination chérie! Je vois la scène. Ici, la maison qu'on m'a désignée. Georgette sort. Elle a sa jupe rose et blanche, son pull d'homme, ses boucles courtes, son visage net, sans fard, et je sais que, sous le pull noir, sous le sein gauche, palpite le flou profil bleu de Dany Robin. Georgette tient par la main une fillette, et c'est bien la fillette dont j'ai vu l'image. Georgette me montre la vigne, la moto. Elle fait chaque matin 40 kilomètres pour gagner Périgueux. Elle y travaille à la Sécurité Sociale. Sur la cheminée de la chambre où Georgette m'entraîne (« Va jouer dans le jardin », vient-elle de dire à Anne-Marie), une photo encadrée de noir, « ma mère », et un faire-part. Le faire-part. Sur le faire-part, la date — qui est la bonne.

LA DIFFUSION DES " PAROLES D'UN CROYANT "

par PAULE SALVAN

« Cet écrit... se répand comme une gangrène parmi les peuples. »

Encyclique Singulari nos.

« Pourquoi le pauvre peuple ne serait-il pas convié au banquet d'espérance qui adoucit le présent par une vue anticipée de l'avenir? »

LAMENNAIS.

On a maintes fois évoqué le succès, extraordinaire pour l'époque, des *Paroles d'un Croyant* de Lamennais et, si une telle assimilation n'était pas grossièrement anachronique, on serait tenté de parler d'un « best-seller ».

Une vogue aussi exceptionnelle n'a pas manqué de frapper les contemporains : les Menaisiens l'ont célébrée, les Anti-Menaisiens l'ont, avec répugnance, admise.

Plus de sérénité marque naturellement les études récentes : en particulier Vuillaud, Le Hir, Louis de Villefosse (1) ont complaisamment cité les chiffres de tirage, abordant ainsi un problème de diffusion qui, jusqu'à présent, n'avait guère préoccupé les historiens.

◆

Un des ouvrages les plus passionnément discutés de l'époque romantique est né dans un climat de curiosité parti-

(1) VUILLAUD (Paul). — Les *Paroles d'un Croyant* de Lamennais. 5e éd. Amiens, Edgar Malfère, 1928. — LE HIR (Yves). — Les *Paroles d'un Croyant* de Lamennais. Texte publ. sur le ms. autogr. avec commentaire. Paris, Armand Colin, 1949. — VILLEFOSSE (Louis de). — *Lamennais dans son époque et dans la nôtre.* (In : *Europe*, février-mars 1954. Centenaire de Lamennais, pp. 3-26.)

culièrement favorable à sa diffusion. L'auteur comptait à son actif, avec la publication de l'*Essai sur l'Indifférence,* un succès de librairie dont Christian Maréchal (2) a suivi les progrès dans les journaux contemporains et, notamment, dans *l'Ami de la Religion.* Ce livre avait ravi les uns, inquiété les autres. L'Anti-Menaisien Quérard (3) et, plus tard, l'abbé Duine (4), ont dénombré les éditions successives et recensé les traductions en toutes langues d'un livre qui assurait à son auteur un large auditoire.

La condamnation de Lamennais, sa solitude, ses épreuves, avaient éveillé les sympathies et les défiances. Les amis de Lamennais, ayant eu la primeur de certains passages des *Paroles,* en redoutaient la publication. L'article de Sainte-Beuve, paru dans la *Revue des Deux Mondes* (mai 1834), allait enfin exciter habilement l'intérêt du grand public.

« Peu considérable par son volume, mais immense par sa perversité... », dira l'Encyclique d'un ouvrage qui, selon son auteur, « ne contient que les plus purs principes du christianisme ». Mais a-t-on jamais jugé un ouvrage uniquement sur son contenu? Que les *Paroles* aient été inattaquables sur le plan du dogme, ou qu'elles aient mérité les foudres de Rome, il est certain que, venant après les sanglantes journées de février 1834, elles ne pouvaient avoir, aux yeux des bien-pensants, qu'une action subversive et c'est, bien entendu, cette propagande jugée malsaine qui inquiétait en premier lieu les autorités ecclésiastiques. L'Encyclique *Singulari nos* ne craint-elle pas que ce livre ne devienne « d'autant plus pernicieux qu'il favorise une passion insensée de nouveauté et *qu'il se répand comme une gangrène parmi les peuples* ».

Mais ce qui inquiète les uns peut réjouir les autres, en particulier un éditeur soucieux de ses intérêts et il est incontestable que l'ouvrage paraissait dans des circonstances telles que Renduel pouvait escompter une vente sans précédent.

◆

En fait, les éditions se succèdent, on l'a souligné, à un rythme impressionnant : *huit* pour la seule année 1834 (5).

(2) Maréchal (Christian). — *La dispute de l'Essai sur l'indifférence.* Paris, Champion, 1925, in-8°.

(3) Quérard. — *Notice bibliographique des ouvrages de M. de la Mennais.* Paris, l'Editeur, rue Mazarine, 60 et 62, 1849, in-8°.

(4) Duine (F.). — *Essai de bibliographie de Félicité-Robert de la Mennais.* Paris, Garnier, 1923, in-8°.

(5) *Journal de la Librairie,* 3 mai (1re éd.), 24 mai (2e), 14 juin (3e),

Si toutefois on se propose d'évaluer avec plus de précision ce succès de librairie, on doit tenir compte, en premier lieu, des chiffres de tirage. On ne peut alors manquer d'être frappé par le caractère fantaisiste de certaines estimations.

Si l'on s'en tient à l'édition française, deux mois après la mise en vente, le *Belge* publiait d'ahurissantes statistiques : tirage à 100.000 exemplaires pour l'édition ordinaire; 200.000 pour l'édition populaire (6).

Vuillaud, qui cite ces chiffres, les estime exagérés, rappelle qu'ils ont été contestés par la *Dominicale*, laquelle admet toutefois, d'après des « renseignements sûrs », que 35.000 exemplaires ont pu être vendus (7). Une évaluation donnée par Lamennais lui-même dans les *Affaires de Rome* est relative à la diffusion immédiate de 100.000 exemplaires. Vuillaud précise d'autre part que Quérard, pourtant hostile à Lamennais, « ne lui a cherché aucune chicane sur l'étendue de son succès ».

Il ne s'agit certes pas de chicane, mais on voudrait être un peu mieux renseigné sur la diffusion réelle d'un ouvrage d'une telle portée. Or, si l'on s'en rapporte aux chiffres de tirage officiellement consignés aux archives du Dépôt légal, on est obligé de constater qu'ils sont extrêmement faibles.

On sait que l'imprimeur Plassan, se déclarant « ami du gouvernement », avait refusé de mettre son nom à cette publication qui devait, selon lui, « faire bien du bruit », mais il ne refusa pas ses presses. Nous avons cherché la déclaration par laquelle son successeur, celui que Vuillaud appelle l' « héroïque Ducessois », annonce le 30 avril que, suivant la formule consacrée, il a l'intention d'imprimer les *Paroles d'un Croyant* (ouvrage dont l'auteur n'est pas cité). Pour ce livre tant attendu, nous relevons un chiffre de tirage des plus modestes : 1.500 exemplaires (8).

Ni l'éditeur Renduel, ni l'imprimeur Ducessois ne prévoyaient un succès aussi vertigineux et ce succès ne fut exploité qu'avec beaucoup de timidité. Le chiffre de tirage paraît plus dérisoire encore si on le compare aux déclara-

26 juillet (5e), 27 septembre (6e), 4 octobre (7e), 18 octobre (8e). Voir Quérard, *op. cit.*, Duine, *op. cit.*, et la thèse complémentaire de Le Hir déjà citée.

(6) De quelle édition populaire s'agit-il? Aucune n'a été déposée officiellement au moment où le *Belge* (d'après Vuillaud) donne ces chiffres. C'est la 6e éd. qui constitue la première tentative de ce genre enregistrée au *Journal de la Librairie*. Ne s'agit-il pas ici d'une contrefaçon?

(7) T. II, livraison du 10 août, p. 115.

(8) *Arch. Nat.* Dépôt légal. Déclarations d'imprimeurs (en feuilles) F. 18 (67).

tions faites, la même année, par Ducessois pour d'autres ouvrages. Passons sur les « classiques » anciens et modernes dont la vente est assurée et le tirage sans doute constant : trois éditions des *Choéphores* d'Eschyle, par exemple, sont respectivement tirées à 2.000, 1.500, 1.500 exemplaires. L'*Histoire de France* de Michelet se tire à 3.000... Mais voici un véritable « best-seller » : *Almanach pour tout le monde pour 1835;* 20.000 exemplaires!

Les éditions suivantes — de la deuxième à la huitième — furent imprimées par Cosson. On savait alors que les prévisions les plus favorables étaient dépassées. Le fameux article de Sainte-Beuve avait paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai : il assurait au livre une audience des plus larges. Les chiffres de tirage devraient monter sensiblement : or, le 15 mai, Cosson prévoit, pour la deuxième édition, 1.500 exemplaires (9), le 16 juin, pour la troisième édition, 1.200 exemplaires. Deux déclarations consécutives, les 16 et 17 juillet, font chacune mention de 500 exemplaires. Les déclarations relatives aux trois dernières éditions signalent respectivement 2.500 (10), 800 et 2.500 exemplaires.

Certes, le prix de l'ouvrage (6 frs pour la première édition) est un obstacle à la diffusion. Les républicains, qui voudraient exploiter la puissance subversive de ce texte, s'irritent d'en voir le rayonnement aussi limité. Selon la *Revue républicaine*, « sous un gouvernement républicain, c'est un livre qui ne resterait pas longtemps à l'état de propriété privée; ce serait bientôt un livre national imprimé à 30 millions d'exemplaires pour que tout Français puisse le méditer (11)... » et le 16 juillet 1834, le *Bon Sens* brandit la menace de l'édition populaire, et se réjouit à l'avance d'un succès, selon lui, provoqué par l'adversaire : « Vous serez bien avancés d'avoir si imprudemment proscrit les *Paroles d'un Croyant*. La meilleure réfutation de vos réfutations de police et de vos stupides anathèmes sera une édition populaire à moins de 20 sous le volume. Vous aurez absolument voulu l'avoir, eh bien, vous l'aurez, et, grâce à vous, elle aura un succès immense (11). »

Avec plus de modération, Lamennais, le 3 octobre, dans une lettre à la baronne de Vaux, saluait avec satisfaction

(9) *Arch. Nat.* Dépôt légal. Déclarations d'imprimeurs (en feuilles) F. 18 (56).

(10) Ce chiffre relativement important est donné pour la 6e édition (sur papier chandelle).

(11) Textes cités par Vuillaud, *op. cit.*, p. 63.

l'apparition d'une édition destinée aux masses : « Il y a très longtemps que je poussais Renduel à publier une édition populaire des *Paroles d'un Croyant* (12). Aussi celle qui paraît n'a pas été faite contre mon gré. Pourquoi le pauvre peuple ne serait-il pas convié, lui aussi, au banquet d'espérance qui adoucit le présent par une vue anticipée de l'avenir? »

Cette édition, c'est la 6e édition in-8° qui paraît sur papier chandelle, le 27 septembre, au prix plus abordable de 1 fr. 25. D'autres suivront : en 1835, une édition dite « populaire » se vend 60 c. chez Daubrée et Cailleux et, cette fois, les tirages montent. Nous sommes renseignés sur ce point avec exactitude par Quérard : il parle de 3 tirages dont le 2e et le 3e ont été faits au nombre de 10.000 chacun. Un quatrième tirage, en 1836, compte, d'après le même bibliographe, 10.000 exemplaires. Une nouvelle édition populaire chez Delloye et Lecour, en 1835, est tirée à 15.000. De 1838 à 1845, trois autres paraissent au prix modique de 75 c.

Les historiens de Lamennais soulignent volontiers le fait que les éditions de 1834 ont été très vite épuisées. C'est exact en ce qui concerne les premières. Mais nous savons qu'en août 1835 il restait encore en magasin des exemplaires invendus de l'édition in-8° (13).

◆

Les quelques données statistiques dont nous avons fait état ci-dessus portent sur les éditions régulièrement déposées. N'oublions pas que ces chiffres, trop modestes, de tirage (de même que les prix élevés de vente) favorisent dans une large mesure l'une des plaies de l'époque : la *contrefaçon*. Abus sans doute : dommage à l'éditeur, atteinte injustifiable au droit d'auteur. En fait, cependant, la contrefaçon élargit l'audience de certains ouvrages qui auraient pu rester confidentiels.

Ne mettons pas au rang des vulgaires fraudeurs un contre-

(12) Dès juin 1834, Lamennais écrivait en effet à Renduel : « A présent vous pouvez donner libre cours à l'édition populaire. On fera ce qu'on voudra. Je serai heureux de souffrir s'il le faut pour la cause de l'humanité. » B.N., Na fr. 13.229.

(13) « J'ai reçu ce jour de M. Renduel pour le compte de M. Lamennais, 86 exemplaires restant en magasin de l'édition in-18 des *Paroles d'un Croyant* (papier fin), plus cinquante exemplaires de l'édition in-8° des dites *Paroles d'un Croyant* à compter sur les six cent quatre vingt-trois existant encore en magasin... » B.N. Na fr. 13.229.

facteur de bonne foi qui n'est qu'un trop zélé propagandiste. Républicain militant, F. D. Demay, hostile, comme la *Revue républicaine,* à la notion de propriété privée — il le dit expressément — fait imprimer des textes de Lamennais pour les diffuser largement. Ce curieux personnage, qui signait avec amertume « officier destitué mais non encore condamné aux galères quoique combattant et décoré de juillet », avait déjà fait parler de lui : sous-lieutenant à Dijon en février-mars 1834, il s'était rendu coupable de voies de fait sur la personne du gérant du journal : le *Spectateur;* il ne fut condamné par le Conseil de Guerre qu'à 1 franc d'amende. S'embourgeoisa-t-il par la suite? Condamné par la Cour Royale de Dijon à 499 francs d'amende et trois mois de prison pour vente, après les lois de septembre, de 7 à 8 portraits d'hommes politiques, il demanda un sursis et déclara « avoir laissé de côté la politique et être tout à sa maison de commerce » (14).

Les *Deux mots de l'abbé Lamennais,* extraits par lui des *Paroles,* sont précédés d'un avant-propos dont le ton est vif et qui est un nouveau témoignage de l'intérêt que les républicains attachaient à la diffusion de l'ouvrage : « Mon extrait de l'abbé de la Mennais devait comprendre 48 pages in-8°, mais 48 pages (sur 300) faisaient une contrefaçon et... pas d'imprimeur. J'ai, à Paris, parlé *propagande,* on m'a répondu : « Propriété, argent... » Rien de beau, de sain, de sublime comme l'ouvrage de l'abbé de la Mennais; j'en recommande aux patriotes des départements l'acquisition au prix de 3 fr. 50. *Les Paroles d'un Croyant* doivent être connues de la France entière et le peuple en ignore jusqu'à l'existence. En attendant, que chacun des 1.000 exemplaires que je fais imprimer par mon département soit lu de cent personnes au moins... » Notons en passant le mot *propagande,* si familier à nos oreilles, plus insolite dans la première moitié du XIX^e^ siècle.

En ce qui concerne les contrefaçons proprement frauduleuses, rappelons les précisions statistiques déjà données par les bibliographes et les historiens de Lamennais. Vuillaud fait état, pour 1834, de 8 contrefaçons à Bruxelles, 3 à Genève, 4 à Lausanne, et rappelle que, dès juin 1834, le *Belge* évaluait le chiffre des éditions bruxelloises à 5.000 (édition ordinaire)

(14) Arch. Nat. B.B. 18 (1220).

et à 2.000 (édition populaire) et celui de l'édition populaire de Louvain à 20.000 (15).

Certaines contrefaçons étrangères se répandaient dans les villes de province qui ne pouvaient être très largement touchées par les distributions normales ainsi qu'en fait foi une lettre de Lamennais lui-même à Coriolis (19 mai 1834) : « Je ne sais que vous dire, mon cher ami, sur ce qui touche la distribution et les envois de mon livre dont je n'ai pu me mêler en aucune façon, sans quoi vous l'auriez assurément reçu un des premiers. Je ne suis cependant pas surpris que peu d'exemplaires en soient au premier moment arrivés à Toulouse, car l'édition en a été épuisée en quelques jours à Paris et les journaux m'apprennent qu'il a déjà dû en paraître une seconde. Je ne sais à quoi tient ce succès... (16). »

Sainte-Beuve, dans sa correspondance, fait par deux fois (17) allusion à une tentative de Renduel pour arrêter les contrefaçons : « Renduel est en voyage dans le Midi, à Toulouse et à Saint-Etienne (18), pour les contrefaçons qu'on y fait des « Paroles d'un Croyant », mais les lenteurs du Commissaire de police ont fait manquer toute capture. »

Ces éditions clandestines dont nous ignorons le chiffre de tirage pouvaient, dans une certaine mesure, combler les lacunes du marché provincial, au moins en ce qui concerne les grandes villes. Le témoignage de Gérard de Nerval est, à cet égard, instructif : « Je suis à Marseille où l'on vend et lit beaucoup de livres, notamment les *Paroles d'un Croyant* (édition de Bruxelles) dans les marchés, le port et les rues, sur papier gris, mais seulement chez les libraires ambulants ou étalant le long des murs. Du reste, pas d'autre livre que celui-là et j'en suis étonné, vu la facilité qu'il y a à passer ce que l'on veut de la douane à la mer... (19). »

(15) L'abbé Duine cite une édition de Louvain portant sur la couverture intérieure : 9e édition belge. Les « Paroles d'un Croyant » de Lamennais, suivies de l'Hymne à la Pologne par le même et du Jugement ou examen de l'ouvrage par le baron d'Eckstein et par Sainte-Beuve. Louvain, Michel, 1834, in-8°.

(16) Lamennais. — *Correspondance*. Ed. Forgues. Paris, Didier, 1863, t. II, p. 368.

(17) Sainte-Beuve. — *Correspondance générale* rec... par Jean Bonnerot. T. I. Lettres du 13 juin et du 5 sept. 1834. Paris, Stock-Delamain Boutelleau, 1935.

(18) Les recherches, obligeamment faites à Saint-Etienne par M. Gilbert Nigay, alors bibliothécaire de la ville, sont restées vaines : il n'a pu trouver trace de la contrefaçon stéphanoise à laquelle Sainte-Beuve fait allusion. Signalons que Lamennais avait remis à Renduel une déclaration pour lui permettre de poursuivre les contrefacteurs (B. N. Na fr. 13.229).

(19) Nerval (Gérard de). — *Correspondance...*, Paris, Mercure de France, 1933. (Lettre à Renduel, nov. 1834.)

◆

Il faudrait être en mesure d'évaluer le rôle qu'ont pu jouer, dans la diffusion des *Paroles*, les bibliothèques publiques et les cabinets de lecture. On connaît assez la répugnance ou l'excès de scrupules témoignés, jusqu'à une époque récente, par les bibliothécaires à l'égard d'une actualité littéraire que le temps n'a pas consacrée, pour être tenté d'affirmer, sous bénéfice d'inventaire, que cet ouvrage n'a dû être acquis et communiqué aux lecteurs qu'exceptionnellement au moment de la publication (20).

Les cabinets de lecture, en tout cas, ont exploité commercialement un succès, auquel la condamnation de Rome donnait un parfum de scandale. Nous savons, par des témoignages contemporains, qu'on y faisait la queue et le débit horaire de ces communications peut donner une idée de l'importance de cette diffusion. Certains « casinos » et « cabinets » de province ont dû jouer le même rôle auprès du public cultivé et les *Œuvres complètes* de Lamennais devaient trouver leur place dans certains fonds.

◆

On aurait une idée fort incomplète de la résonance d'une telle œuvre en s'en tenant à ces données. On méconnaîtrait notamment la puissance de l'émotion qui lui donne son rythme. Renan parlera plus tard de la « contagieuse magie » des *Paroles*. « Tout lecteur, dit Roubakine, est un halluciné ». C'est particulièrement vrai quand il s'agit d'un lecteur encore ébranlé par de dramatiques incidents et tout disposé à s'émouvoir à la lecture d'un ouvrage riche d'images violentes et de symboles obsédants. L'hallucination devient aisément collective à la faveur de la diffusion orale dont le rôle commence dans l'atelier typographique : selon Sainte-Beuve (21) — et Plassan — les ouvriers « bondissaient de joie en plaçant une lettre après l'autre » quand ils entendaient un camarade déclamer :

« Jeune soldat, où vas-tu?... »

L'époque romantique était assez fervente pour goûter ces

(20) Les bibliothécaires provinciaux disposant d'archives pourraient peut-être démentir cette affirmation, évidemment avancée sans preuves.
(21) *Nouveaux lundis*. Paris, Michel Lévy, 1863, t. I, pp. 38-39.

récitations passionnées sans les trouver le moins du monde ridicules. « Magie » pour les uns, « gangrène » pour les autres, la contagion se répand parmi les étudiants. Un peu partout apparaissent ces cercles menaisiens où la lecture en public rassemble, à l'occasion, dans un café, un auditoire fervent (22). L'action de ces groupes ne doit pas être sous-estimée et, loin de considérer les *Paroles* comme un ouvrage ordinaire qui s'achète, se loue ou se consulte dans une bibliothèque, il faut se souvenir qu'elles ont été maintes fois « entendues » et ne pas craindre d'assimiler leur influence à celle que peut exercer une pièce de théâtre particulièrement émouvante.

◆

Que conclure? Pour apporter une contribution vraiment positive à ce problème, il faudrait avoir mené dans les archives parisiennes et provinciales de longues et minutieuses recherches, exploré les fonds aujourd'hui dispersés des cabinets de lecture, les registres d'achat et de prêt des bibliothèques.

Il est malaisé de mesurer la « résonance » d'un livre et l'on voudra bien considérer comme une étude préliminaire les quelques pages qui précèdent.

Diffusion exceptionnelle à coup sûr, même si les chiffres complaisamment répétés ont été, croyons-nous, majorés.

Tenons-les pour exacts. Que représentent, en fait, quelques centaines de milliers d'exemplaires vendus en 1834 et au cours des années suivantes, pour une population de 30.000.000 de Français (23)? Par les témoignages contemporains, nous sommes surtout renseignés sur la fièvre parisienne; admettons que la contagion ait gagné la province : même si l'on tient compte de la circulation exceptionnellement intense des exemplaires, de la lecture en commun au sein des groupes de travail et des cercles ecclésiastiques, on soupçonne que la diffusion n'a guère dépassé le milieu urbain : prêtres,

(22) C'est ainsi que, vers 1840, Jean Dessoliaire, tailleur à Neuvy-Saint-Sépulchre, fonda dans sa ville natale un cercle de ce genre. Cf. Boutard (Abbé Charles). *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, Paris, Perrin, 1905, t. III, pp. 392-393.

(23) Il ne faut pas oublier que vingt-trois ans plus tard (en 1857), selon certaines statistiques, la *moitié* de la population ne savait pas lire. Cf. Hachette. *L'instruction publique et le suffrage universel*, Paris, 1861. Et pourtant, de 1828 à 1846, le nombre d'hommes sachant lire avait augmenté de 52 %. Cf. Ragon, *Histoire de la littérature ouvrière*, Paris (1953).

ouvriers, lycéens, étudiants, bourgeois cultivés de Paris et des grandes villes.

En ce qui concerne les milieux ruraux, rien ne nous permet d'affirmer qu'ils aient été vraiment touchés par ce livre bouleversant. Les campagnes recevaient à cette époque leur approvisionnement de colportage qui ne comportait guère de surprises et qui était essentiellement composé d'almanachs. Les contrefaçons dont G. de Nerval signale l'existence dans le stock des marchands ambulants ont dû gagner quelques villages. Mais dans quelle mesure le paysan a-t-il pu entendre ces *Paroles* qui soulevaient en ville un telle émotion? Nous serions tentés de croire Demay lorsqu'il écrit que « le peuple en ignore jusqu'à l'existence ».

◆

Ceci nous conduit à propos de ce livre « à succès » à nous interroger sur un mystère qui fera l'objet d'autres études : celui de la « diffusion du livre ».

Pourquoi ces faibles tirages? Pourquoi Lamennais a-t-il dû « pousser » Renduel à publier une édition populaire? Pourquoi, en distribuant parcimonieusement un livre aussi impatiemment attendu et accueilli avec une telle passion, l'éditeur consent-il à limiter son gain et à faire le jeu des contrefacteurs? Notre conception actuelle nous inclinerait volontiers à voir là une erreur commerciale.

Mais sans doute aurions-nous tort, précisément, d'apprécier avec notre mentalité du XX^e^ siècle les idées, en matière de diffusion du livre, d'un homme de la Restauration ou de la Monarchie de Juillet.

Sans méconnaître l'importance des facteurs économiques, peut-être faut-il faire une large part à des raisons d'ordre psychologique. Tout se passe comme si l'on distinguait soigneusement entre le peuple en majeure partie illettré, pour lequel ou imprime et réimprime, suivant des chiffres massifs de tirage, calendriers, almanachs, abécédaires, contes, fables et romans populaires — bref cette littérature que C. Nisard décrira plus tard avec une méprisante complaisance (24) — et la bourgeoisie cultivée qui est en mesure de payer et d'apprécier le livre.

(24) Nisard (Charles). — *Histoire des livres populaires et de la littérature de colportage*, 2^e^ éd. Paris, E. Dentu, 1864, 2 vol.

A cette « élite » supposée, que faut-il? Elle se procure la littérature facile dans les cabinets de lecture si elle ne tient pas à l'acheter. Mais elle doit avoir largement accès aux valeurs permanentes, se procurer soit pour les lire, soit simplement pour les posséder, soit pour les consacrer à l'éducation de ses enfants, les grandes œuvres classiques (25) qu'elle recueille dans la paix harmonieuse de ses bibliothèques.

Mais cette bourgeoisie qui *compte*, cette bourgeoisie qui désormais *gouverne*, doit également se procurer les nouveautés valables.

Dans le domaine de ce que nous appellerions l' « actualité littéraire », la prudence, toutefois, s'impose à l'éditeur. Le succès sera-t-il durable? On ne sait jamais... Et puis n'est-il pas tout indiqué d'éveiller les curiosités du public, de tenir en haleine l'acheteur éventuel disposé à bien payer ce qu'il est de bon ton d'acquérir, de lui présenter des éditions fréquentes mais de faible tirage — bref de conserver à l'œuvre que l'on veut lancer tout son prix en donnant au lecteur l'impression qu'il est un collectionneur privilégié.

Ainsi va se perpétuant une conception aristocratique du livre qui conduit à distinguer la littérature faite pour le peuple de celle qui convient aux lettrés. Qu'à la faveur de cette conception se maintienne l'usage des tirages limités, il n'y a rien là de surprenant; mais elle nous paraît avoir une conséquence psychologique dont l'importance n'a peut-être pas été suffisamment mise en lumière.

Lier, d'une manière plus ou moins consciente, la valeur littéraire d'un livre à sa rareté peut conduire à n'accorder d'influence profonde qu'aux ouvrages bénéficiant d'une diffusion « confidentielle ». En 1818, le Préfet du Bas-Rhin déclarait incidemment dans un rapport, comme s'il s'agissait d'une vérité évidente : « Il est facile de remarquer que l'abondance extrême d'une brochure en réduit l'influence (26). » Cette idée du comte de Bouthillier lui est-elle personnelle? Est-elle partagée par ses contemporains? On incline à le croire.

Une telle hypothèse nous paraît de nature à expliquer, en partie, les faibles tirages des éditions « légales » et en particulier la prudence de Renduel en ce qui concerne les premières éditions des « Paroles ». Maintenir autour d'une

(25) Réimprimées annuellement, selon des chiffres de tirage à peu près constants: 20.000 par exemple, pour le théâtre de Racine ou de Molière.
(26) Rapport sur le débit des brochures politiques dans les cabinets littéraires du Bas-Rhin. Arch. Nat. F. 18 (20).

œuvre aussi discutée un climat de curiosité, lui conserver son caractère de rareté, c'est, semble-t-il, servir les intérêts de l'éditeur et de l'auteur, sans doute aussi l'intérêt supérieur de la thèse soutenue, voire de la culture elle-même.

« Comment naîtront les livres populaires? disait Michelet (27). Les lettrés font pour les lettrés des livres, des journaux, des drames; c'est comme un cercle enchanté où la petite nation travaille à l'insu de la grande. Il faut franchir le cercle. »

Sans doute serait-il injuste de méconnaître les efforts tentés à cette époque pour « franchir le cercle », notamment en ce qui concerne la bonne vulgarisation scientifique. C'est en 1832 qu'Ajasson de Grandsagne, collaborateur de Cuvier au Muséum, commença de faire paraître une collection à laquelle participaient les savants les plus éminents. *La Bibliothèque populaire ou l'instruction mise à la portée de toutes les classes et de toutes les intelligences* était aussi à la portée de presque tous les budgets : 7 sous le volume : la première série comptant 121 volumes, coûtait 40 francs. L'entreprise, d'ailleurs, devait échouer et Ajasson s'y ruina...

De longues années s'écouleront avant que l'on préconise la diffusion massive d'œuvres significatives dans les classes populaires mieux instruites et mieux préparées à les assimiler.

En dédiant son livre au « peuple », en conviant le peuple au banquet d'espérance, Lamennais, sans doute, anticipait.

(27) Cité par Ragon (Michel). — *Histoire de littérature ouvrière du moyen âge à nos jours.* Paris, Ed. ouvrières (1953).

POÈMES

par YVETTE SHERINGHAM

TOMBEAU DE L'AME A SAKKARA

pour Hobbo.

Vous êtes entré dans ce nuage d'albâtre
Et le soleil vous a gardé son amitié,
Dans la nuit de bitume et dans le roc amer
Constellés de fautes.

Vous saviez que l'abeille
Devait mourir dans chaque lampe,
Vous avez préféré la lumière de la pierre
Qui dure toute la mort
Fraîche comme l'amande.

Egarés par le sommeil d'une gerbe,
Nous brisions les os du ciment
Pour voir luire un corps de roi,
Mais cette gerbe était pour l'âme
Frugale dans son dernier vœu.

Après les corps sans âme
Enfin l'âme sans poussière
Royale et secrète dans sa maison,
Irradiée comme une fiancée
Qu'éblouit la solitude.

L'éternité n'est pas l'amoncellement du temps,
Mais la descente dans son cœur,
C'est le rectangle pacifique
Où le vide a ces yeux d'or.

Que les dieux vous rendent
Clarté pour clarté,
Nos yeux n'emportent que lumière
Et que sagesse ensorcellée,
Tout est léger dans la balance
Contre une parole de la lune.

NOTRE DAME DE TENDRESSE

Toi qui étais gazelle, depuis toujours aimée, pourquoi t'ai-je vue surgir entre printemps et moi?
Tu es l'obstacle de lumière, l'âme de l'adolescent, suppliante en travers des inimitiés,
Tu es la ceinture d'eau autour du castel, auréole d'interdiction.

Il ne fallait pas nous accompagner si longtemps, pour nous ramener où la neige vient de fondre,
Où le fleuve innocent t'écoute lui dicter son avenir de perte,
Il ne fallait pas promettre son limon au maïs comme au sel,
Et ramollir par lui la terre sous la stèle.

Tu ne consoleras pas le navire en lui ouvrant tes abîmes de violettes,
Car son front de départ ne se reposera plus dans tes aromes,
Et même l'hirondelle changera de route.

Où que tu sois, reviens, car ton royaume est divisé;
Madone, triste de ton pouvoir,
Qui ne sens plus le poids du globe dans ta main,
Nul ne te trahira pour ses espoirs découronnés
Et l'orient de la promesse s'accomplira sous ta paupière;

Mais cesse d'altérer le texte sous la main du serment,
N'offre au navire que le départ,
A la stèle, que la durée,
A l'homme que la femme à lui destinée,

Car ils sont las de leur ombre et de ton ombre
Où se défait leur vérité,
Las d'errer en silence entre les cordes de ta harpe,
Toi sereine et torturante,
Qui dresses l'un contre l'autre leurs fiefs de pureté.

PITIÉ POUR LUI

Mais s'il porte en lui
L'atroce goût de la mort
Pitié pour lui,
Car de ses agonies
Seule la dernière nous est connue.

Il revient il sourit
Il serre dans ses bras son amour,
Mais la fatigue a grandi
Mais le serpent siffle toujours
Et le cycle a repris,
Le vin, la lie, la vie, l'horreur.

Pitié pour lui
Oh tant de fois
La mort l'a pris puis l'a rendu,

Comme Lazare rendu aux siens
Plein de fantômes et de folie.

Il revient, il sourit
Il serre dans ses bras son amour
Mais dans ses yeux monte la mort
Pendant qu'il nous promet la vie.

PORTRAIT

pour Renée Guirguis

Quand j'essaye de te décrire à ceux que j'aime, les images craquent comme l'écorce des noix, et se rient du casse-noisette et tournoient.

J'ai dit roc, panthère, Hawaï, poésie, j'ai dit austère, charnelle, princière, donnez-moi l'orgue pour sa voix nombreuse, et le petit tambour pour sa fantaisie.

J'ai dit rose ouverte dans le bol, hamac balancé, corbeille de mangues, pagode, j'ai dit les îles, le Nil, Byzance,

J'ai dit Hawaï la païenne, et le jeune amoureux s'est détourné pour rêver, mais le ciel semblait triste et je me suis tue.

J'ai dit sévère, mais déjà ton rire au galop balayait la pelouse avec des pages, des cochers, des singes, des lévriers, donnez-moi ce tambour et je raconterai.

J'ai dit solitude, et j'ai vu tes amis s'abattre comme des moineaux sur ton pain matinal, mais j'ai dit solitude, et je me suis tue,

(La dure solitude au sommet d'une montagne où tu écoutes quelqu'un parmi les ronces et les flammes.)

Est-ce toi qui redescends au crépuscule, la tête haute et sage dans le vent, balançant sur ton bras ta corbeille enfin légère?

Et quand de lassitude tu renverses la tête,
Quand tes lèvres tendent cet arc de noblesse et de secret, une noisette me dit que c'est par fierté, une noisette me dit que c'est par bonté, et moi je ne dis rien, mais c'est l'heure où je prie.

C'est l'heure où peut-être, assise dans le désert, tu célèbres un autre retour sans voyage, reine de granit brun, tranquille dans l'espace.

REQUIEM

Ce n'est pas un suaire que je tisse pour toi avec des mots et des poèmes : c'est une voile que je tisse sans fin dans l'attente de ton vent,

Que les mots te chantent réveil, qu'ils sonnent l'olifant jusqu'aux dernières neiges, et que se hâtent vers toi les rois de beau secours,

Que tous les arbres de mansuétude rafraîchissent ton sommeil, mais qu'un midi te nomme parmi les rachetés.

Que les rites du sacre effacent tes stigmates et que tu puisses gravir le mont transfiguré.

Le trottoir de droite

par JEAN BLOCH-MICHEL

Un chandail épais, un pantalon de toile et des sandales. Tout cela, neuf. Pierre se promenait, les mains dans les poches, le long d'un canal aux eaux tristes. Ses vêtements, achetés à sa sortie de prison, lui donnaient l'impression qu'il y avait tout de même quelque chose de changé. Tant qu'il avait porté ceux que l'administration pénitentiaire lui avait rendus, ficelés en boule, le jour de son départ, quelque chose du bagne ne l'avait pas quitté, un relent, peut-être. Mais aujourd'hui, il ne lui restait enfin plus rien sur le corps qui l'eût accompagné en prison.

Bien des problèmes s'étaient posés, depuis quelques semaines, mais aucun de ceux qu'il avait prévus. Son pécule lui avait permis de se rendre, dès le premier jour, dans une ville industrielle du nord. Il l'avait choisie parce qu'il l'imaginait grouillante et triste, propre à ceux qui veulent se perdre et se taire. Un instant, il avait songé à partir dans le midi. Mais l'idée de se trouver soudain sous un ciel si heureux lui avait été odieuse. Il valait mieux garder le désir d'un bonheur de ce genre pour le jour où il se sentirait capable de le satisfaire.

Partir, arriver dans cette ville, trouver un hôtel où se loger lui avait été si facile qu'il ne pouvait s'empêcher de penser, les premiers temps, qu'un accueil aussi paisible devait cacher quelque piège. Aucun pourtant ne

s'était révélé. Du moins jusqu'au jour où il avait été s'embaucher dans une usine qui demandait des manœuvres sans spécialité. Il s'était rendu au bureau d'embauche, un matin, et avait pris la file, avec ceux qui, comme lui, cherchaient un emploi. Pour éviter d'avoir à répondre aux questions qu'on aurait pu lui poser, il avait acheté un journal sportif et s'était plongé dans sa lecture. Puis il avait comparu devant un employé qui se tenait dans une sorte de cabane, à l'entrée de la cour de l'usine.

— Pierre Collard, avait-il dit. Je n'ai pas de certificats ni de carte d'assurances sociales.

— C'est tout ce que tu trouves comme recommandation?

— J'ai été condamné comme milicien. J'ai terminé ma peine. Si vous trouvez que ça n'est pas suffisant et qu'il faut que je crève de faim, en plus, vous n'avez qu'à le dire.

— Dis donc! Engueule-moi, pendant que tu y es...

— Vous auriez préféré que je me fasse faire de faux certificats? Cela peut se trouver, je le sais. J'aime mieux dire les choses comme elles sont.

— Ça va. Je m'en fous. Tu te débrouilleras avec les autres. Tout ce qu'on te demande, c'est de bosser.

Pierre était resté sur ses gardes, les premiers jours, pensant qu'un incident était inévitable. Certainement, un des hommes avec qui il travaillait viendrait l'injurier. L'employé de l'embauche avait-il gardé pour lui ce que Pierre lui avait avoué? Ce ne pouvait être que par indifférence, mais il l'avait fait, sans doute, puisque personne ne parut se douter de sa situation.

Depuis lors, il avait travaillé. Les premiers jours, cela avait été très dur et, le soir, dans sa chambre, il avait à peine le courage de manger les provisions qu'il achetait pour son dîner. La fatigue, l'ennui et le besoin de dormir lui donnaient la nausée. Peu à peu, il s'était habitué. Il ne trouvait aucun plaisir à son travail et les jours s'écoulaient lentement entre les murs de l'usine. De 6 heures du matin à 3 heures de l'après-midi,

avec une heure de pause pour le casse-croûte, il se retrouvait dans une autre prison. Mais savoir qu'il pouvait en sortir faisait toute la différence et la rendait supportable. Après 3 heures, tout devenait plus difficile et il lui fallait occuper une liberté qui se révélait pesante et vide. Au début, il rentrait dans sa chambre, sommeillait jusqu'au soir, ou bien lisait lentement un journal, sans en passer une ligne. Le dimanche était pire encore. Le beau temps allait peut-être rendre moins tristes ces heures de loisir. C'était bien ce qu'il avait espéré quand, après avoir mis son pantalon et son chandail neufs, il était sorti de la ville en longeant le canal.

Sentir la terre qui craque sous les pas, entendre le bruit de l'eau près d'une écluse, arracher un brin d'herbe, respirer l'odeur des feuilles, non seulement de tels plaisirs lui avaient été retirés pendant des années, mais il lui semblait ne les avoir jamais connus. C'est qu'il n'est pas donné à tout le monde de savoir en profiter et la plupart des hommes ne les découvrent qu'après en avoir été privés. Pour lui, une telle révélation transformait tout : les murs de briques lépreuses d'une cour d'usine, les hautes cheminées à l'horizon, les maisons grises, les buissons pauvres et poussiéreux et cette eau qu'il longeait, éclairés par un soleil nouveau, suffisaient à l'éblouir. Il n'y avait pourtant là rien qu'il trouvât beau et même il ne pouvait se faire d'illusions sur ce qu'un tel paysage révélait de pauvreté. Aussi n'était-ce pas de l'admiration qu'il éprouvait, mais un plaisir plus simple, celui de voir des objets sur quoi la lumière jouait plus librement que sur un mur. Finalement, cela comptait, d'être libre et, à certains moments, on aurait même pu croire que cela suffisait. Peut-être cela n'aurait-il pas été vrai s'il n'avait pas été jeune. Mais il l'était et chacun de ses gestes le lui faisait sentir. En quelques semaines son corps, mieux que lui, s'était réhabitué à vivre. Tant qu'il avait fallu le faire travailler durement, cela avait été sans joie. Aujourd'hui qu'aucun effort ne lui était demandé, ce corps se montrait sensible et dispos.

Cinq années de prison lui avaient désappris de parler

aux hommes et le silence ne lui pesait pas. Il ne se sentait gêné que quand il devait s'exprimer. C'était la raison pour laquelle il s'était mis à l'abri des rencontres indiscrètes. Et de certaines autres aussi, discrètes peut-être, mais qui ne lui auraient pas moins déplu. Au fond, il avait fui Saurette en choisissant cette ville où il ne connaissait personne, Saurette et son inlassable, sa perspicace sympathie. A cet égard, il ne se reprochait rien. Les bonnes manières eussent exigé qu'il lui témoignât sa reconnaissance, d'une façon ou d'une autre, de vive voix ou par écrit. S'il ne l'avait pas encore fait, c'était parce que des tâches plus urgentes le réclamaient, et qui le concernaient de plus près. Il lui fallait, d'une certaine manière, se retrouver. Sa gratitude aurait plus de prix le jour où il ne risquerait pas, en la manifestant, de paraître réclamer de nouveaux services. Et il fallait aussi reconnaître que, jugeant à son prix le dévouement de Saurette, s'il avait éprouvé à son égard quelque chose comme de l'amitié, il n'en retrouvait plus en lui que de faibles traces. A mesure que le temps passait, Saurette rejoignait dans sa mémoire tous ceux qui avaient joué un rôle dans sa condamnation. Qu'il dût à Saurette que cette condamnation n'eût pas été plus lourde n'empêchait pas qu'il le confondît avec ses juges, presque avec ses bourreaux. Sans doute Saurette l'avait défendu, mais en acceptant au départ ce qu'il avait, lui, refusé, c'est-à-dire de reconnaître qu'on avait le droit de le juger. C'était aussi Saurette qui l'avait ensuite convaincu qu'il avait tort et que la Justice exigeait qu'il fût condamné. Et, en effet, il en avait été convaincu. Mais la liberté rend sans doute l'innocence étrangement accessible puisqu'il ne lui était plus si facile, maintenant, de se reconnaître coupable. Qu'était-il, sinon un homme qui ne demandait qu'à vivre et qu'un odieux enchaînement de circonstances avait conduit à violer des règles sans contenu, puisque ceux qui l'avaient jugé n'auraient pas agi autrement que lui s'ils s'étaient trouvés à sa place? Que signifiait cette culpabilité qui ne laisse d'autres traces que celles du châtiment? Car s'il était devenu un homme différent, il

ne le devait qu'à ses cinq années de prison. Il faut aux habitudes mentales plus de temps, sans doute, qu'aux gestes du corps pour perdre la raideur et la courbature qu'on prend dans une cellule. Mais la faute, le crime, n'étaient pour rien dans ce malaise, et cela valait mieux s'il voulait en guérir.

Pierre constatait aussi qu'il est facile d'oublier. A condition de ne rencontrer personne qui se prétende le juge ou le témoin du vieil homme que l'on veut dépouiller, le présent se révèle vite assez opaque pour dissimuler un arrière-plan qu'on veut laisser dans l'ombre. Le plus curieux, c'est qu'il n'y ait là rien de calculé : tout se passe comme si celui qu'on est aujourd'hui était étranger à celui qu'on était hier. Une telle rupture profite à ceux qui n'attendent rien de leur passé, qui n'y cherchent pas les fantômes familiers dont les hommes, le plus souvent, peuplent leur mémoire et dans la compagnie desquels ils se réfugient pour échapper à la réalité. Par la seule vertu d'un trait commun à tous, mais contre lequel il ne cherchait pas à s'insurger, Pierre se sentait allégé d'un fardeau qu'il s'était attendu à trouver écrasant.

Bien qu'il eût marché longtemps, le paysage était demeuré le même. Peut-être la verdure, autour de lui, était-elle plus fraîche, les murs d'usine plus espacés, les cheminées, à l'horizon, moins précises. L'eau du canal était toujours aussi sombre, et ses bords aussi souillés. Pierre se sentait pourtant non pas heureux mais disposé à l'être et il commençait à se demander s'il avait eu raison de choisir ce pays pour y passer ce qu'il considérait un peu comme une convalescence. Ou peut-être celle-ci était-elle déjà assez avancée pour qu'il pût supporter un climat plus vif. Encore quelques semaines, et il aurait retrouvé assez de fermeté pour affronter une vie mieux faite pour lui. Jamais il n'avait considéré, croyait-il, que l'état qu'il avait choisi pût être définitif. Il ne s'agissait que d'une sorte de stage, de remise en train. Bientôt il rentrerait à Paris, chercherait une situation qui lui conviendrait mieux et recommencerait à vivre.

C'est-à-dire à vivre au milieu des témoins et des juges que sa force ou son indifférence lui permettraient de rencontrer sans risques. Il se sentait une si grande tranquillité qu'il envisageait ce retour sans inquiétude.

Le canal faisait un coude. Quand, sur le chemin de halage qu'il suivait, il eut dépassé le tournant, il aperçut une double allée de peupliers, de chaque côté de l'eau et, au delà, des prairies et des champs. Il ralentit, pour mieux profiter de la fraîcheur et s'écarta un peu du chemin pour marcher dans l'herbe. La rosée lui mouillait les pieds. Sur la berge, quelques pêcheurs surveillaient leur bouchon. L'un d'eux l'appela. C'était un ouvrier qui travaillait dans la même équipe que lui, un homme avec qui, depuis trois semaines, il n'avait pas échangé vingt mots. Pourtant, en voyant Pierre, son visage s'était éclairé et il avait souri, comme s'il eût été content de le voir, comme s'ils eussent été amis.

— Salut! Tu te promènes?

Pierre répondit avec un peu de gêne, ne sachant pas ce qu'il devait faire. Il choisit de s'arrêter un peu.

— Je me promène. Il fait bon par ici. Il y a du poisson?

— Pas mal.

L'homme avait rejeté sa ligne dans l'eau. De temps en temps, il ramenait sa gaule d'un coup de poignet, puis il laissait le bouchon descendre au fil du courant. Il avait l'air content. Pierre s'assit par terre et se mit à regarder le bouchon. L'homme lui jeta un coup d'œil et sourit de nouveau.

— Tu passes toute la journée ici? demanda Pierre.

— Oui. J'attends ma sœur. Elle apporte le déjeuner.

Il ramena sa ligne, et le bouchon reprit le fil de l'eau.

— Tu n'as qu'à rester avec nous. On mangera ensemble...

Pierre voulut protester. Cela les gênerait, peut-être...

— Ne fais pas d'histoires. Tu es seul. Ça n'est pas si drôle.

Quelques rides entourèrent le bouchon. L'homme ne fit aucun geste mais son sourire disparut. Le bouchon reprit sa course, s'arrêta à nouveau, plongea... un coup

de poignet et le petit poisson apparut, tout brillant et agité au bout du fil. Le pêcheur le détacha et le jeta dans une boîte. La gaule calée entre les cuisses, il façonna une boulette avec une sorte de pâte qu'il prit dans un morceau de papier, le plaça sur l'hameçon et rejeta la ligne. Le bouchon reprit sa course et Pierre recommença à le suivre des yeux.

— Oui, dit l'homme comme pour se résumer, j'ai bien vu que tu étais seul. Pour le travail, ça va encore. Mais le dimanche, c'est dur.

Il donna un coup de poignet et ramena le bouchon devant lui.

— Je sais ce que c'est, dit-il.

Puis il sourit, mais sans regarder Pierre. A son bouchon, peut-être, à la rivière, ou à l'idée que, lui, il n'était pas seul.

Etait-ce le bruit de l'eau, son mouvement, la douceur de l'air? Pierre se sentait très calme et un grand vide se fit en lui. Il s'étendit dans l'herbe et ferma les yeux. L'agitation des feuilles faisait alterner sur ses paupières l'ombre et le soleil. Quelques herbes lui caressaient la joue. Autant de signes qui marquaient la facilité de son retour parmi les hommes. Les mots qu'il venait d'entendre, ceux qu'il avait prononcés, lui paraissaient enfin sans poids, sans gravité. Depuis des années, il n'avait connu que la menace, la défense, le mensonge et l'aveu. Aujourd'hui, rien de tout cela n'avait plus de sens. Les paroles étaient légères parce qu'elles ne signifiaient rien et qu'on ne les prononçait que pour le plaisir de s'entendre parler. Le plus curieux était que le silence devînt, lui aussi, à ce point amical et paisible. Pierre ouvrit les yeux. L'homme regardait la rivière et ne semblait s'occuper que de son bouchon, de sa ligne et de l'eau. Comme tout cela était donc simple!

Pourquoi fallut-il soudain que Pierre s'aperçût que ce plaisir et cette tranquillité n'étaient qu'illusions et, dans un sens, mensonges? Il suffisait en effet de quelques mots pour dissiper le charme et rétablir la vérité dans sa cruelle solitude : il n'avait qu'à parler de la ferme et des

cris qu'il avait entendus, du chemin poussiéreux, un matin d'été, pour que le monde reprît son véritable visage, c'est-à-dire hostile et meurtrier. L'accueil dont il avait été l'objet ne s'adressait pas à lui, mais à un autre qui eût été semblable à ce pêcheur débonnaire. C'était par fraude qu'il en avait profité. Sans doute, il avait résolu de tout faire pour revenir au monde et pour être à nouveau accueilli parmi les hommes. Mais comment avait-il pu croire qu'une telle approche pourrait être franche? Le choix lui était bien donné, de rester ce qu'il était, et de le rester seul, ou bien de se faire passer pour un autre, qu'il ne pouvait ni être, ni devenir. Cela valait mieux, peut-être, de ne pas s'aveugler sur une paix si trompeuse. La croyant sans danger et s'y laissant aller, il courait le risque de s'imaginer que tout était possible et même de dire la vérité. Tandis qu'en restant sur ses gardes, il saurait en profiter tout en s'en défendant. D'ailleurs, rien n'était si facile que de tromper les hommes qui l'accueillaient sans curiosité. Ils n'attendaient rien de lui, sinon la preuve de leur propre bonté. Pourvu qu'il leur permît de se convaincre qu'ils étaient généreux, peu leur importait l'objet d'une bienveillance dont l'exercice, plus que les effets, les contentait.

Pierre se remit à suivre des yeux le bouchon. Le pêcheur s'en aperçut.

— Remarque, dit-il à Pierre comme pour lui répondre, que je prends pas mal de poisson. Mais bien sûr, c'est surtout pour le plaisir que je viens. On aura tout de même une friture ce soir.

Pierre sourit sans rien dire.

— Ce que j'aime le mieux, poursuivit l'homme, c'est cette eau. Après une semaine à l'usine, ça repose. Où étais-tu avant de venir ici?

— Dans l'Est.

Bien que, semblait-il, la question eût été posée sans curiosité excessive et qu'elle n'eût rien que de naturel, Pierre n'avait pu se défendre d'une brusque inquiétude. Malgré lui, sa réponse avait été brève, et d'un ton qui signifiait clairement qu'il n'avait pas l'intention d'en dire

davantage. Rien de grave, d'ailleurs, ne s'était passé et qu'avait-il à craindre? Il lui suffisait d'être résolu à ne pas dire l'essentiel pour que cette conversation n'ait aucune conséquence. C'était la première de ce genre, mais comme il lui faudrait certainement en affronter d'autres, autant s'y exercer un peu. Il n'avait à redouter qu'une curiosité banale et qui ne cachait aucun mauvais dessein. Cet homme à qui la vie n'apportait, selon son propre aveu, rien de meilleur que les heures qu'il passait, chaque semaine, à regarder son bouchon courir au fil de l'eau, il aurait été ridicule de le craindre. Sa première rencontre, le retour qu'il avait attendu, s'accomplissait somme toute dans une banalité rassurante et le destin, en envoyant à sa rencontre un pêcheur à la ligne, avait bien choisi son messager. Il lui annonçait par cette bouche qu'il allait être reçu au sein de la communauté satisfaite et méprisable qu'il avait voulu fuir, et qui l'avait puni pour s'être détaché d'elle. A se découvrir le droit de mépriser cet homme, Pierre sentit son courage revenir, et sa bonne humeur.

— Tes parents ne sont pas de la région?

— Non, dit Pierre.

Etait-ce un interrogatoire, en fin de compte? Et que cherchait-il à savoir? Rien, sans doute. Pierre n'était pas même sûr que l'homme écoutât vraiment ses réponses. Les questions étaient si banales que seule une hésitation eût été susceptible de les faire paraître inquiétantes. « Voyons! se disait Pierre, il ne faut pas que j'oublie que je suis un homme sans histoire, à qui rien n'est jamais arrivé. Du coup, tout devient simple. »

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je n'ai plus de parents. Ils sont morts quand j'étais petit. J'ai été élevé par un oncle qui s'est contenté de payer ce qu'il avait à payer jusqu'à ce que je sois en âge de me débrouiller moi-même. Depuis, je n'ai plus jamais entendu parler de lui.

Que la vérité était donc facile à dire! Et comme elle prenait un aspect vulgaire, à condition de bien savoir la présenter! Bien qu'aucune autre question ne lui fût posée, Pierre poursuivit.

— Cela valait peut-être mieux ainsi.

— Quoi?

— Qu'il ne s'occupe plus de moi.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas. Au fond, je suis plutôt content d'être seul. Enfin, tu vois ce que je veux dire. Je n'ai jamais été heureux. Alors, ça n'aurait pas été la peine.

— Je vois.

Assis dans l'herbe, les bras noués autour des genoux, Pierre regardait la rivière, la ligne, le bouchon. Quelque chose de nouveau et d'inattendu venait de lui arriver : il avait trouvé du plaisir à parler de lui-même. Le souvenir de son enfance lui était monté naturellement aux lèvres, sans doute parce que ce n'était pas un souvenir heureux. Un tel abandon n'allait pas sans ironie : parler ainsi était doux, assurément, mais il était surtout plaisant de n'être pas compris, de parler à cet homme comme il aurait parlé à la rivière ou à l'écho, puisque seul comptait le bruit de sa propre voix. Les mots qu'elle prononçait ne gagnaient rien à être entendus. « Si, un jour, pensait Pierre, je dois découvrir un ami, c'est ainsi que cela se produira. Au hasard d'une rencontre, un homme me prêtera une oreille complaisante. Tout ce que je n'oserais dire à quelqu'un qui me connaîtrait, je le lui dirai. Quand j'aurai fini, je m'en irai, comptant bien ne jamais le revoir. Toute nouvelle rencontre ne pourrait être que décevante, puisque tout aura été parfait du premier coup. »

— C'est vrai, dit l'homme, que dans les mauvais moments, on aime mieux être seul. Mais il faut faire attention. D'abord, on est seul parce qu'on est malheureux, mais on finit par être malheureux parce qu'on est seul. Voilà ma sœur qui arrive. J'aime mieux qu'on ne parle pas de ça devant elle.

Une femme portant un panier venait vers eux sur le chemin. Une femme assez grande, habillée d'une robe légère. Elle n'était pas laide. Elle avait une figure un peu large, une grande bouche et des yeux clairs. Pierre se leva.

— Je te présente un camarade, dit l'homme. Il va manger avec nous.

— C'est votre frère qui m'a dit de rester. Mais je ne voudrais pas...

— Il a eu raison, dit-elle.

— Vous ne connaîtriez pas un bistrot dans le coin? dit Pierre. Je voudrais bien vous offrir au moins une bouteille.

— Continue tout droit, dit l'homme en déposant sa gaule sur la berge. A 200 mètres, tu verras une baraque. Mais c'est seulement si tu y tiens.

— J'y vais. Je serai revenu dans cinq minutes.

Pierre trouva, sur le bord du chemin, une sorte de cantine où il acheta du vin et quelques provisions. Il revint sans se presser. Assis dans l'herbe, ses hôtes l'attendaient. La jeune femme avait étendu par terre une serviette blanche et disposé dessus des assiettes et des verres. Pierre s'assit. Quand on lui tendit un morceau de pain et qu'il avança la main pour le prendre, il ne put s'empêcher de songer avec ironie à tout ce que ce geste comportait de symbolique. Rompre le pain avec eux, cela aurait dû être une promesse de ne pas les trahir. Que faisait-il d'autre, pourtant, en leur cachant ce qu'il était?

— Comment vous appelez-vous? demanda-t-il à la femme qui lui souriait.

— Georgette. Je sais que vous vous appelez Pierre. Si ça ne vous fait rien, je vous appellerai Pierre et vous m'appellerez Georgette.

— Si vous voulez, dit Pierre.

L'homme coupait la viande et Georgette prit une bouteille pour la déboucher. Pierre mangea en silence avec eux. Ils avaient l'air contents, et on voyait bien qu'ils se reposaient. Pierre aussi se reposait mais, après quelques minutes, il s'aperçut qu'il n'avait cessé de regarder le genou de Georgette que sa robe laissait découvert. C'était une femme. Pour la première fois depuis tant d'années, il se trouvait à côté d'une femme. Il la regarda comme il ne l'avait pas encore fait. Elle devait avoir le même âge

que lui. La peau de son cou, celle de la naissance de sa cuisse — qu'il essayait de ne plus regarder — était blanche et fine. Elle avait des cheveux châtains et un grand corps, un peu pesant, un peu lourd. Il se sentit rougir, ou peut-être pâlir. En tout cas, son trouble devait être visible. La présence de la jeune femme lui inspirait un désir vague : celui d'être un homme, c'est-à-dire différent d'elle, après tant d'années vécues en compagnie de ses semblables. Poser la main sur ce genou, passer le bras autour de cette taille, sentir une tête se renverser sur son épaule lui paraissait plus important et presque plus désirable que la volupté et il souhaitait accomplir ces gestes plus qu'il n'espérait le plaisir.

— Tu ne devrais pas penser toujours à tes ennuis, dit l'homme en s'arrêtant de manger. Ça se voit bien que tu ne peux pas les oublier.

— Oh! dit Pierre, je pensais à bien autre chose. Ne vous en faites pas. Et ne croyez pas que je suis triste parce que je ne parle pas.

Le repas s'acheva. Georgette et son frère ne parlaient qu'autant qu'il était nécessaire et Pierre faisait de même. Son trouble demeurait aussi vif, mais il n'avait rien de pénible. Après le déjeuner, pendant que Georgette pliait la serviette et rangeait les couverts dans son panier, l'homme s'étendit à l'ombre, sous un arbre. Pierre pensait que la jeune femme allait rentrer chez elle, mais elle vint s'asseoir près de lui, plus près qu'elle n'avait pu le faire pendant le repas. Elle le regarda en riant un peu.

— Et vous, dit-elle, vous ne faites pas la sieste?

— Non. Je n'ai pas sommeil.

— Vous ne pêchez pas non plus. Alors, qu'est-ce que vous allez faire?

— Et vous?

— Si vous voulez, on pourrait faire un tour.

Pierre se leva et la suivit. Ils marchèrent quelque temps le long du canal. Puis ils sortirent de l'allée de peupliers et débouchèrent sur la campagne. Georgette tourna à droite et prit un chemin de terre. Pierre avait l'impression qu'elle savait où elle voulait aller, où elle le

menait. Le chemin, entre les labours, était trop étroit pour leur permettre de marcher de front. Pierre voyait devant lui les jambes nues de la jeune femme, ses cuisses musclées qui, dans la marche, tendaient la jupe, ses hanches, sa taille. Il sentait ses paumes devenir moites et son souffle était court. Il espérait qu'elle ne se retournerait pas. Ce n'était pas qu'il eût honte de son désir, il lui semblait seulement ne pouvoir maîtriser tout ce que ce désir avait de brutalité excessive.

En haut d'une petite colline, le chemin s'élargit et il vint marcher à côté de Georgette. Ils descendirent vers un boqueteau, formé de quelques arbres déjà verts, aux bords duquel les labours s'arrêtaient.

— Vous n'êtes vraiment pas causant, dit Georgette.

— Excusez-moi. Mais vous non plus, vous n'avez pas l'air bien bavarde.

— C'est vrai. Comme vous êtes triste!

— Est-ce que vous êtes gaie?

— Non. Je l'ai été. Je ne le suis plus.

— Moi, dit Pierre, je crois que je n'ai jamais changé.

Georgette le regarda un instant. Elle eut un sourire qui semblait dire qu'elle ne le croyait pas. Ils approchaient du boqueteau où ils entrèrent par le sentier, devenu soudain silencieux sous leurs pas. Aucun bruit n'arrivait plus jusqu'à eux, et il était facile d'oublier la ville, ses usines et ses tristes maisons de briques.

— C'est vraiment la campagne, dit Georgette. Venez. Je connais un endroit.

Elle quitta le chemin et il la suivit à travers le taillis. Après quelques pas, ils arrivèrent dans une petite clairère. Georgette s'assit sur une souche et regarda autour d'elle.

— Bientôt, dit-elle, il y aura du muguet.

Pierre s'assit à côté d'elle. Il n'y avait pas beaucoup de place et leurs corps se touchaient. Pierre aurait voulu dire quelque chose, parler pour oublier son trouble, ou peut-être pour le cacher. Mais que dire à cette jeune femme qu'il ne connaissait pas, dont il ne savait rien, sinon des banalités qu'il lui répugnait de prononcer?

— N'est-ce pas, qu'on est bien ici? dit Georgette.

— Oui. Ecoutez, il ne faut pas m'en vouloir si je suis maladroit et ennuyeux. Vous ne pouvez pas comprendre...

Georgette s'était un peu penchée en avant, les deux mains serrées autour d'un genou. Pierre voyait à peine son visage.

— Je n'ai pas l'habitude, poursuivit-il, de rencontrer des gens qui me traitent comme vous venez de le faire. J'ai été seul si longtemps. Je voudrais vous dire...

Que de choses il aurait voulu dire, assurément! Mais ce n'était même pas la peine d'essayer. Mieux valait, d'un geste, montrer ce que contenait ce silence auquel il se sentait réduit. Pierre posa son bras sur l'épaule de la jeune femme. Il la sentit qui fléchissait un peu et elle s'appuya contre lui. Mais toujours sans montrer son visage, sans tourner la tête et sans dénouer ses mains.

— Il y a des choses qu'on met des années à pouvoir dire, répondit-elle. Je connais cela. Il n'y a pas si longtemps, j'étais comme vous.

— Vous n'avez jamais été comme moi. Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé. Si vous saviez...

Georgette dénoua ses mains et se tourna. A son tour, elle l'enlaça et il se pencha vers ce visage si calme qui se tendait vers lui. Elle posa la main sur sa nuque et, pendant qu'il baisait ses lèvres, lui caressa le cou, comme on fait à un enfant pour le calmer. Mais Pierre ne pensait plus à cacher ou à retenir son désir. Il ne s'inquiétait plus de maîtriser sa brusquerie, il ne pensait plus à rien. Georgette avait fermé les yeux. Elle ne le repoussa qu'un instant, mais ce fut pour s'allonger dans l'herbe, le long de la souche où ils étaient assis.

Ils s'étaient endormis. Le jour tombait quand Pierre se réveilla. Georgette le tenait étroitement serré et le pressait contre elle, de ses deux bras, comme si elle eût voulu l'empêcher de la regarder. Pierre dénoua pourtant ces mains, malgré leur résistance, mais Georgette tourna la tête. Pierre la recouvrit, rajusta sa robe et son corsage et, pour qu'elle ne sentît pas la fraîcheur qui tombait, il enleva son chandail et l'étendit sur elle. Puis il la prit à

nouveau dans ses bras. Elle vint, d'un mouvement brusque, cacher sa tête contre lui. Mais il avait eu le temps de la voir.

— Il ne faut pas pleurer, dit-il. Pourquoi pleurer?

Georgette ne répondit pas et Pierre prit son visage entre ses mains pour le regarder. Elle essaya de sourire.

— On voudrait être heureux, dit-elle, et chaque fois qu'on pourrait l'être, qu'on croit l'être, tout ce qui vous en empêche et qu'on espérait avoir oublié revient plus fort qu'avant.

Pierre s'éloigna un peu d'elle et s'étendit sur le dos.

— Je ne dis pas ça pour toi. Tu me plais. Tu es gentil et je ne regrette rien. C'est même parce que tu es comme ça que j'ai voulu... Mais, vois-tu, le passé est si fort qu'on ne peut pas s'en débarrasser quand on le voudrait.

— Je sais, dit Pierre.

— Ça t'ennuie si je te raconte? Non? Vois-tu, j'étais fiancée, pendant la guerre. J'étais bien jeune. On vivait ensemble et on avait décidé de se marier. Lui, il gagnait bien sa vie. Il s'appelait Lucien. Un matin, il m'a quittée, comme d'habitude, pour aller au travail. Il n'est jamais revenu. Je l'ai cherché partout. Chez les Allemands, à la Kommandantur, à la Gestapo, à la police française. Personne n'avait entendu parler de lui. On se moquait de moi. Tu entends ça d'ici. Moi, je savais bien qu'il n'avait pas voulu me quitter, qu'il lui était arrivé quelque chose. J'ai attendu, attendu.... La guerre a été finie, les déportés sont revenus. Un jour, un type que je ne connaissais pas est venu me voir, de la part de Lucien qui le lui avait demandé. Lucien, il était mort à Neuengamme. Et tu sais pourquoi? En allant à son travail, avant d'arriver à l'usine, il est passé devant la prison. Au même moment, des SS en sont sortis et ont crié en français : « Tout le monde sur le trottoir de droite. » Des gens sortaient de la prison. Lucien a obéi. Il s'est mis sur le trottoir de droite. Après, il a compris qu'il s'était trompé : c'était à ceux qui sortaient de la prison que les SS avaient dit de se mettre sur le trottoir de droite. Lui, il n'avait rien à y faire. Mais il y était. Sur le trottoir de gauche, les gens

continuaient à passer, comme si de rien n'était. Mais lui, il était avec les prisonniers, gardé par les SS mitraillettes sous le bras. A partir de cet instant, c'était fini : on l'a emmené tout de suite dans un camp. Les boches se marraient, paraît-il, quand il leur a raconté qu'il était arrivé là parce qu'il s'était trompé de trottoir. Ils se marraient, mais ils l'ont gardé. Il est mort à Neuengamme. Du typhus.

Georgette se leva et lui rendit son chandail. Elle secoua sa jupe et ferma sa blouse. Elle eut une sorte de rire.

— Voilà. Tu te rends compte!

Pierre se leva à son tour et remit son chandail. Georgette s'était assise sur la souche et regardait devant elle, sans plus rien dire. La nuit était presque tombée. Georgette frissonna. Pierre était debout devant elle. Il aurait dû la prendre dans ses bras, la réchauffer, l'aider peut-être à oublier, pour quelques instants du moins. Mais il se sentait glacé. Ainsi donc, l'oubli était impossible. Et le dialogue plus formellement interdit encore. Sans doute cette jeune femme attendait-elle qu'il lui confiât à son tour le récit des souvenirs qui l'empêchaient d'être heureux et dont elle avait deviné qu'il était, lui aussi, hanté. Allait-il lui parler de la ferme, du chemin plein de soleil et des cris entendus, un matin d'été, vers midi? Lui aussi avait été poussé par un destin qu'il ne reconnaissait plus. Mais comment pourrait-elle voir en lui quelqu'un d'autre que le complice de ses propres bourreaux? Voilà ce qu'il ne pourrait plus jamais éviter : qu'on l'accuse, à chaque instant, de tous les crimes qu'il n'avait pas commis, mais dont il devait endosser la responsabilité. Aucun refus ne pouvait l'en délivrer et il avait fallu qu'il se crût heureux pendant quelques instants pour pouvoir mesurer avec exactitude l'étendue de son malheur. Autour de lui n'existait que la haine et l'amour ne pouvait lui être témoigné que par erreur. Georgette s'était trompée : c'était un autre qu'elle avait serré tout à l'heure entre ses bras, un autre qu'elle croyait une victime fraternelle et dont elle avait voulu apaiser la douleur en lui faisant partager la sienne. C'était pré-

cisément une telle fraternité qui lui était interdite, ou plutôt fermée.

— Tu ne dis rien? Il ne faut pas que cette histoire te rende triste, toi aussi. Va! on oublie... Tu vois bien. Allons, viens près de moi. Et puis, on va rentrer...

Pierre la regarda. Dans l'obscurité légère, il pouvait voir son visage, large et nu, avec sa grande bouche indulgente et ses yeux calmes. Comment tromper un tel regard? Sans dire un mot, il se détourna et se mit à courir dans le chemin, glissant dans les ornières, heurtant les branches tombées, hors d'haleine dès les premiers pas.

Monsieur René Descartes

par S. DE SACY

Un mot malchanceux

Qu'un mot en arrive, au cours des siècles, à signifier le contraire de ce qu'il veut dire, cela n'est pas trop rare en français. Et ce changement de sens a lui-même un sens. Ainsi l'histoire du mot *cartésien* ne traduit pas mal l'histoire des cartésiens, disciples à qui il n'a manqué pour être tout à fait fidèles que le génie — un génie couvrant toute la gamme des sens du mot *génie* à partir d'*ingenium* —, ce qui les a aussitôt conduits au comble de l'infidélité. Infidèles, donc, par fidélité. Si bien que le mot *cartésien* n'a plus avec Descartes lui-même qu'un lien fort ténu, et tout formel. Or, l'usage faisant foi et l'effet lointain revenant sur la première cause, la figure de Descartes a fini par prendre dans nos imaginations les traits déformés du mot.

Il est vrai qu'il n'est pas habituel que la légende des grands hommes s'accorde avec leur histoire. Notre esprit sécrète volontiers le mythe; c'est sa manière naturelle de s'accommoder de ce qui le dépasse; il s'installe ainsi dans le miraculeux en sautant par-dessus les cheminements, trop ardus pour nos pauvres forces. Devant une vigueur désespérante, une énergie désespérante, une tension de poésie ou d'intelligence ou d'efficacité désespérante, une vertu désespérante, le mythe est la réponse spontanée de notre organisation spirituelle, et sa réaction de défense contre le désespoir.

Encore faut-il que le mythe ne retombe pas dans le mensonge dont il s'est distingué (puisque les deux mots ont même origine) par sublimation et scissiparité. Aucune explication, bien sûr, ne nous expliquera jamais l'inexplicable du génie : pourtant il n'est pas vain d'aller reconnaître un peu les confins de l'inexplicable dans leur vérité. Ou bien les grands hommes ne nous sont de rien; ou bien il est capital pour nous d'apercevoir au moins les bases où ils ont planté leur camp de départ, les routes qu'ils ont choisies, les empreintes qu'a laissées leur allure. Ce sont ces points-là et ces directions, avec leurs mesures et leurs coordonnées, que déterminent les investigations des érudits. On a tort d'en médire : elles situent avec plus d'exactitude la vraie zone de l'incommensurable. Baudelaire nous apparaît plus grand depuis que nous connaissons mieux ce qui en lui demeurera inconnaissable.

Or, s'agissant de Descartes, il n'y a même pas besoin de convoquer l'érudition pour découvrir à quel point il est étranger à sa cartésienne renommée : il suffit de le lire. Mais de le lire avec bonne foi, simplicité, plasticité, — avec naïveté (il est vrai que pour un lecteur adulte la naïveté n'est plus une qualité spontanée : comme le naturel, comme la sincérité, elle se conquiert). Dans la même disposition qu'on se donne pour lire un roman. Un roman? C'est lui qui l'a dit : s'il a « *voulu que les femmes mêmes pussent entendre quelque chose* » dans le *Discours de la méthode* (lettre au P. Vatier, 22 février 1638), il recommande encore qu'on aborde le livre des *Principes de la philosophie* sans contrainte ni contention : « *Je voudrais qu'on le parcourût d'abord tout entier ainsi qu'un roman, sans forcer beaucoup son attention...* » (préface).

Seulement il faut croire qu'on le lit mal, ou qu'on ne le lit pas, ou encore que ceux qui le lisent ne sont pas ceux qui parlent de lui. Car si le mot *cartésien* (selon d'ailleurs un usage que n'osent élucider ni le Littré ni le Larousse ni le Robert) désigne un caractère bien réel et bien français, et ridiculement français parfois, il faut rapporter ce caractère non pas au Descartes vrai, mais aux descendants des descendants et, par exemple, à tous les héritiers de ces

théologiens qu'il avait en horreur, les théologiens de la Contre-Eglise valant ceux de l'Eglise; ou bien à ces philosophes qui toujours font de la philosophie un « *moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et de se faire admirer des moins savants* » (première partie du *Discours*); ou bien aux juristes qui prétendent dicter leurs lois à la nature des choses; ou encore aux pédagogues qui prennent la culture pour un système de résumés bien articulés.

Le cartésien du langage courant, c'est un pédant de cabinet, sec, rigide, entier, tranchant, les yeux fermés devant le monde et devant lui-même; il ne se fie qu'à la pensée pure; il n'admet de connaissance que de l'abstraction; il prétend déterminer l'être au moyen de sa mécanique raisonneuse; il ne croit qu'à ce qu'il a décidé devoir être, à l'existence que par déduction et au réel que par conclusion. Ce cartésien-là est à peu près à Descartes ce que le signe *moins* est au signe *plus*.

« Je suis homme »

Et cependant une bonne partie des livres de Descartes est occupée en effet par ces « *chaînes de vérités* » dont lui-même proclamait qu'elles commandaient tout le reste, par ce « *... il me semble que par là j'ai trouvé des cieux...* » qui ravissait Péguy (n'y a-t-il pas quelque chose d'également ravissant dans les titres des *Méditations* troisième et cinquième, « *De Dieu; qu'il existe* » puis « *Et, derechef de Dieu, qu'il existe* »?). Mais on s'abuse, et on se complaît parfois à s'abuser, sur la place que tient la déduction métaphysique dans l'ensemble de l'œuvre et dans la vie d'une pensée vivante.

« *J'ai tâché de trouver en général les principes ou premières causes de tout ce qui est ou qui peut être dans le monde, sans rien considérer pour cet effet que Dieu seul qui l'a créé, ni les tirer d'ailleurs que de certaines semences de vérité qui sont naturellement en nos âmes. Après cela, j'ai examiné quels étaient les premiers et plus ordinaires effets qu'on pouvait déduire de ces causes; et il me semble*

que par là j'ai trouvé des cieux, des astres, une terre, et même sur la terre de l'eau, de l'air, du feu, des minéraux et quelques autres telles choses... » Sans doute. Mais aussitôt Descartes lui-même envoie le coup d'arrêt : « *Puis, lorsque j'ai voulu descendre à celles qui étaient plus particulières, il s'en est tant présenté à moi de diverses, que je n'ai pas cru qu'il fût possible à l'esprit humain de distinguer les formes ou espèces de corps qui sont sur la terre d'une infinité d'autres qui pourraient y être si c'eût été le vouloir de Dieu de les y mettre, ni par conséquent de les rapporter à notre usage, si ce n'est qu'on vienne au-devant des causes par les effets, et qu'on se serve de plusieurs expériences particulières.* (...) *Il faut aussi que j'avoue que la puissance de la nature est si ample et si vaste, et que ces principes sont si simples et si généraux, que je ne remarque quasi plus aucun effet particulier que d'abord je ne connaisse qu'il peut en être déduit en plusieurs diverses façons, et que ma plus grande difficulté est d'ordinaire de trouver en laquelle de ces façons il en dépend; car à cela je ne sais point d'autre expédient que de chercher derechef quelques expériences...* » (sixième partie du *Discours*).

« *Il arrive mille rencontres en travaillant qui ne se peuvent prévoir sur le papier* », « *Il n'y a point d'expériences qui ne se trouvassent utiles à quelque chose, si on pouvait examiner toute la nature* » (Lettres à Ferrier et à Mersenne, 18 juin 1629 et 9 janvier 1639).

Le lecteur exercé, et, comme doit être un vrai lecteur, sensible au mode de l'expression autant qu'à la chose exprimée, est saisi d'abord, dans le *Discours*, par l'élan, la charnelle chaleur, la jeunesse joyeuse. Et puis soudain le ton et le chant s'affaissent : comme si, en abordant son exposé métaphysique, Dieu et le reste, l'auteur lui-même commençait à s'ennuyer, — comme s'il se retirait.

Cette réticence, ses propres mots la déclarent, sous les raisons diverses dont il la couvre, au début de la quatrième partie, puis au début de la cinquième : « *Je ne sais si je dois vous entretenir des premières méditations que j'y ai faites; car elles sont si métaphysiques et peu communes, qu'elles ne seront peut-être pas au goût de tout le monde;*

et, toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint d'en parler. » « *Je serais bien aise de poursuivre et de faire voir ici toute la chaîne des autres vérités que j'ai déduites de ces premières; mais, à cause que pour cet effet il serait maintenant besoin que je parlasse de plusieurs questions qui sont en controverse entre les doctes, avec lesquels je ne désire point me brouiller, je crois qu'il sera mieux que je m'en abstienne, et que je dise seulement en général quelles elles sont...* » La confession nue se trouve dans une lettre au P. Vatier du 22 février 1638, huit mois après la publication : les pages sur l'existence de Dieu forment sans doute « *la pièce la plus importante* » du *Discours*, mais, dit Descartes, « *j'avoue que c'est la moins élaborée de tout l'ouvrage; ce qui vient en partie de ce que je ne me suis résolu de l'y joindre que sur la fin, et lorsque le libraire me pressait* ». Etonnons-nous donc de cette cadence qui change, et d'un Descartes qui cesse soudain de se montrer selon son droit fil !

La métaphysique, commencement et fondement de toute recherche, étape nécessaire mais préliminaire, ne saurait ni constituer la fin du philosophe, ni demeurer son occupation. Il s'agit d'établir une bonne fois, au départ, qu'on ne perd pas son temps en prétendant user méthodiquement de la pensée; et ensuite, les arrières assurés, de passer outre. On cite souvent certain passage de la préface des *Principes* : « *Toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences...* » Mais on omet volontiers la suite : « *Or, comme ce n'est pas des racines ni du tronc des arbres qu'on cueille des fruits, mais seulement des extrémités de leurs branches, ainsi la principale utilité de la philosophie dépend de celles de ses parties qu'on ne peut apprendre que les dernières.* »

Descartes a toujours montré une extrême attention, dans l'emploi de son propre temps, à ne donner « *que fort peu d'heures, par jour, aux pensées qui occupent l'imagination, et fort peu d'heures, par an à celles qui occupent l'enten-*

dement seul » (lettre à Elisabeth, 28 juin 1643). Il confie à son ami Chanut, le 1er février 1647, que les « *pensées métaphysiques* (...) *lassent* » son esprit et que « *la présence des objets sensibles ne permet pas* » qu'il s'« *y arrête longtemps* ». Et il ne se fatigue pas de conseiller qu'on l'imite en cette hygiène.

A la princesse Elisabeth, le 28 juin 1643 : « *Comme je crois qu'il est très nécessaire d'avoir bien compris, une fois en sa vie, les principes de la métaphysique, à cause que ce sont eux qui nous donnent la connaissance de Dieu et de notre âme, je crois aussi qu'il serait très nuisible d'occuper souvent son entendement à les méditer, à cause qu'il ne pourrait si bien vaquer aux fonctions de l'imagination et des sens; mais que le meilleur est de se contenter de retenir en sa mémoire et en sa créance les conclusions qu'on a une fois tirées, puis employer le reste du temps qu'on a pour l'étude, aux pensées où l'entendement agit avec l'imagination et les sens.* » Il lui rappelle le 6 octobre 1645 que « *la constitution de notre nature* » est « *telle, que notre esprit a besoin de beaucoup de relâche, afin qu'il puisse employer utilement quelques moments en la recherche de la vérité, et qu'il s'assoupirait, au lieu de se polir, s'il s'appliquait trop à l'étude* ».

Dans une lettre à Chanut du 26 février 1649 il commente le livre des *Principes* à l'intention de la reine Christine : « *Encore que sa première partie ne soit qu'un abrégé de ce que j'ai écrit en mes* Méditations, *il n'est pas besoin toutefois, pour l'entendre, de s'arrêter à lire ces* Méditations, *à cause que plusieurs les trouvent beaucoup plus difficiles, et j'aurais peur que Sa Majesté ne s'en ennuyât.* » Se soucie-t-il — on l'a dit — de ménager la faiblesse d'une tête couronnée? Si peu, qu'il ne fait cette fois que résumer une sommation qu'il a développée l'année précédente — avec la vivacité d'une homme excédé par les abus du zèle — en causant avec François Burman; et Burman a noté dans son procès-verbal « *qu'il ne faut pas tellement s'appesantir sur les méditations, ni sur les choses métaphysiques, qu'il ne faut pas non plus les perfectionner par des commentaires ou choses semblables; beaucoup moins encore,*

comme certains s'y essayent, les reprendre d'une manière plus profonde que l'auteur ne l'a fait, car il les a traitées d'une manière assez profonde. Mais il suffit d'en avoir pris connaissance une fois d'une manière générale et de se rappeler la conclusion; autrement l'esprit se détourne trop des choses physiques et sensibles et devient impropre à les considérer : ce qui est pourtant l'occupation la plus souhaitable pour les hommes, parce qu'ils y trouveraient abondamment de l'utilité pour leur vie. L'auteur s'est assez attaché aux choses métaphysiques dans les Méditations contre les Sceptiques, etc., et il a établi leur certitude de telle manière que les autres n'aient pas à s'y essayer à l'entreprendre ou à se tourmenter longtemps l'esprit en méditant sur ces matières. Il suffit d'avoir pris connaissance du premier livre des Principes, où se trouve ce qu'il est nécessaire de savoir de métaphysique pour la physique. »

Laissons donc les techniciens du cartésianisme reprendre Descartes « selon l'ordre des raisons »; et, plus modestement, essayons de naviguer au plus près de ce Descartes-là qui n'avait jamais peur de trop concéder aux « *choses physiques et sensibles* », à l' « *utilité* », à l' « *imagination* » et, comme il l'écrivait encore à Elisabeth, « *au relâche des sens et au repos de l'esprit* ». Est-ce l'autre Descartes dont La Fontaine jugeait que les païens eussent fait un dieu? Peut-être. Cela n'est pas du tout sûr : « ...et qui tient le milieu entre l'homme et l'esprit ». Celui-là, en tout cas, fut simplement Monsieur René Descartes; et il fut Homme entre les hommes. Certes ce n'est pas là tout Descartes : mais c'est de là certainement que Descartes est parti pour être Descartes. Il n'a pas reçu du ciel, ou du hasard, je ne sais quel état de philosophe : il s'est fait lui-même sage et savant. A partir d'une infrastructure; une infrastructure sur laquelle il s'est construit en se conformant à elle. Lui-même la reconnaissait comme telle; lui-même en soi décrit sans cesse — il suffit, encore une fois, de le lire — le puissant mouvement de la nature, l'individualité reconnue, acceptée, cultivée, la particularité consciente et résolue, et revendiquée, où plongeaient les racines de son universalité.

« Nul n'a pensé plus près de soi », dit Alain : « Non point ange; homme, et chargé de matière comme nous, empêché de passions comme nous, et gouvernant ensemble corps et âme selon la situation humaine. » Descartes a confié à Huygens le 10 octobre 1642 qu'il est « *du nombre de ceux qui aiment le plus la vie* ». Lorsqu'en 1643 un cuistre hollandais l'accuse de débauche et d'aller semant des enfants naturels, il ne s'excuse ni ne s'humilie, il redresse la tête au contraire; il ne se contente pas de répondre : « *Nuper juvenis fui,* il n'y a pas longtemps que j'étais jeune », il insiste fièrement : « *Et nunc adhuc homo sum,* et aujourd'hui encore je suis homme. » Il revendique la plénitude de sa condition. Le mot de la *Première méditation* sonne comme un avertissement : « *Toutefois j'ai ici à considérer que je suis homme.* »

Du chevalier au cavalier

Cet homme, poursuit Alain, « est d'une belle époque, et qui n'a pas encore appris l'obéissance. L'ordre n'est point fait. En toute l'Europe, c'est comme une immense guerre civile où chacun se bat pour son compte; et même la mathématique ressemble à une guerre de partisans, où les plus habiles essaient quelque botte secrète. Tout homme est d'épée et d'entreprise... »

Le règne solaire approche. Alors les règlements de comptes se poursuivront en tapinois au-dessous des belles surfaces polies et miroitantes du quart de siècle que la postérité éblouie appellera le siècle de Louis XIV. Mais aucun signe n'annonce encore ce prochain éclat; le passé parle plus fort que l'avenir; on frissonne au souvenir toujours vif de la sauvage anarchie dont Montaigne tenait journal. La France, ou ce qui deviendra la France, a peur; peur d'elle-même. Elle appelle une poigne. Richelieu puis Mazarin réussissent. Et cependant on les abhorre. Car tout s'enchevêtre. Les idées et les mœurs marchent rarement de pair avec les faits; demain elles les devanceront peut-être, aujourd'hui elles retardent sur eux. L'Etat moderne, appelé par la nature des choses, affermit déjà ses fonda-

tions que l'on ne reconnaît encore Richelieu qu'à sa matraque, Mazarin qu'à ses mouchards.

Et l'individualisme s'exaspère devant les pouvoirs qui le débordent. Plus tard il saura se rétablir : en attendant, il se débat, et le siècle engendre désespérément, nous connaissons cela, ses aventuriers. Descartes se dresse au centre d'une génération d'aventuriers.

On ne leur donne pas le nom d'aventuriers. Ils n'ont pas de nom. Ils ne peuvent pas avoir un nom qui leur soit propre, puisqu'ils relèvent d'une idée de l'homme ancienne, déjà dépassée par les faits, déjà condamnée. Ils vont s'éteindre sans héritiers. Bientôt le siècle pourchassera les survivants; Alceste sera refoulé sur l'endroit écarté où il s'obstinera à son aise dans une conception périmée de l'homme d'honneur. Les gens de Port-Royal ne s'épanouissent que dans le vallon malsain qu'ils appellent voluptueusement leur désert. Descartes aussi appelle un désert son séjour hollandais : séjour fort visité et peuplé, mais où la pression sociale — tant que les théologiens ne s'en mêlent pas — demeure modérée. Tous ces interdits de séjour de l'ordre nouveau sont les derniers descendants de la chevalerie.

La chevalerie morte anime encore le rêve. La dimension du chevalier n'a pas encore été remplacée, comme mesure de l'âme, par celle de l'honnête homme. En 1580 — c'était hier — Montaigne a vu à Meaux des reliques d'Ogier le Danois, et, maniant un humérus, il l'a trouvé plus long que son propre bras tout entier : *Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris* », ces hommes-là étaient d'une autre taille. Flèche brisée dont la pointe toujours vibrante reste plantée au cœur du XVII^e^ siècle. Tout ce siècle, avant comme après la date fatidique de 1660 dont le rayon illumine les faits mais se réfracte sur le seuil des pensées profondes, continue à lire des romans de chevalerie : sous leur forme dégradée, ils lui dispensent les mêmes compensations que nous trouvons aujourd'hui dans nos romans policiers. Descartes lui-même, qui évoque dans le *Discours* les « *extravagances des paladins de nos romans* », lisait, ou avait lu, ces *Amadis* dont La Fontaine reproche à sa femme d'abuser. Quand de

cette mode Furetière tire un sketch pour le *Roman bourgeois*, c'est toute une société qui, en désavouant ses propres goûts, les avoue. Le chevalier désemparé dont le fantôme hante les corridors nocturnes de l'âge solaire figure le complexe d'un âge que ses nouveaux gendarmes bourrent de refoulements.

Les grandes crises, qu'elles soient historiques ou symboliques, ne surviennent guère qu'après Descartes, quand la résistance durcie pousse au paroxysme les forces contrariées. Alors ces forces se montrent plus découvertes, et sous un fort grossissement : par récurrence elles aident à comprendre l'époque dépassée où, jouant plus librement, elles se dévoilaient moins. Ne parlons même pas des formes aberrantes qu'elles prendront lorsque, l'astre au zénith, l'athéisme revêtira le masque grimaçant d'un vice, la pédérastie et la simple ivrognerie se feront démoniaques, les musiques raciniennes et l'ordonnance des parcs s'équilibreront sur le monstrueux grouillement de l'affaire des poisons, envoûtements, avortements, poudres mortelles, messes noires, enfants saignés, conciliabules de maquerelles et de prêtres, de duchesses et d'indicateurs; lorsque les doctrines de la raison, de l'ordre et de la mesure trahiront (puisque « rendre la lumière suppose d'ombre une morne moitié ») les menaces pressantes de la violence, du passionnel et de tous les excès. Bornons-nous à trois péripéties typiques, et qui demeurent étrangement énigmatiques tant qu'on oublie qu'il arrive aux faits d'être écrits en langage chiffré.

La Fronde. Sur elle on ne nous cache rien, hormis le principal. Toutes les causes qu'on développe ne font pas, ensemble, une seule raison. On décrit par le menu un bouillonnement dont la loi reste inintelligible. Et Retz, capable d'un si extraordinaire jugement politique et d'un regard si extraordinairement perçant, nous résignerons-nous à ne voir en lui que l'agitateur puéril et brouillon auquel on veut le réduire et que d'ailleurs il était en effet?

Port-Royal. Une poignée d'hommes terrés dans l'humilité, dans l'abnégation. A peine sait-on leurs noms; celui de Pascal ne se détachera qu'après sa mort; inventé par

la postérité. Et le rayonnement de ces obscurs offusque celui du roi solaire. Le pouvoir discerne en eux une insupportable irréductibilité. Misérables, ils le tiennent en échec. Il s'acharne, ils s'obstinent. Et la lutte ne cesse de s'aggraver dans une sorte de confusion des langues. Car ce que l'on combat en eux est tout autre chose que ce pour quoi ils croient combattre : c'est ce que le pouvoir (il faudrait aussi écouter sa voix) appelle leur orgueil et leur entêtement. « Puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques, écrit Jacqueline Pascal; mais si ce n'est pas à nous à défendre la vérité, c'est à nous à mourir pour la vérité... » Détachez ces paroles de leur contexte religieux : vous entendez une sœur de la Grande Mademoiselle. Quelle assurance, et, oui, quel orgueil, que de se compter soi-même parmi ceux « à qui Dieu a confié la vérité »! Quelle ivresse de la démesure! — de cette démesure précisément à laquelle Corneille, contemporain de Descartes, avait donné voix avant de se voir ravalé au rang des barbons démodés dont Molière fait rire.

Molière : don Juan. Ce débauché, cet athée est un frère, à son tour, des jansénistes. Il joue contre. Contre quoi? Contre toute entrave. Contre la chaîne conjugale d'abord. Ce qu'aime cet orgueilleux en chaque femme nouvelle, c'est qu'elle ravive en lui le sentiment de soi. « Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. » L'heure de l'accord vient menacer son impérieuse solitude : elle sonne en même temps l'obligation de rompre. Contre famille et société, cela va de soi puisqu'il se pose si désespérément comme individu qu'il ne tolère même pas l'unité composée qu'est le couple. Une ganache, le père qu'il bafoue? Non, mais au contraire toute dignité et toute noblesse, et ennemi par ses vertus, puisqu'il les a asservies à l'ordre nouveau. Contre Dieu. Mais quel Dieu? le Dieu de Sganarelle : le Dieu des bonnes gens peut-être, mais le Dieu des bien-pensants, des familles, des hommes de l'ordre, de la société, des Jésuites et du roi. Non pas le Dieu de Port-Royal, mais le Dieu des évêques et celui du Commandeur :

celui pour qui la raison d'Etat est monnaie de bon aloi, pour qui le succès fait droit, pour qui la fin justifie les moyens, celui qui s'imagine que le tonnerre de Zeus peut encore suffire à terroriser un don Juan. Les prodiges avertisseurs se succèdent et se précipitent : pour don Juan, ce ne sont que des *tentations*. Parier contre Dieu? Non, mais contre une certaine image sociale de Dieu, certainement indigne de Dieu. Dieu, s'il existe, dit don Juan, ne saurait user de moyens aussi bas; et quelle que soit l'étendue des pouvoirs dont il fait étalage, ces pouvoirs-là ne sauraient passer, *aux yeux d'un homme comme moi*, pour la véritable puissance divine. Que ceux-là s'y laissent prendre qui confondent nécessité et devoir, Eglise et religion, rites et foi, règlements et morale, société et vérité, autorité et valeur. Ce Dieu qui les étonne lorsqu'il manie sa foudre, ce Dieu qui prétend me convaincre par une parade de foire, qu'est-il au regard de ma propre exigence? Si loin qu'il me mène et quoi qu'il doive m'en coûter, je sais trop bien, pour me laisser abuser, ce que je dois à moi-même. Le *moi!* de don Juan : le *moi!* de Médée, le *moi!* de Port-Royal, le *moi!* de tous les prétendus étourdis de la Fronde, le *moi!* du siècle de Louis XIII. Sous Louis XIV il faut que don Juan soit englouti et Port-Royal rasé tandis que Corneille, soumis, tisonne une vieillesse morose : il n'y a plus d'emploi pour les derniers chevaliers, traqués jusque dans la clandestinité.

La catastrophe de don Juan volatilise le mythe de l'homme seul qui, irréductible à la société policée, cherche aventure dans les jungles du vaste monde. Le chevalier du rêve, à l'exemple des chevaliers de l'ancien temps, chassait la brute, le trafiquant d'esclaves, les dragons, les enchantements, les maléfices : pariant pour les faibles contre les puissants, il combattait toute force, au nom de l'honneur chevaleresque. Il faisait volontiers alliance avec Dieu, — pourvu que Dieu et les hommes de Dieu restassent fidèles à Dieu. Il allait chevauchant sur un plan où mots d'ordre ni règlements n'ont de signification. Il était l'image même de l'exigence spirituelle (que l'on n'appelait pas encore orgueil), sans appui, sans aide, sans soutien, sans organisa-

tion, sans police, pure de toute compromission, de toute apparence de compromission. Contre tant d'ennemis..., — moi seul, et c'est assez. Individu entièrement *réalisé* dans le tout de l'individu, il était celui qui, sans rien devoir à qui ou à quoi que ce fût, accomplissait cette image idéale de soi que chacun porte au fond de soi.

Il est la formule secrète de l'air que respire Descartes. Et puisque le mot *chevalier* se double du mot *cavalier,* il est celui qui redouble la vertu du mot inéluctable de Péguy : « Descartes, dans l'histoire de la pensée, ce sera toujours ce cavalier français qui partit d'un si bon pas. »

Monsieur René Descartes

Le chevalier est le révélateur d'une existence errante et toujours consacrée à l'esprit d'aventure, d'une âme impatiente, d'une fuite incessamment renouvelée vers les « déserts » où se dénoue l'obligation sociale. La preuve ontologique, il sera toujours temps de la disséquer : ce qui est beaucoup plus urgent, c'est d'apercevoir que du moment où Descartes aborde son existence d'homme, en 1618, à 1650 où il meurt, en trente-deux ans il n'a passé en France que six années en tout, et encore faut-il additionner les durées de cinq séjours. Ce fait-là ne serait-il qu'un détail anecdotique? Sinon, ne doit-il pas commander toutes les lignes de construction de l'image que nous avons à former?

Comme il parle volontiers de la raison, on voudrait qu'il ait été toujours et naturellement raisonnable, — on voudrait que la sagesse d'un sage soit la même sagesse que la sagesse d'un enfant sage. Seulement l'homme Descartes fut, à la mesure de son siècle, un homme de démesure. Et la crise mystique de la vingt-cinquième année, et cet entraînement passionné pour les recherches ésotériques, et les trois songes d'une nuit de novembre, et d'étranges remarques sur la connaissance poétique et le symbolisme, et la quête de la Fraternité Rose-Croix, et tant d'exaltation pour l'Unité des occultistes, — on préfère traiter ces épisodes incommodes comme des signes d'une maladie

infantile appelée à guérir sans laisser de traces. Seulement toute la sixième partie du *Discours* devient singulièrement peu intelligible : « ... *afin que, les derniers commençant où les précédents auraient achevé, et ainsi joignant les vies et les travaux de plusieurs, nous allassions tous ensemble beaucoup plus loin...* », « ... *nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature...* » Quant à l'ambition, celle de Retz ne paraît pas, pour s'exercer dans un autre domaine, tellement plus débridée.

Et quant au *Moi* que la *Médée* de Corneille jette en 1635 comme un appel de trompette, le *Discours* lui donne son exacte réplique en 1637. Ce n'est nullement la « méthode » qui en fait la tonalité (l'énoncé de la méthode n'occupe que 0,8 pour cent de tout l'ouvrage), c'est le « *Pour moi, je...* » qui éclate dès l'ouverture, et autour duquel se dispose et s'organise non pas un traité, mais une autobiographie spirituelle. *Les Méditations* elles-mêmes demeurent, à leur manière, la confidence d'un homme en marche. Et il faut se souvenir de ce style, le style du *je*, qui survit à Louis XIII, pour comprendre clairement et distinctement l'importance croissante de la correspondance dans l'œuvre d'un homme qui, à l'heure où il se lasse de publier, paraît se retirer, alors qu'au contraire il ne fait que se fier encore davantage à soi seul.

Pour d'autres, les épisodes de la vie privée peuvent n'avoir qu'une valeur documentaire; peut-être. Pour Descartes, ce sont eux qui forment la chair et le sang de la doctrine des passions, de la morale de la joie, de la sagesse du héros, — de la Volonté et de la Générosité. « *C'est en usant seulement de la vie et des conversations ordinaires, et en s'abstenant de méditer et d'étudier aux choses qui exercent l'imagination, qu'on apprend à concevoir l'union de l'âme et du corps.* » De la métaphysique même pourra-t-on jamais parler avec justesse et avec justice, sans répéter le mot d'Alain que « nul n'a pensé plus près de soi », et, par exemple, sans avoir seulement essayé de dénombrer dans le *Discours* — vous en serez vite obsédé — les images, métaphores et paraboles traduisant le sentiment de l'homme qui construit (le bâtis-

seur est aussi un homme en marche : dans le temps) et le sentiment de l'aventurier sur les routes du monde?

Descartes a bien dit que l'esprit est plus facile à connaître que le corps : mais non pas que le facile suffise. Nous ne manquons pas de spécialistes fort entendus à scruter selon leurs méthodes les coins et les recoins de la pensée cartésienne. Seulement il est trop aisé d'omettre que Descartes lui-même n'a jamais séparé cette pensée de celui qui la formait, — de ce Monsieur René Descartes sans qui le cartésianisme ne serait que ce qu'il est. « *De l'eau est toujours de l'eau,* écrivait-il à Beeckman le 17 octobre 1630; *mais elle a toujours aussi un autre goût, quand on la boit à la source même, plutôt que dans une cruche ou à la rivière. (...) Si je consens un jour à faire voir au public des produits de mon petit fonds, on reconnaîtra aisément qu'ils sont bien des fruits de mon propre esprit, et que je ne les ai cueillis dans le champ de nul autre.* »

Ces pages forment l'introduction d'un *Descartes par lui-même* à paraître prochainement aux Editions du Seuil dans la collection « Ecrivains de toujours ».

MERCVRIALE

LETTRES

SUR LES PROPOS D'ALAIN. — Il me souvient d'avoir longtemps résisté à Alain, à le suivre dans ses *Propos* obstinément, mais au hasard, selon la revue ou le journal qui tombait sous mes yeux. Chacun d'eux m'abandonnait au moment où je commençais à être sensible à cette curieuse alliance d'autorité magistrale et de charme courtois. Abordant un autre propos, quelques jours après, il me semblait que c'était le même, qui m'infligeait la même frustration. Et d'ailleurs, qui parlait ainsi? Je ne voyais pas l'homme. Et je m'irritais que cette pensée, dénonçant tout savoir livresque et toute formule apprise, eût recours à ce ton qui me semblait le comble de l'artifice : ce pastiche de Montaigne ou de La Bruyère, et que cette doctrine de l'effort de jugement et d'expérience eût toutes les apparences d'une pensée d'autorité. Car enfin d'où venait la sentence qui ouvre chaque propos, cette affirmation assez abrupte et massive? D'où venait cette assurance, ce sous-entendu d'infaillibilité qui court partout, et dédaigne de donner ses preuves? Si je comprenais quelque chose, croyais-je, c'était ce pseudonyme d'Alain qui, séparant le penseur de l'individu faillible et périssable, l'installait d'emblée dans on ne sait quel ciel magistral.

Puis, je lus l'*Histoire de mes Pensées*. Où, enfin, je trouvai l'homme, les lents cheminements de vie et de réflexion que supposent les sentences. Où je trouvai aussi la continuité nécessaire à ma respiration. Alain m'était ouvert, si l'on veut, non les *Propos*, dont je demeurais jusqu'à ce jour fort médiocre lecteur.

Le choix que vient de publier M. Maurice Savin dans la Bibliothèque de la Pléiade (1) me semble donc particulièrement opportun — si j'en juge par mon exemple, qui n'est peut-être pas si

(1) Gallimard.

singulier. Enfin, je rends les armes. Et avec quelle joie! Car je n'ai pas attendu ce ralliement de la dernière heure pour m'accorder à Alain quand il dit (après Spinoza) qu'admirer est la meilleure hygiène. Après avoir traversé tout le livre, relisant la remarquable préface de M. André Maurois, je n'ai plus envie de sourire des premières lignes, qui pourtant... « Voici, à mon jugement, l'un des plus beaux livres du monde. Je le mets au rang de Montaigne et de Montesquieu. » — Je serais plutôt enclin à les ratifier.

M. Maurice Savin, qui s'excuse d'avoir occupé la place de Michel Alexandre, s'est excellemment acquitté de sa tâche : choisir quelque sept cent cinquante propos dans les quelque cinq mille qui furent écrits entre 1906 et 1936, avec la seule interruption des années de guerre. Tâche ingrate pour celui qui connaissant et comprenant tout répugne à exclure. Mais aussi pour celui qui, ayant vécu familièrement avec le maître, est porté à préférer ce qui s'accorde à ses souvenirs. « Je songeais aussi à ces préférences particulières, de tel lecteur pour tel *Propos*. Henri Mondor, c'était l'*Odeur de Réfectoire*, Gaston Gallimard *La Jetée de Dieppe*. Je confesse que j'inclinais à cet Alain que j'avais suivi sur les sentiers de la Bretagne et des dieux, les rumeurs de la foule n'étant plus que des rumeurs amorties, nulles si le rossignol chantait ou le rouge-gorge. »

Cette préférence ne manque pas de raisons. En dépit de « l'éternel partout mêlé », M. Savin a fort bien fait d'écarter les propos (c'est sur eux que, trop souvent, je tombais) qui réagissent au tout-venant de la circonstance politique. « Rien, je crois, ne perd sa chaleur plus vite que l'occasion politique », commente-t-il. Mais je ne suis pas sûr que la loi du genre soit, ici, seule en cause. On relit toujours ce que Marx a écrit de la Commune, ou du Dix-huit Brumaire. La vérité est qu'Alain est trop peu historien (trop anti-historien) pour être un grand analyste politique, et trop peu curieux de l'avenir pour en avoir le pressentiment. Il ne guette dans l'événement que la confirmation de son expérience de l'homme — quelques exemples de plus pour son traité des passions. S'il ne s'agit que de penser l'homme, mieux vaut le penser à partir de l'expérience familière : il semble bien que la différence d'échelle implique une différence de nature, dont Alain ne veut pas convenir. En tout cas, il est trop clair que cette pensée est de philosophe, de moraliste, non de journaliste, ou de spécialiste. « Il peut être intéressant, au lieu de s'arrêter à contredire, de comprendre que les célèbres *Propos* sont nés de la philosophie, j'entends du métier de professeur de philosophie », écrit-il lui-même dans le texte

placé au début du recueil. Il n'était pas question de donner au politique ou à l'économiste la même place qu'au moraliste, au psychologue, à l'esthéticien. La guerre elle-même, à laquelle revient si souvent sa pensée, n'est pas un moment de l'Histoire, cette guerre de 1914 liée à des causes et à des conséquences particulières, mais une expérience humaine éternelle, refaite pour son propre compte par un artilleur du nom d'Emile Chartier.

Le choix paraît donc peu contestable. Mais je me demande soudain si c'est bien ce choix qui m'a ainsi découvert l'Alain des *Propos*. N'est-ce pas plutôt cet ensemble qui, pour la première fois, donne la possibilité de lire ces textes à la suite, comme s'il s'agissait des courts chapitres d'un vaste roman? L'appétit me vient pour les cinq mille propos, même pour ceux qui m'avaient ennuyé, et que, d'ailleurs, je retrouve rarement ici : « Ce livre n'est pas comme un édifice qu'il faut embrasser d'un regard; le lire d'un trait serait une erreur. Mieux vaut le replacer dans le cours du temps. Deux ou trois propos par jour. » Comment ne pas donner raison à M. André Maurois? Cependant, si le cours du temps est la perspective qui s'impose, elle passe par une certaine continuité de lecture. Imaginons (il va sans dire que cette idée n'a pas effleuré l'esprit de M. Savin) ces propos groupés selon leurs thèmes (comme ils le furent parfois par Alain : *Propos sur l'Esthétique, sur le Bonheur, Propos de Littérature, de Politique, d'Economique)* : le recueil eût perdu son charme — et sa vérité.

Ce qui n'est pas si aisé à comprendre. Car enfin, on voit mal les rapports de cette pensée avec le temps. « J'avoue que je ne puis m'empêcher de penser ainsi hors de l'histoire... » (p. 104). Rien de plus vrai : Alain préfère la géographie — et la physique. Ce n'est jamais le particulier du temps qu'il saisit, mais, à travers lui, une vérité qu'il faut bien dire éternelle : l'*Iliade* lui suffit pour concevoir le guerrier, Platon pour penser l'homme juste. Toute différence lui est ennemie, qui met en jeu une différence humaine irréductible, qui ne se laisse pas ramener aux lois qui tiennent à la nature des choses. Il raille Lévy-Bruhl (sans le nommer) opposant mentalité primitive et mentalité rationnelle, et, lisant un roman qui met l'accent sur la spécificité de l'âme russe, il s'exclame : « Moi aussi, je suis russe! » (p. 970). Toute nouveauté lui est importune : il se défie de Freud (« un art de deviner ce qui n'est point », p. 418), d'Einstein (dont la pensée, dit-il, n'est encore qu'un monstre), des nouveaux géomètres, des nouveaux artistes (le poète du siècle, à ses yeux, est Valéry), des nouveaux philosophes (exception faite pour Hegel — et pour Marx — par une allusion, sinon méprisante, — « le fumeux

Nietzsche » — aux penseurs de la tradition moderne qui, pourtant, ne furent pas tous des « sorbonnagres »). Il se détourne de ce que le temps apporte en dehors de lui. C'est qu'à lui-même le temps n'apporte rien. Ouverte à toutes les directions, cette pensée n'y cherche que la confirmation d'une même sagesse. Maintenue tout au long d'une longue vie, cette sagesse est conquise dès le début. Rien, dans les derniers propos, ne récuse ce que les premiers affirment. N'essayons pas ici de trouver des périodes. Constante réaffirmation de vérités indestructibles, cette pensée, hors du temps, est dressée comme un roc.

Comment se fait-il, dès lors, qu'elle nous invite à la saisir selon le cours du temps? Immuable, elle n'est que mouvement. « Le paradoxe humain, c'est que tout est dit et que rien n'est compris » (p. 434). Tout Alain est dans ce paradoxe — celui de l'homme, à ses yeux. Il existe une nature humaine, et la pensée droite l'atteint, depuis toujours. Penser, c'est donc toujours redire la même chose, et tout est déjà dit. Mais penser n'est pas croire : c'est, chaque fois, conquérir ce qui est à penser, c'est-à-dire douter, d'abord, et prendre à son compte. La pensée n'est pas la gardienne d'un troupeau de vérités qu'elle pourrait contempler à distance : penser est un acte, penser n'existe qu'à l'infinitif. Penser, c'est comprendre ce qui déjà été dit : mais l'effort de comprendre n'a pas de fin.

D'où la monotonie des *Propos*, si nous songeons aux vérités qu'ils expriment — et leur nouveauté perpétuelle, si nous avons égard à l'acte même de penser. D'où, aussi, leur forme, ce bref espace de deux pages, qui est celui de l'actualité de l'intelligence. Son *Propos* terminé, Alain ne tente pas de l'utiliser pour en écrire un autre, qui en serait le développement, la rectification — ou la réfutation. Ainsi se construisent les systèmes : Alain n'est pas l'un de ces architectes. Car la construction d'un système suppose toujours que l'éclair de la pensée déserte certaines propositions pour se reporter sur d'autres : les systèmes sont faits de pensées abandonnées, de pensées-pierres sur lesquelles s'appuie la force ascensionnelle de l'édifice. Mais, de la pensée, Alain dirait ce que Kant dit de l'homme : qu'elle doit être traitée comme une fin, jamais comme un moyen. Il n'y a pas de pensée-socle, de pensée-chose, de pensée-point d'appui. Aussi la pensée est-elle brève : comme un acte, une respiration.

Le propos terminé, il faut repartir à zéro : écrire un autre propos, comme s'il était le premier. On ne peut même pas dire que, chaque fois, il s'agit d'un effort pour penser l'idée de plus près, si bien qu'il y aurait, de texte en texte, un progrès de con-

naissance et d'expression. Pour Alain, chaque pensée est vraie, elle est tout ce qu'elle doit être. On ne l'écarte pas parce qu'elle est incomplète, imparfaite : on l'écarte parce qu'elle vient de mourir, et qu'elle ne peut renaître que dans une nouvelle intuition. Si Alain, inlassablement, reprend sa plume après l'avoir posée, ce n'est pas pour mieux faire : c'est pour refaire, vivre une fois encore dans ce présent de la pensée hors de quoi elle n'est rien. Nous lisons souvent, ici, que penser est douter. Mais n'imaginons pas une critique qui, immobilisant la pensée acquise, et explorant son terrain, ferait apparaître ses erreurs ou ses lacunes — point de départ pour une construction progressive. Douter n'est pas analyser la pensée acquise. C'est nier la pensée que l'on n'a pas soi-même pensée, nier celle que l'on ne pense pas en cet instant. « Et qu'est-ce qu'une idée à laquelle on ne pense point? ...Car je tiens que si l'on veut savoir ce que c'est qu'une ligne droite il faut y penser toujours, j'entends le vouloir et maintenir toujours, ce qui est douter et croire ensemble » (p. 564)

Penser, c'est éveiller l'esprit, rendre l'idée présente — et non pas progresser d'idées en idées. On imagine alors quel professeur Alain devait être, et comment il entendait l'être : non pas dialecticien, et constructeur de systèmes, mais, à chaque instant, simple exemple de la vigilance de l'esprit. On comprend aussi Alain écrivain — et cette étrange obligation qu'il s'est faite de ne jamais raturer, où l'on pourrait voir d'abord gageure, et coquetterie d'artiste. On sait qu'il a longtemps cherché sa forme, s'essayant d'abord aux dialogues philosophiques et aux traités, et ne la trouvant qu'ici, en l'inventant. C'est qu'ici seulement la façon dont il s'exprime coïncide avec le sentiment qu'il a de la vie de l'esprit. Raturer, c'est admettre que l'on peut prendre appui, pour mieux penser, sur ce qui fut moins bien pensé. C'est admettre que la pensée vivante peut naître de la pensée morte. Or, penser, c'est tout ou rien. Si l'on rature, on ne pense pas. (Aussi bien, si l'on procède dialectiquement, systématiquement : les premiers principes, ou les feintes dialectiques, dont on tire les pensées finales, ne sont que des ratures). Penser doit être un geste aussi plein et indivisible que celui de la main qui agit, ou trace sur le papier, d'un seul élan, le dessin magistral.

Alain est sans rapport avec un temps qui est changement, marche vers un but qui, une fois atteint, transforme les étapes intermédiaires en simples instruments de sa finalité. Il respire en un perpétuel présent, mais cette succession des présents fait

un temps qui, dans la succession des *Propos*, nous devient enfin perceptible. C'est le temps du Retour éternel, temps qui n'est pas celui de l'Histoire, mais de la Biologie, de la Nature : temps de la vie où, à chaque instant, l'ordre éternel se fait présent. Cette pensée respire comme un corps. Et elle tourne sur elle-même, comme la Terre. Chaque année ramène le propos de la rentrée des classes, du départ en vacances, le propos sur le printemps, qui est souvent celui du retour à la mer bretonne, le propos sur les fêtes — Pâques, Noël — où nous voyons l'ordre social vivre selon l'ordre naturel.

« Qui donc a inventé de loger la pensée de l'homme dans l'homme? Il lève la tête dans la nuit : il voit son étoile, et c'est sa pensée » (p. 296). Penser, ici, n'est pas penser sur la pensée : mais sur les choses — se rendre le monde présent. A l'occasion d'une guerre, d'une chute de ministère, d'une lecture, d'une conversation, d'une saison : d'une rencontre. Alain avait besoin de cette formule journalistique — et la succession de ces *Propos* les désigne comme une « histoire de mes pensées », en ce sens que chacun d'eux est l'écho d'une expérience. La pensée est toujours celle du monde, et cette œuvre de moraliste est une œuvre de Cosmologie. Le monde humain lui-même est comme un ciel où brillent les astres. On peut s'étonner de voir Alain faire place, aux côtés de Platon et de Descartes, à Comte, à Hegel, même à Marx. Mais que retient-il d'eux? Non certes le sentiment d'une histoire créatrice d'un nouveau monde, dépassant ou niant l'ancien. L'idée, au contraire, que tout est vrai dans le passé. « Contempler l'humanité en sa longue histoire, afin de se comprendre soi-même tout » (p. 241) : tel est l'enseignement de Hegel. Et, de Marx, il ne retient pas l'anticipation, la finalité, mais cette lumière qu'il projette sur la nature des choses : « l'idée de l'idée, c'est que chacun pense selon ce qu'il fait » (p. 895). Ici, à ce moment où il se nourrit des pensées qui lui sont les plus étrangères, nous le saisissons vraiment : voulant comprendre ce qui est, non travailler à ce qui sera. Le nouveau, l'avenir sont des monstres incompréhensibles : on ne peut comprendre que ce qui est déjà là, fait de nature ou de culture. On voit alors combien inactuelle est la pensée d'Alain. Mais n'allons pas si vite. Alain homme du passé, de la tradition, gardien de l'inéluctable nature des choses? La vérité est qu'à ses yeux aussi le *faire* est la suprême valeur. Mais il ne le voit pas où, dans son ensemble, le voit la pensée contemporaine. C'est la pensée, pour lui, qui est l'exemple de l'action. Mais il faut que le monde soit, pour qu'en le pensant

l'homme prenne mesure de son énergie créatrice : les choses non faites, ou faites à demi, ne sont pas matières à penser. A propos de l'artiste, Alain dit que c'est trop pour un seul homme d'inventer une forme et de l'inventer belle. Il dirait aussi bien que c'est trop pour un homme d'affirmer cette énergie de l'esprit, et de lui créer de nouveaux objets. Il ne désavoue pas l'inventeur, le créateur de forme, ou d'Histoire.

Il dit seulement que l'énergie de l'esprit n'est pas celle-là. Et sans doute s'oppose-t-il moins à cette religion du *faire*, qui est celle de la pensée actuelle, qu'il ne lui reproche d'adorer les mêmes attributs en un dieu qui n'est pas le sien : le dieu de l'autre race — Idée qui offre des perspectives, comme il aimait dire.

Gaëtan Picon.

Mounier et sa génération, 430 pages (Coll. Esprit, éd. du Seuil). — Ce recueil de lettres, carnets et inédits rassemble d'extraordinaire façon les éléments d'un portrait. Portrait de Mounier, bien sûr, mais aussi du chrétien catholique tel qu'il a déjà été avec Péguy et tel qu'il est encore aujourd'hui pour certains héritiers du mouvement *Esprit*. C'est plus qu'un groupe, une tendance comme permanente de la pensée française qui nous est révélée.

On notera tout d'abord le fait essentiel que Mounier a toujours été porté au repliement sur lui-même. « Les vastes champs que j'avais du côté de ma vie intérieure... permettaient l'évasion et avortaient la révolte. » Mais il n'a jamais été méditant et contemplateur. C'est là, me semble-t-il, le propre du paradoxe chrétien, aux antipodes d'un spiritualisme ou d'un intellectualisme communs : le vrai chrétien ne rentre en lui-même que pour y recevoir l'ordre de sortir. Il cherche Dieu, il trouve autrui. Ce que Mounier exprime ainsi : « C'est quand je viens de sortir de la méditation... que je me sens le plus proche des hommes. » Ou bien : « Le goût des choses éternelles... donne le goût du scandale. »

Voilà donc notre ermite jeté malgré lui en pleine rue et contraint de se poser la question : « Comment concevoir l'action, à nous qui nous réclamons du spirituel? » Son drame est double. Premièrement, il rencontre autour de lui une religion mêlée de toutes sortes de « privautés bourgeoises », solidarisée avec un « désordre établi », en quelque sorte incarnée depuis des siècles dans l'Histoire et par là trahie. En mai 1936, Mounier écrit : « Le Vatican vit sous la double fièvre de la peur du communisme et du nationalisme italien ivre de sa victoire. » Secondement, le chrétien ne peut songer à agir sans témoigner par la parole et le geste, sans immerger lui aussi le spirituel dans le temporel. Tout le mouvement Esprit, pour indépendant qu'il se fût donné, est fait de tiraillements entre la gauche et la droite, d'associations temporaires, de tentations qui sont allées jusqu'à un début, à des fins très louables, de collaboration avec le pétinisme. C'est la tragédie intensément vécue, jamais éludée, de la pensée faite chair, alourdie et gauchie par la chair.

A ce double problème, on discerne que Mounier apporte deux réponses.

L'une est métaphysique et pourrait se résumer par le proverbe espagnol : « Dieu écrit droit par des voies détournées. » « C'est le césarisme constantinien qui a frayé les voies du christianisme, Napoléon la Révolution. » Le lecteur sans foi aura peine à l'accepter. Elle est dangereuse, elle a quelque chose d'une vue de l'esprit qui arrange après coup les événements et fait bon marché de la douleur humaine. Mais on remarquera qu'un étrange hasard a placé dans la famille de Mounier une enfant malade, âme privée d'esprit — sa petite Françoise — qui lui a fait vivre de près le scandale de la fatalité. Si bien qu'il paraît légitime et qu'il est émouvant qu'un père ait eu recours à tous les raisonnements pour accepter et intégrer dans une logique le mystère d'une telle condamnation.

Plus que dans des théories, la seconde réponse est contenue simplement dans quelques mots-clefs. « La mission des spirituels me semble être une totale *présence, extra muros,* dans un monde en édification et en persécution. » « Je suis une force calme et sur place, *rayonnant,* non pas fait pour la conquête, mais pour la *séduction.* » « ... On devrait bien élever les enfants à l'idée d'une vie dont le tissu doit être la souffrance, avec quelques rares précieuses *joies.* » Présence, rayonnement, séduction, joie, et non tyrannie ou bonheur. Non l'action politique, mais l'action tout court ; non le christianisme social, mais le christianisme tout court.

Ce choix revient à soutenir, au delà ou en deçà de toute doctrine, le spirituel partout où il se trouve, et il se trouve partout. Donnons-en un seul exemple. A quelques pages d'intervalle, Mounier écrit à propos de l'attitude des masses : « ... Hargne très déplaisante contre tout ce qui est au-dessus, contre toute obéissance, une revendication à valoir « autant que... ». Mais : « [Nous sommes] plus sensibles que toi peut-être à ce que, sous la pourriture et l'odieuse tromperie des comitards, le mot « républicain » ou « socialiste » conserve de valeur secrète. » Ce qui se trouve résumé dans le principe général suivant : « Tout notre effort doctrinal a été pour affranchir le sens de la personne des erreurs individualistes et le sens de la communion des erreurs collectivistes. » Bref, *Esprit* a voulu saisir une immanence dans la discontinuité.

De là sans doute l'impression d'arythmie qui se dégage finalement du livre. Mounier et sa génération, tout en étant de leur temps, ne « collent » pas à l'Histoire. Les événements leur ont été contraires. Mais la publication du présent ouvrage prouve qu'ils leur ont survécu. Leur message rejoint aujourd'hui, par exemple, celui d'un Teilhard de Chardin. On pourrait dire qu'ils ont bien compris le problème des leviers. Ils ont eu, pour agir sur le monde, un point d'appui hors du monde. Le monde n'a pas bougé. Le point d'appui subsiste. — GEORGES PIROUÉ.

Un Saint au Néon, par *Jean-Louis Curtis,* 256 p. 14 × 21, 450 fr. (Coll. Présence du Futur, éd. Denoël). — L'anticipation? écrit Jean Rostand dans son dernier livre, nous y sommes déjà. Curtis anticipateur semble pénétré de la même conviction. Tout ce qu'il nous dit de la publicité, de l'insémination artificielle, de l'ave-

nir de notre vie sexuelle existe déjà, à l'état expérimental, il est vrai. Curtis ne fait que généraliser notre présent. Ce qui appelle deux remarques. Premièrement, il ne nous transporte pas dans un futur sur lequel nous n'aurions aucun pouvoir; il nous maintient dans une actualité dont il s'indigne. Son livre est satirique. Deuxièmement, en généralisant l'usage de ce qui est déjà inventé, il n'est attentif qu'aux transformations sociales qui nous attendent. Ses prophéties tournent à la dénonciation du conformisme aussi bien idéaliste et protestant de l'Ouest que matérialiste et marxiste de l'Est. Son livre est d'un moraliste individualiste. Ajoutons qu'il a dû bien s'amuser à l'écrire, comme un « canular » et en le parsemant de pointes à l'adresse de nos contemporains. Tout cela — le positivisme, le moralisme, l'expérience de la vie intérieure, l'ironie et la légèreté, prouverait peut-être que le Français est peu doué pour l'anticipation. — GEORGES P.

POÉSIE

POEMES, par *Roger Dévigne* (L'Encrier); L'OISEAU D'HERMES, par *George-Day* (Editions du Dauphin); L'IMAGE, par *Leo Schmidl* (La Table Ronde); LES QUATRE ELEMENTS, par *Luc Estang* (Gallimard). — Sous le simple titre de *Poèmes* Roger Dévigne rassemble aux « éditions de l'Encrier » la presque totalité de son œuvre lyrique. C'est un événement heureux pour tous les amateurs de poésie fraîche et spontanée. J'ai retrouvé dans ce nouveau livre, avec le même plaisir qu'en 1924, les vingt pièces du *Cheval Magique*, dont Tristan Derème appréciait l'ingénieuse diversité de rythmes et l'exquise fantaisie, et j'en extrais cette romance d'une grâce harmonieuse qui rappelle les *Cydalises* de Gérard de Nerval et davantage encore nos vieilles chansons de terroir :

La belle à sa fenêtre
Arrose un églantier;
Et la vitre reflète
Le beau soir tout entier.

Un jeune homme qui passe
Lui dit : — Quel escalier
Monte vers votre grâce
Que je veux supplier?

— Nul escalier ne mène,
Monsieur, vers mon logis
Et comme l'hirondelle
J'habite en Paradis.

— Riez, riez, la belle.
Moquez-vous bien de moi.
J'ai beau n'avoir point d'ailes
Pour gagner votre toit,

Le désir que j'emporte
En mon cœur tout fleuri,
Pour ouvrir votre porte,
Belle, je vous l'ai pris!

Le *Cheval Magique* est précédé d'un choix de poèmes de jeunesse dans lesquels une généreuse éloquence héritée d'Emile Verhaeren s'unit à une veine populaire et faubourienne d'un curieux accent. Mais, malgré toutes leurs qualités, ces poèmes qui datent d'environ 1910 sont loin de valoir ceux de *Maisons sur la Mer* qui furent publiés pour la première fois en 1937. Cette suite ensoleillée, où Dévigne se montre aussi brillant aquarelliste que subtil musicien, célèbre avec une souplesse aimablement persuasive les coteaux parfumés de menthe et de romarin, les villages aux fontaines ombragées de platanes, les petits ports de la côte provençale et les filles brunes à la démarche de reine chères à Paul-Jean Toulet comme à Fernand Mazade et à Joseph d'Arbaud comme à Léon Vérane. Néanmoins rien ne me semble égaler dans ce volume certaines pièces amoureuses de *Peint sur Cellophane*, composées plus récemment et dont la meilleure est sans doute cette délicieuse *Psyché* tiède, rose et nue, endormie entre les bras d'un songe pendant que « le matin rose entr'ouvre à peine la coquille humide du jour ».

●

Depuis six ans George-Day a fait paraître quatre plaquettes de poèmes où la concision la plus digne d'éloges se marie harmonieusement à la fermeté de pensée et qui lui donnent une place très particulière dans la poésie féminine d'aujourd'hui. La dernière : *L'Oiseau d'Hermès* n'est pas la moins importante ni la moins secrète en son désir de transparence et de communion directe avec un public sensible aux solides attraits du naturel. L'auteur de *Visite de l'Ombre* et de la *Lampe d'Héro* s'y exprime en des vers bien frappés et suggestifs, plus que jamais liés au pouvoir d'une musique profonde, intime et pénétrante dont le ton grave joint le désespoir à la sérénité :

Le soleil est une insolence
Quand ses rayons forcent le seuil
Des portes closes de l'absence
Où se recueille notre deuil.

Les peines ont tari la source
Où le cœur se désaltérait
Et l'espoir, au bout de sa course,
Ne se heurte qu'à du regret.

Il ne nous reste que décombres
En notre âme où tout est détruit
Et nous préférons le ciel sombre
Qui s'accorde avec notre nuit.

La première partie de l'*Oiseau d'Hermès* comprend treize pièces de sept à seize vers, cadencées en octosyllabes, qui sont peut-être les plus denses qu'ait écrites George-Day et celles où s'affirme le mieux son tempérament de moraliste et ce timbre de voix triste et pur qui l'apparente au Charles Guérin du *Semeur de Cendres*, le plus grand élégiaque, avec Francis Jammes, de l'éclatant début du XX^e^ siècle. Les poèmes de la seconde partie, plus anciens, baignent dans une atmosphère vespérale et témoignent d'un romantisme au charme beaucoup moins concentré; mais ceux de la troisième partie répondent parfaitement à ceux de la première et s'offrent à nous comme les émouvantes confidences d'un cœur blessé par la vie, fidèle au souvenir, tendu vers le rêve et toujours accueillant aux souffrances humaines.

●

Admirateur fervent de Rainer Maria Rilke et de Josef Weinheber, Leo Schmidl est un des poètes autrichiens les plus authentiques de notre temps. Ayant été forcé d'abandonner sa patrie en des heures singulièrement cruelles, il demeure en France depuis 1938; et ses nombreux amis parisiens se sont réjouis, il y a six mois, de voir publier par la « Table Ronde » une édition bilingue de son recueil : *L'Image*.

La version française de ces poèmes est due à Maurice Betz, André Thérive, Marcel Brion, Eugène Bestaux, Yanette Delétang-Tardif, André Bellivier, Anne-Marie Cabrini et Marcel Schneider. C'est assez dire sa valeur; mais une des traductrices de l'*Image*,

qui est aussi la poétesse fort connue de *Confidence des Iles*, de la *Nuit des Temps* et de *Chants Royaux*, ne nous a pas dissimulé au cours d'un remarquable article sur Schmidl que sa poésie essentiellement musicale et mélodiquement savante est presque intraduisible. J'avoue que, malgré cela, même si le véritable accent du texte original n'est qu'à demi rendu, j'ai pris un vif plaisir à la lecture de ces quarante-quatre pièces traduites tantôt en vers classiques, tantôt en vers blancs et tantôt en vers libres.

Autant qu'un grand artiste du vers Leo Schmidl est un lyrique merveilleusement inspiré par ce que la nature garde en elle de plus mystérieux et de plus attachant :

Vers le ciel une forêt de pins s'élance,
Comme une flèche, un oiseau fuse dans l'azur,
Une eau vive glisse dans le vallon,
Un grillon se tapit contre la mousse et la fougère.

Les couronnes des cimes doucement se balancent,
Un cri d'oiseau s'évanouit dans le vent,
Joyeux, grésillonnent les grillons,
La source tisse son murmure.

Et le chant du grillon et le chant de l'oiseau,
Le clapotis transparent du ruisseau,
Le bruissement du vent le long de la forêt,
Tout se rejoint dans l'extase

Vers la Mélodie. Vers le chant créateur
Qui pénètre le végétal silence.
Et l'œil qui bénit, l'œil de Dieu
Descend sur la région sacrée.

L'*Image* nous apporte également le témoignage lucide d'un homme souffrant dans son âme et dans sa chair au milieu d'une des plus affreuses tempêtes qui aient secoué le monde; et ce beau livre se termine enfin par des pages d'apaisement et d'espérance où le poète, en dominant ses angoisses, a su mettre le meilleur de lui-même.

●

Les *Quatre Eléments* nous prouvent que Luc Estang poète vaut Luc Estang romancier. Dès ses premiers vers, composés de 1937

à 1943 et groupés à la fin de ce volume sous le titre du *Mystère Apprivoisé*, il se révélait, aussi bien par son esprit religieux et son désir de vie spirituelle que par sa recherche d'un étrange climat de rêve et de légende, comme l'émule de Patrice de La Tour du Pin, alors dans tout le rayonnement de sa juste renommée. La plupart de ces poèmes de jeunesse n'ont pas vieilli; et leur forme sinon parfaite, du moins fidèle aux règles capitales de la poésie traditionnelle, s'accorde étroitement avec une inspiration profonde et volontaire où le goût baudelairien du péché ajoute parfois un sentiment de trouble qui n'est pas sans attrait.

Mais, le plus souvent, Luc Estang nous entraîne au delà d'une atmosphère de brouillard, de tristesse et de fièvre, plus loin que les maussades banlieues et les étangs perdus dans les roseaux, vers ses jardins inoubliés d'enfance; et les plus secrets d'entre ses chants sont des examens de conscience, des prières ou des élévations :

Dans le soleil tombé sur la presqu'île
monte l'échelle où vont veiller les anges verts
quand nos pas fatigués nous ont ramenés vers
l'arche de pierre aux rames immobiles.

Paix sous le ciel : un fleuve d'or s'enfuit,
qui longe le dernier nuage en pente douce.
Il faut attendre un peu que le vent les repousse,
pour déposer notre fardeau de nuit.

Soyons sobres quand sonne l'heure sainte.
Que tous les bras levés comme de blancs piliers,
afin de soutenir l'ogive des mains jointes,
chassent au loin nos démons familiers.

Prions pour ceux que le sommeil délivre,
l'étape la plus longue est l'étape à venir;
prions pour les vivants et pour ceux qui vont vivre,

et Dieu garde celui qui ne veut pas dormir.

Il n'y a guère de verbalisme dans les pièces du *Mystère Apprivoisé* et de *Prise du Temps*. Tout au contraire, l'auteur des *Stigmates* nous y parle volontiers sur un ton de confidence en usant seulement de « mots pesés au poids du cœur ». Quant aux poèmes des *Quatre Eléments* proprement dits, composés de 1946 à 1955, dont on nous annonce qu'ils nous ouvrent de nouvelles

perspectives pour déchiffrer la création et nous proposent — mer, terre, ciel et feu — une cosmosophie poétique, ils sont marqués par une vaste ambition; et je pense qu'il faut les considérer comme une étape très importante dans le développement du généreux lyrisme de Luc Estang.

Philippe Chabaneix.

Le Vif, par *Jean Tordeur* (Librairie Les Lettres). — Les six parties de ce recueil, Le Vif, Poèmes de jour, Poèmes de nuit, Sonnets du printemps, Lazare, Orgues du lundi matin, s'articulent selon une composition particulière, dont le fil conducteur est un appel permanent à la grâce. Ces poèmes ont le dessin ferme et incisif du burin. Il y a là une fantaisie à la fois ironique et tendre, cruelle et raffinée. Sans doute dans la première partie, par le ton désinvolte et la forme elliptique, l'influence d'Apollinaire se fait sentir. Mais peut-on bien parler d'une influence directe sur la forme d'un art qui s'avère dès la première lecture si personnel et original?

C'est beaucoup plus une parenté d'esprit et d'âme qui fait que l'on pourrait à la rigueur classer ce poète dans la lignée de Laforgue à Apollinaire. Dans sa prise de contact direct avec la vie, une âme se débat au milieu des contradictions du monde créé et ne triomphe de ses propres phantasmes, de sa hantise de la vie et de la mort, que repliée sur soi-même, écoutant dans le désert de vivre la voix prophétique où Dieu se révéla à la misère humaine. Les admirables sonnets du printemps, après la cadence plagale de la Tentation du sommeil, constituent le sommet de ce livre qui nous émeut profondément par sa puissance évocatrice.

Ecrit pour l'âme des cavaliers, par *Catherine Paysan* (Debresse). — En une courte préface, Charles Le Quintrec nous introduit à la lecture de ces poèmes. On connaît l'intransigeance de ce jeune poète, le plus doué de sa génération, et comme il fustige, dans la poésie féminine actuelle, « ces femmes esseulées ou oisives qui donnent dans les rimes plates et les préciosités du cœur comme tant d'autres font du piano ou de l'aquarelle ». La sévérité utile, quoique quelquefois excessive dont fait preuve Charles Le Quintrec, nous est un garant de l'authenticité profonde des poèmes de Catherine Paysan, qui, nous dit-il, écrit comme on chante, non par désœuvrement mais par amour.

Et il est bien vrai que l'on est frappé par l'originalité du ton des poèmes de Catherine Paysan, la force de leur accent, ce sentiment profond de la nature, la fraîcheur des impressions directes qu'elle traduit en octosyllabiques vigoureux d'un mouvement irrésistible. Elle y transpose dans les contours elliptiques d'une phrase bien articulée et rapide, l'élan d'un lyrisme intérieur où le chant décanté exalte l'amour de la vie que la grâce illumine et qui se penche avec tendresse sur les plus humbles souffrances.

Mériter l'Azur, par *Gaston Bourgeois* (Revue Moderne). — Ce nouveau recueil du beau poète de *Vers l'idéal,* de la *Chimère éblouie* et d'*Aux frontières de l'ombre,* exprime une constante fidélité vers le haut idéal de beauté, de prise de conscience humaine, auquel s'est voué de tout temps Gaston Bourgeois. Mais dans ces stances vigoureuses dont le vers sobre et direct, qui proscrit tout ornement superfétatoire, se dépouille de toute emphase, le poète trouve une force nouvelle pour exprimer le désarroi de l'homme devant un univers qui l'écrase et dont par la seule force de son esprit il a déchaîné les puissances mystérieuses qu'il ne peut arriver encore à dompter.

Mais tout se paye et peut-être que ce déchaînement des éléments cosmiques trouvera sa justification dans le progrès durement acheté par la souffrance humaine, quand l'âme enfin délivrée de l'enchaînement des terrestres égoïsmes, retrouvera le sens de sa vocation spirituelle et divine par le don de soi sans retour, ni réticence.

Le mouvement généreux du lyrisme intérieur de Gaston Bourgeois emporte son lecteur irrésistiblement vers les hauteurs illuminées d'une immarcescible espérance.

Cette poésie nous touche par sa sincérité, son accent et la hauteur de son ambition.

Le Fil du Labyrinthe, par *Christian Murciaux* (Caractères). — *Le Fil du Labyrinthe* est évidemment un titre clef, parfaitement adapté à la signification de ces poèmes dont le lyrisme tout intérieur nous conduit, à travers les évocations de la mythologie gréco-latine, des mystères initiatiques de l'ancienne Egypte, des révélations bibliques et jusque dans la transposition verbale d'œuvres picturales, qu'il s'agisse des peintres hollandais des XVe et XVIe siècles ou des plus modernes jusqu'à Van Gogh et Utrillo, à découvrir les secrètes harmoniques du cœur et de l'âme devant le spectacle incorruptible de la beauté. Cette âme d'artiste vibre intensément à toutes les formes d'art qui nous rendent sensible l'esprit dans la matière qui elle-même est commandée par l'essence même de la pensée qu'elle traduit en la pureté de ses contours, l'harmonie et l'équilibre de ses volumes et de ses surfaces. L'union intime est ici réalisée indissolublement entre le langage et la représentation d'un univers multiple auquel l'esprit humain applique ses propres lois qui coïncident exactement avec celles du mouvement des sphères. Nous retrouvons dans la somptuosité des vers de Christian Murciaux à la fois si riches d'images luxuriantes et tout de même si sobres dans la juste économie des parties du discours, les qualités éminentes que nous a depuis longtemps révélées la prose toujours poétique de cet écrivain si toujours heureusement et profondément inspiré. L'obédience aux disciplines classiques, dont Christian Murciaux, lorsque la nécessité absolue de l'emploi du mot juste l'y oblige, sait assouplir les rigueurs sans jamais pour cela compromettre la continuité rythmique du chant, ni aller à l'encontre des lois essentielles qui régissent le vers français, donne à sa pensée une plénitude et une fermeté sans défaillance qui en communiquent immédiatement la charge émotive et le mouvement irrésistible au lecteur.

Monologue de la tristesse, par *Armand Godoy* (Grasset). — Les trente-neuf pièces qui composent le nouveau recueil qu'Armand Godoy vient de publier sont une suite de stances, de sonnets, de quatrains, pièces brèves d'un tour épigrammatique et cependant essentiellement musical, qui déroulent leur mélodie discrète et secrète même parfois, autour d'une profonde méditation qui se révèle comme la plus émouvante expérience spirituelle.

Le poète parvenu au faîte de sa carrière s'arrête, médite sur le chemin parcouru où l'escortent des ombres chères qu'il fait revivre dans la pureté de ses chants. Il s'émeut toujours aux prestiges de la vie dont la plus haute justification demeure l'amour. Comme celle de Milosz dont il fut l'ami, toute l'œuvre d'Armand Godoy raconte le périple intérieur de l'être qui, épris de toutes choses créées, possédé de désir, d'amour charnel, par quoi nous pensons pénétrer dans l'intime de l'univers créé, amour qui nous fuit, nous revient mais qui, dans la déception continuelle que lui oppose la réalité trop humaine, découvre enfin dans l'image qui le ramène à soi, l'extrême vérité de son âme tendue vers la contemplation divine de l'Amour Christique en qui se résolvent tous les contraires.

Ainsi la tristesse des jours vécus qui ne reviendront jamais s'abolit dans le chant merveilleux et pur de cette poésie jaillie directement de l'âme qui nous enchante et nous émeut et à qui l'amour transcendé par la grâce mystique confère la grandeur des hymnes liturgiques.

Terre et Ciel, par *Louis Amargier* (Ed. La Main de Bronze, Le Puy-en-Velay). — Nous avons rendu compte en son temps du premier livre de Louis Amargier et montré combien ce poète natif du Gévaudan était marqué par son terroir, les larges paysages sauvages de la Haute-Loire, ces hauts plateaux balayés par les vents, où la végétation est rare, où le paysage est construit des lignes essentielles de la dure architecture terrestre. Certes, dans *Terre et Ciel*, et le titre seul nous en est le témoignage, le poète traduit dans ses chants aux larges cadences toute la grandeur de ces paysages. Il s'agit là d'une poésie de plein air hantée du vol des aigles, une poésie qui par ses larges harmonies n'est pas sans rappeler les vastes compositions symphoniques de Vincent d'Indy, originaire aussi du Vivarais.

Cependant, dans cette double suite, nous constatons que le poète a tenté un renouvellement profond et de sa forme et de son inspiration, l'une à l'autre liées indissolublement par des nécessités intrinsèquement poétiques. Il y a dans ce nouveau recueil de Louis Amargier un progrès sensible sur

les précédents. Sa forme s'est encore affinée, le trait s'est affermi, le choix est devenu plus sévère. Un lyrisme intérieur soulève ces stances régulières d'un élan irrésistible qui prend sa source profonde dans un reploiement sur soi de l'âme qui, captive des quatre éléments, se dégage des doutes et des ombres originelles pour s'élever à travers les mondes créés, entraînée dans l'universelle gravitation, vers la lumière éternelle de l'amour créateur où s'harmonisent tous les contraires.

La dédicace de ce livre à Vincent Muselli témoigne hautement de l'idéal auquel s'est voué Louis Amargier.

Que de richesses encore, par *Madeleine Stammler* (Editions du Centre). — Le nouveau et ravissant recueil de Madeleine Stammler a obtenu le prix « Flammes vives » en 1955. Cette courageuse jeune revue de poésie, dont l'importance grandit chaque jour, s'est honorée par un tel choix. Madeleine Stammler enchante sa songerie mélancolique, ses regrets, ses déceptions, à la musique secrète de ses vers qui traduisent des sentiments nobles et délicats, fortement et justement pensés dans le déroulement enveloppant de strophes légères comme les volutes des nuages crépusculaires. Cette poésie d'intimité, de pénombre discrète nous émeut à coup sûr par sa grâce qui n'appuie jamais, par sa confidence à demi retenue, par tout ce qu'elle laisse deviner à travers la transparence des mots, la fluidité musicale d'un vers asservi aux rigueurs les plus strictes de la prosodie classique, de tendresse refoulée, de don de soi et de larmes secrètes.

Le Bol de jade, par *Dominique Combette* (Librairie Raymann). — Le délicieux poète de *Signaux vers Altaïr, Berceuses pour la belle au bois dormant, Orphée et les robots* dont nous avons rendu compte en leur temps dans cette rubrique, publie aujourd'hui une nouvelle et précieuse plaquette : *le Bol de jade*, où sa fantaisie ravissante et la grâce ailée d'un chant toujours libre dans la rigueur consentie d'une prosodie qui reste dans son essence soumise aux règles essentielles de la tradition classique, renouvelle dans une suite de dizains l'enchantement mystérieux d'une poésie à la fois plastique par le trait fermement dessiné et les couleurs vigoureusement peintes des images, et aux résonances profondément intérieures, par la subtilité de la musique verbale au service de laquelle Dominique Combette déploie toutes les ressources d'une technique savante et sûre. Pareil au Chinois de Stéphane Mallarmé qui passe ses jours à peindre sur un ciel de porcelaine nue, non loin de trois longs cils d'émeraude, roseaux, des paysages de rêve sur la précieuse tasse où il boira peut-être un jour le thé blond et parfumé, Dominique Combette, sur le bol de pierre dure, inscrit d'un pinceau léger l'arabesque fine et déliée d'une songerie tendre, mélancolique, où s'exprime tout l'amour de la vie et tout le secret d'une âme ardente et passionnée. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI

17 JUILLET 1956. — Mémoire d'aujourd'hui... dans cette chronique mensuelle, dont le titre est assez vague pour tout permettre, en marge de la vie littéraire, je ne pensais pas avoir jamais sujet de parler d'Henri Calet. De ses livres, oui, bien sûr — le dernier en date (1) étant même tout à fait de ceux qui peuvent être regardés sous l'angle poétique, romanesque, mais aussi comme des Chroniques de notre Temps... Mais de lui!... Et que « Mémoire »! signifie soudain que, depuis quatre jours,

(1) *Le Croquant Indiscret*, Grasset, éditeur, 1955.

Calet prend place dans notre seul souvenir, qu'il est à jamais fixé à Vence où la maladie, le hasard et l'amitié tout ensemble l'avaient conduit, l'amour veillé... Que cette date d'aujourd'hui, qui devrait être celle de la lettre que je lui avais promise, soit, sombrement, pluvieusement, celle d'un « billet » dicté par l'émotion, la frayeur, la fidélité, le remords, le désir... désir de quoi? de le retenir, impossiblement, dans notre paysage à nous, dans notre été encore sans soleil, dans notre courrier, notre conversation, et ces quartiers où, pour nous, plus d'une rue porte son nom... Un jour se fixeront sans doute la distance, la perspective, ces accommodements avec l'au-delà qui nous permettront de parler de nouveau, la voix claire, de ses livres (2). Mais quatre jours... Nous n'en sommes encore qu'à vouloir ceinturer son ombre pour que, restant nôtre, elle nous console d'elle-même. Quatre jours... et déjà plusieurs courriéristes, échotiers même, nous parlent de son « âme ». Que ne l'ont-ils fait plus tôt, journalistes, grands prêtres de la critique et des Académies, éditeurs, distributeurs de Prix... Son âme... Il n'en demandait pas tant, et son sourire, à lire pareil mot en pareille occasion, eût mal dissimulé une vague épouvante. On nous parle aussi de son cœur — mais pour nous préciser de quel mal il est mort. Une sorte de mal du siècle, semble-t-il, qui frappe des gens souvent assez jeunes encore, et vigoureux apparemment. Un mal dont, la chance, la médecine et le calme aidant, on peut guérir... Il arrive parfois que nous soyons surpris lorsque nous apprenons que tel écrivain souffre d'une affection cardiaque ou que tout au contraire, un autre mal l'ayant frappé, il survit grâce à un cœur qui « tient bon »... Un cœur? nous disons-nous... Il en avait donc un? Un foie, nous le savions, et de la bile, un cerveau certes, des nerfs assurément, une rate sans doute, et les reins, solides aussi... mais un cœur?... Pour Calet c'était le contraire et jamais hélas! mal ne fut plus plausible, sinon plus prévisible, plus poétique si l'on veut. Aussi n'osions-nous guère en parler. Deux étages essoufflaient désormais ce cœur du *Bouquet* et des *Murs de Fresnes*. Le moindre « surmenage », un article urgent, un entretien à la radio, abattaient l'Homme du *Grand Voyage* et de *la Belle Lurette*. Et il nous paraissait que, demander à Calet des nouvelles de son cœur eût été demander, bien trop familièrement, des nouvelles d'un de ses personnages. Il avait tout fait, cependant, pour vivre en bonne intelligence avec la maladie et

(2) *La Belle Lurette; Fièvre des Polders; Le Mérinos; Le Bouquet; Le Tout sur le Tout; L'Italie à la Paresseuse; Un grand Voyage; Les Deux Bouts* (Gallimard, éditeur) — *Les Murs de Fresnes* (Edit. des Quatre-Vents) — *Rêve à la Suisse* (Pierre Horay, édit.).

nous la présenter avec ce léger pittoresque qui eût pu nous attendrir sans nous effrayer — une sorte d'alliée — mais capable d'intrigue — une demi-confidente... — belle-mère si l'on veut, qui, lui interdisant de fumer lui offrait des dragées, et l'empêchant d'écrire le ravitaillait en journaux et revues... Vous souriez, me dira-t-on, après quatre jours... Qu'y puis-je, je l'entends vivre encore... Je le revois non comme au dernier jour mais comme au premier. Lui ai-je dit alors, je ne m'en souviens plus, ce que chacun qui l'avait lu sans d'abord le connaître lui disait : « Vous n'êtes pas du tout comme j'imaginais »... « Et comment m'imaginiez-vous? » On n'osait dire : moins beau, moins élégant, moins raffiné, moins... Allons, dites... il devinait le mot, absurde... : moins « distingué ». Parce qu'on se laissait prendre à l'apparence du décor où il situait ses promenades et ses caractères, parce qu'on voyait, si bien, si bien, les gens des Deux Bouts, et les environs de Mouton Duvernet... Parce que, un peu comme Villon disait qu'il était de « Paris emprès Pontoise », il parlait d'une capitale qui n'est pas tout à fait celle où souffle simplement l'esprit. Et parce que, comme Villon il avait, marchant seul, un interlocuteur «« Qu'est ce que j'oy — Ce suis-je — Qui? Ton cœur, qui ne tient mais »... Mais aimait-il Villon? Les mêmes courriéristes de ces jours derniers nous disent que son admiration allait à Michaux, Kafka, Joyce, Faulkner. Ils oublient Francis Ponge. Francis Ponge son meilleur ami — en un temps où si peu d'écrivains supportent d'être amis de ceux qu'ils admirent, ou d'admirer ceux qui sont leurs amis — Ponge qui mieux qu'aucun de nous sait qui était Calet, car son coudrier personnel lui dit toujours où est la source d'un langage.

Lisez, relisez, ou découvrez Henri Calet, aimez ses livres, faites-vous aimer d'eux... Quatre jours... Deux jours après avoir su qu'il avait comme on dit « disparu », que le petit filet s'était rompu, j'ai cherché un de ses livres, à une place que je savais. Ma main croyait tenir *Le Tout sur le Tout*, qui est sa vie, qui est tout lui... C'était l'*Italie à la Paresseuse*... Et il fallut, encore, sourire! Et le livre était prêt à se transformer en portrait, le portrait en miroir, le miroir en une vitre derrière laquelle une voix...

Nous avions un jour — une seule fois, et parce que c'était à la campagne, dans l'herbe et près d'un âne — parlé « métier », écriture, roman, première personne, que sais-je. Et nous étions, ou il était, arrivé à cette définition, peu intelligible après tout pour qui n'écrit pas : « Nos livres ne sont pas nous, mais nous

sommes nos livres. » Henri Calet est dix livres, dont plusieurs chefs-d'œuvre.

Nicole Vedrès.

CINÉMA

SUEDOIS ETRANGES. — Le spectateur de SOURIRES D'UNE NUIT D'ETE est d'abord séduit par le soin élaboré de la mise en scène. L'éclairage des plans y assume une valeur d'écriture, peut-être de style. Il distribue les accents dramatiques dans le face à face des personnages. Il joue par là sur les répliques comme sur les visages. Les images, de plus, sont, de bout en bout, d'une élégante netteté. La caméra met en valeur les intérieurs comme les extérieurs. Les intérieurs : les demeures de la haute société suédoise à l'ère des débuts de l'automobile. Les extérieurs, assez peu nombreux et bien venus dans le récit : la cour d'une propriété, un champ, une meule de foin, un moulin à vent, entre autres. Le recul dans le temps permet ce grimage et le jeu entre deux eaux, mi-glacé mi-vrai, qui donne aux comédiens un ton stylisé homogène. Aucun pontif de mise en scène ne montre le bout de l'oreille. C'est donc d'abord à une joie esthétique, ensemble tranquille et aiguë, que le spectateur est soumis par la manière délibérée du cinéaste. On la définirait davantage de l'intérieur en parlant d'un spectacle vraiment dramatique, vraiment cinématographié. C'est donc aussi par un style que l'intérêt est accroché d'abord. Il est au service d'un scénario clairement imbriqué bien qu'à plusieurs détentes. Voici quels en sont les éléments. Un avocat, qui n'a pas dépucelé son épouse, a pour maîtresse une actrice. Cette actrice a pour autre amant un beau militaire. L'épouse de ce beau militaire veut devenir la maîtresse de l'avocat. La susdite épouse de celui-ci tombe dans les bras de son beau-fils, lequel est pasteur. La même épouse a pour servante une jolie fille qu'un jour elle renverse sous elle, en se demandant comment cela peut faire d'être un homme. Cette servante est renversée aussi par un valet de ferme, par une nuit d'été, sur une meule de foin. Au sujet de cet argument, on a parlé de la *Partie de campagne*. Supposons que ce soit à cause du parallèle entre les maîtres et les domestiques. Mais autant invoquer Marivaux. Supposons que ce soit à cause d'une similitude du décor social ruralo-mondain. Mais les dissemblances parlent plus haut, pour

les raisons contrastées de la Suède 1910 et de la France 1939. On a parlé de Feydeau. Si l'on veut. Il y a bien un bouton qui fait passer un lit d'une chambre à l'autre. Il y a aussi un mécanisme comique : mais d'une autre résonance. Mieux vaudrait invoquer la *Ronde*, dans un tout autre climat, moral et physique. Mais on n'en sort pas. Parlons encore de Phèdre, pour tel épisode, ou de Freud chez Luther, pour l'ensemble. Parlons de Graham Greene : l'épisode du double suicide manqué avec le revolver à barillet pourrait lui être emprunté. Parlons de Hamlet, pourquoi pas? Embrasser ou ne pas embrasser, être ou ne pas être. Pourquoi pas? Mais c'est toujours la même grossièreté analogique. Si cette fois je m'y hasarde aussi, c'est peut-être que le film est d'une entêtante qualité sans qu'on puisse lui donner un sens, et peut-être pas même un sens poétique. On peut se demander ce que l'on a dit quand on a dit qu'il s'entend littéralement et dans tous les sens. Des flèches sont sans doute lancées. Vers qui? Une indémêlable charade. Un piège à fous bien amorcé — et l'on a disputé, vous l'imaginez, de la portée du film, métaphysique ou non. A qui le veut, une servante au cœur mixte, un beau militaire, etc., un moulin à vent, un revolver à barillet, etc., tous ces objets s'interchangent ou équivalent en toute objectivité méta ou pataphysique. Si, obstinément, on s'approche plus près du vrai sujet, on note pourtant la musique qui souligne des entrées et des sorties, un peu comme pour un ballet de Molière. La constante intrusion du comique par le grotesque (l'actrice coiffe son amant de cœur d'un bonnet de nuit, qu'il garde au long d'une scène capitale). Enfin, l'été. La nuit d'été. La nuit de l'été suédois. Les sourires dans la nuit de l'été suédois. Etranges, étranges Suédois. Finalement, une impression purement personnelle, heureuse ou non. *Sourires d'une nuit d'été* est un repas de pommes chips, de jeunes oignons crus et de sauce tomate, arrosé de divers alcools blancs. Le cuisinier est Ingmar Bergman.

TRISTE AMERICAIN. — Au point de rencontre de l'école paradocumentaire, du goût traditionnel de la violence et des normes de la dénonciation sociale se situe *Plus dure sera la chute*, le film sur les combines de la boxe réalisé par l'Américain Mark Robson. Naturellement, il a pour lui les qualités coutumières aux produits de l'espèce: l'indignation est au principe de l'entreprise, la violence sonne vrai, quelques répliques ont une laconique vigueur, et l'effet total sera peut-être salutaire auprès d'adoles-

cents débiles. Mais coutumiers aussi, hélas, sont les défauts : on est en présence d'une pure confection; d'un film synthétique comme sont synthétiques les produits de remplacement. La violence est ambiguë : autant que dénonciation, elle est complaisance. Le récit est interminable et tissé dans une cavalcade d'épisodes dont est banni tout choix vigoureux. La véritable continuité narrative est sacrifiée à l'accumulation des effets viscéraux. Il y a même une erreur d'éclairage dramatique au centre de l'argument. Car c'est au géant en baudruche dont la publicité fait un champion qu'on voudrait s'intéresser : mais c'est le journaliste marron sans lequel serait impossible cette carrière truquée qui est le porteur d'émotions morales. Même à accepter le postulat d'un film qui se veut vengeur et qui ne réussit qu'à montrer une victime indifférente, même à reporter l'intérêt sur ce journaliste marron, comme on nous en prie, on s'aperçoit qu'en définitive il s'agit d'une supercherie. Selon toute apparence, Budd Schulberg, dont le roman est au commencement de l'ouvrage, s'est inspiré du cas de Primo Carneva. Mais c'est au temps de Primo Carneva qu'il eût été courageux de dénoncer l'escroquerie. En fait, il est impensable qu'un de ses bénéficiaires, en proie au remords de la onzième heure, ait pu la dénoncer, par la raison que ses acolytes n'auraient pas manqué de l'expédier à l'hôpital. Autant imaginer le livre vengeur d'un souteneur dénonçant le gang de la prostitution. C'était donc à montrer qu'il n'y a pas de porte de sortie, à montrer un enfer sur la terre, que le film aurait trouvé un début de force morale, et par là de nécessité. Tel qu'il est, aucune qualité d'expression ne le sauve, hormis peut-être l'étalage de vigueur poussé jusqu'au sadisme. Sauf Humphrey Bogart, dans le rôle du journaliste marron, les comédiens sont moyens et interchangeables. A quelques courtes séquences près — celles qui peignent l'indicible ennui des orgies américaines, et celle où est interviewé à la télévision un sénile ancien champion de boxe —, il n'y a même pas de mise en scène, sauf à donner ce nom à la photographie correcte des combats du ring et aux effets attendus de profondeur du champ. Mais certainement aucune mise en scène si l'on entend par là mise en valeur du récit. On ne trouve à la place que la représentation indifférenciée du va-et-vient, comme chez les mauvais reporters. Or ce film a été, est et sera salué par la plupart des plumes comme un vigoureux exploit. Sans doute est-ce bien ce qu'il est, à se faire une idée débile du cinéma. A s'en faire une moins débile idée, à ne rien faire entrer en ligne de compte au-dessous d'un zéro situé à raisonnable hauteur, *Plus dure sera la chute*

est un accablant témoignage sur les récentes moyennes de Hollywood.

ITALIEN GENTIL. — Un récent film italien, les *Amoureux*, de Mauro Bolognini, peut aussi servir à se faire une idée de l'évolution d'une école, cette fois l'école néo-réaliste. Le réalisateur est un nouveau venu qui puise à une inspiration connue. Mais y apporte-t-il une vigoureuse transfusion de sang? Voyez vous-mêmes. Ces amoureux peuplent les rues de Rome. Ils se retrouvent autour d'une table de billard ou dans un dancing populaire; ils circulent en vespa; ils se chamaillent plus qu'ils ne se battent. Une juste et sympathique idée soutient cette modeste fresque populaire. C'est de faire le portrait d'un milieu à travers le chassé-croisé d'assez nombreux personnages, par l'accumulation de menus traits. Voilà donc, autrement dit, un film apparenté à *Dimanche d'août*, et plus encore à *Rendez-vous de juillet*. Au sujet de *Dimanche d'août*, Jean Fayard a proposé, en citant trois noms — Apollinaire, Maupassant, Jules Renard — l'une des rarissimes comparaisons avec les lettres qui échappent à tout ridicule. Mais les *Amoureux* ne mérite en rien ces lettres de noblesse. Or la comparaison avec *Rendez-vous de juillet* est moins favorable encore au film du jeune Bolognini, tant celui de Jacques Becker apparaît juste, soigné, accompli et révélateur finalement, au moins dans tout le détail. Au lieu que le sien est un divertissement à la va-comme-je-te-pousse. Oh! gentil, oh, la gentillesse même, et ce n'est pas un mince éloge, du tout. Oh, il comporte quelques moments qui se logent dans le souvenir : un couple traversant une place sous le regard de flâneurs intéressés, diverses expressions d'Antonella Lualdi, le plan moyen d'une femme saisie dans son solo de be-bop. Mais rien de neuf dans le sujet, ni rien d'impérieusement personnel dans le regard du réalisateur; et autant de laisser-aller dans la mise en scène que dans le comportement des personnages. La force de Becker résidait justement dans un effort de volonté qui mettait en valeur divers aspects de la rage de vivre. A l'indifférenciation, à la frénésie parfois, il opposait une résistance; imposait un choix. Il était entré dans le jeu d'abord, puis avait trouvé une distance. Peu importe de savoir s'il fit vraiment le portrait de la jeunesse d'une époque : la question est alourdie par les préjugés des modèles, qui ne se voulaient pas eux-mêmes comme chacun les pouvait voir, et elle restera finalement sans réponse. Ce qui importe — dans *Rendez-vous de juillet*, mais sans doute en tout

film d'une ambition analogue —, c'est l'accumulation des détails heureux, cernés et intangibles, qui font progresser un récit à travers lequel se définit le regard d'un auteur, lequel nous donne à notre tour à voir, à choisir et à comparer comme bon nous semble. Mais il a d'abord fallu qu'il choisisse et prenne sa distance, au lieu que le jeune Italien des *Amoureux* se contente d'être bonnement à niveau. C'est par là qu'il révèle la tentation d'insuffisance, tout simplement, qui guette le néo-réalisme. Voilà donc un Gentil Italien, mais qui se laisse porter par la mode, par la commodité aussi — la division du film en deux parties, par exemple, n'est guère qu'un procédé feuilletonesque, semblable à ces astérisques que des typos disposent au long d'un texte court. Il n'y a pas d'art paresseux.

SENSES JAPONAIS. — Le livre de Sh. et M. Giuglaris, *Le cinéma japonais*, est un document neuf, établi — établi plutôt qu'écrit, mais peu importe — par des journalistes sérieux (1). Il n'est simplement pas un lecteur qui n'y apprenne beaucoup. Le résumer nécessiterait une chronique entière. Qu'il suffise d'en isoler trois données significatives. En premier lieu, retenons l'existence d'une production — du type Intourist, disent pittoresquement les auteurs — délibérément destinée à l'étranger, où lui ont été attribués les effets de l'art. Etant indiscutablement étranger moi-même, je suis tombé dans ce piège, si c'en est un, comme beaucoup d'autres étrangers de différents pays, pays occidentaux à des degrés divers. C'est pourquoi Jean d'Yvoire voudra bien me pardonner le scepticisme sinon l'effroi que m'a inspiré sa belle préface à ce livre. Cet intrépide philosophe chevauche la spiritualité orientale et donne des coups de bâton à l'Occident. Il y a dans son texte cursif une juste analyse de scènes bien choisies, scènes de films tels que *O Haru*, *Rashomon*, la *Porte de l'enfer*, *Okasan*, les *Sept Samouraïs*, le *Démon doré*, les *Enfants de Hiroshisma*, *Ugetsu monogatari*. Elle confirme que Jean d'Yvoire est l'un des rares critiques ambitieux qui se donnent la peine de regarder vraiment. Mais je ne peux pas prétendre avoir une opinion sur sa conclusion, que voici : « Si la spiritualité n'est point une superstructure, un élément qui s'ajoute à la vie quotidienne, mais engage à la fois tous les niveaux de l'homme, et si les actes humains valent en eux-mêmes, par leur

(1) Le livre, publié par les *Editions du Cerf*, est bien et assez abondamment illustré, et complété par de précieux index.

essence, indépendamment de leur étiquette religieuse ou profane, alors le cinéma nippon, tel que nous le connaissons, pourrait bien, sans le savoir, être le plus chrétien du monde. » Jean d'Yvoire mettra Tokio dans une bouteille. Il faudra l'applaudir, mais le premier effet du livre de Sh. et M. Giuglaris a été de révéler à un autre lecteur l'ampleur de son incompréhension d'un pays éloigné. Mon second étonnement est de voir confirmer, avec les précisions du pourquoi et du comment, qu'il y eût une production de gauche, mise en chantier par « un certain nombre de sociétés indépendantes liées aux syndicats », et de laquelle est issu « un des courants les plus intéressants du nouveau cinéma japonais, celui qui influencera la jeunesse ». Quelquefois même, les syndicats produisent directement leurs films, notamment le syndicat des instituteurs. A cette école, on doit notamment les *Enfants de Hiroshima*. En troisième lieu, il vaut bien de dire que la production cinématographique est, dans son ensemble, strictement rationalisée. D'où des prix de revient exceptionnellement bas. Voilà une bonne leçon. Par ici comme en U.R.S.S., dans notre économie capitaliste comme chez les marxistes, prédomine un enivrement du gâchis. C'est un système injustifiable, quoi qu'on en dise. Voilà donc quelques-uns seulement des enseignements de ce livre utile. Il prouve que la planète s'agrandit pour ses usagers. « Rien que la terre », écrivit Paul Morand. Il y a quelquefois de la trivialité chez les commis voyageurs.

Jean Queval.

ARTS

DE GIOTTO A BELLINI. LES PRIMITIFS ITALIENS DANS LES MUSEES DE FRANCE *(Musée de l'Orangerie)*. — On a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal de cette exposition. Trop de bien et trop de mal. Tout est affaire de titre. Ce n'est pas un panorama complet de la peinture italienne primitive qu'il fallait chercher à l'Orangerie. Le titre : « De Giotto à Bellini », choisi parce qu'il est bref et commode, paraît trop ambitieux et donne prise à la critique. Le sous-titre est plus exact : « Les primitifs italiens dans les Musées de France. »

On a donc voulu rassembler les meilleurs primitifs italiens des Musées de France. Ce groupement qui déborde largement sur la Renaissance rapproche de quelques grands chefs-d'œuvre de tableaux simplement honnêtes. Mais il n'est pas sans intérêt de savoir autour de quoi peut cristalliser l'idée que les jeunes

provinciaux se font de la peinture italienne à ses origines. Telle prédelle, telle Vierge à l'enfant, même secondaires, tel fond d'or gaufré donneront à ceux qui ne vivent pas à Paris un aperçu de ce que sont les créations de la belle époque italienne, celles que certains d'entre eux auront la joie d'aller voir sur place, mais que le grand nombre ne connaîtra que par des reproductions.

L'ensemble est d'une assez belle tenue, forcément inégale, à cause de la diversité d'origine de tous ces tableaux. Ils proviennent de trois sources différentes : acquisitions, dons et legs — conquêtes de la Révolution et de l'Empire — collection Campana.

Les Musées de province n'ont pas beaucoup recherché les primitifs italiens, mais ils ont reçu quelques dons importants. Le Cardinal Fesch a légué au musée d'Ajaccio sa collection dont faisaient partie quelques grands tabeaux : une Vierge entourée de saints, de Cosimo Tura, d'un réalisme blafard et déjà classique, une Vierge à l'Enfant attribuée à Botticelli qui a toute la grâce du Maître florentin et quelques petits panneaux consacrés à la vie de Claire de Rimini, d'une exécution et d'une composition remarquables. La collection Thomas Henry a fait entrer au musée de Cherbourg un petit saint Augustin qui paraît bien mériter son attribution à Angelico. Le marquis Robien a légué à Rennes de beaux dessins dont quelques-uns sont de la main de Vinci, Gigoux a aussi donné des dessins à Besançon, Wicar à Lille...

Le musée d'Aix a acquis en 1821 deux tableautins siennois (une Annonciation et une Nativité) d'une qualité exceptionnelle et qui semblent avoir été rapprochés avec raison d'une Adoration des Mages de la collection Lehmann de New-York, d'une facture aussi précieuse et rare.

Les musées du Mans et de Nantes ont fait quelques bons achats, ainsi que les musées de Caen et d'Alger. Le musée de Strasbourg a acquis quelques belles pièces : deux figures de saints de Cima da Conegliano, une Adoration des Bergers de Crivelli, un Prométhée de P. di Cosimo, une sainte Famille de Vivarini...

Mais tout cela ne constituerait pas un ensemble assez important pour justifier une exposition si les Musées de province n'avaient pas eu d'autres sources d'enrichissement.

Au moment des conquêtes de la Révolution et de l'Empire, les Français donnèrent de l'air aux tableaux entassés dans les églises et couvents italiens depuis le Moyen âge et la Renaissance. Denon et nos équipes de conquérants déménageurs attirèrent

l'attention du monde entier sur cet art primitif italien jusqu'alors peu considéré dans son pays d'origine et ils firent pour répandre sa connaissance plus que beaucoup de savants historiques. C'est au Louvre, devenu le Musée du monde civilisé, que toute l'Europe vint apprendre à peindre, et l'essor artistique du XIX^e^ siècle sort de ce gigantesque rassemblement. Détrônant Rome, Paris prit la première place et la garda. Cependant, les tableaux italiens rassemblés avec nos victoires, quittèrent le Louvre en 1815, après nos défaites. Quelques-uns pourtant, déjà expédiés en province, ne furent ni recherchés, ni repris par les commissaires étrangers. De ce nombre est la prédelle de Mantegna, en trois panneaux, qui se trouve au musée de Tours. Elle provient de l'église San Zeno de Vérone. La partie centrale, restée à Paris, reprit seule le chemin de Vérone. Les panneaux de Tours sont du meilleur Mantegna et frappent par la hardiesse de leur construction, par la nouveauté de leur perspective, par un souci constant du petit détail aussi bien que de l'ensemble.

De même origine est le Mariage de la Vierge du Pérugin qui vient de la cathédrale San Lorenzo de Pérouse. Envoyé à Paris en 1797, il fut déposé à Caen en 1804. C'est un grand tableau clair et serein, un chef-d'œuvre d'équilibre et de luminosité.

Les autres tableaux réunis à l'Orangerie proviennent de la collection Campana. Voici près d'un siècle, le gouvernement de Napoléon III faisait l'acquisition de la collection que le marquis Campana avait constituée à Rome. C'était un énorme rassemblement de tableaux et d'œuvres d'art dont le propriétaire voulait faire un véritable musée didactique. Mais la fortune changea et la collection fut mise en vente. Anglais, Russes et Français la convoitaient. Ce fut la France qui l'obtint. Dès l'origine, l'acquisition impériale fut discutée. On critiquait la valeur des choix du marquis Campana, on reprochait à la collection son ampleur, son peu d'homogénéité, son absence de chefs-d'œuvre. Les critiques devinrent plus violentes quand on voulut faire passer une partie de la collection au musée du Louvre. De grandes personnalités s'émurent. Les conservateurs protestèrent, Reiset en tête. Une première commission fut nommée pour séparer les œuvres dignes de rester au Louvre de celles qui seraient envoyées en province. Le nombre des œuvres retenues par la commission fut si faible qu'on nomma une seconde commission qui fut un peu moins sévère, mais qui fut critiquée à son tour. Dans toute cette polémique, l'art n'était pas toujours seul en question.

La Collection Campana fut donc dispersée, éparpillée en province. On veut la regrouper aujourd'hui. Bien qu'une partie des

critiques qu'elle suscita lors de son acquisition soit encore valable, ce regroupement offrirait quelque intérêt. Mais l'art italien primitif ne supporte pas la médiocrité et il faudrait trouver un moyen d'éviter la monotonie de cette présentation. Si le regroupement se fait en Avignon, comme il en est question, pourquoi ne pas créer, en marge de la collection Campana, une salle consacrée à ce que l'on pourrait appeler l'école du Palais, et qui grouperait les peintres italiens du Palais des papes et leurs successeurs français immédiats?

Il faut en tout cas saluer le travail d'un jeune historien d'art, M. Laclotte, qui a porté le poids de cette périlleuse entreprise, qui a choisi les œuvres, et qui en a rédigé, avec beaucoup d'érudition, le catalogue.

Lucie Mazauric.

Le monde imaginaire d'Odilon Redon, par *Sven Sandström* (Lund, 1955). — Au moment où le Louvre prépare la première grande exposition Odilon Redon, il est précieux d'avoir, en français, ce travail d'un Suédois qui s'est intéressé au choix des motifs chez Odilon Redon. Un scandinave était particulièrement désigné pour comprendre l'évolution du sentiment romantique chez Redon, pour mesurer ce qu'il devait aux symbolistes et aux mouvements littéraires de son temps. Il est assez étrange — et cela nécessite explication — que ce soit un Bordelais qui ait choisi comme langage cet expressionnisme éclatant et impassible. L'excellente étude de Sandström est complétée par une biographie, par des notes et des lettres.

P. A. Hall. Sa correspondance de famille, éditée par *Karl Asplund* (Stockholm, Musée national, 1955). — Les publications du musée de Stockholm, nombreuses et variées, sont soignées et bien présentées. Les lettres de P. A. Hall, Suédois devenu et resté parisien, époux d'une Française en 1771, appartiennent aujourd'hui au musée de Stockholm. Les descendants de Hall, tous Français, gardèrent ces lettres jusqu'au jour où elles passèrent dans les mains d'un amateur suédois et finirent par aboutir au Musée. Utilisées partiellement par Villot, conservateur du Musée du Louvre, elles n'avaient jamais été publiées intégralement. On craignait la monotonie d'une correspondance toute simple, sans rapport avec de grands événements. Elles constituent pourtant un remarquable document humain. Lettres d'époux, d'enfants, de parents, elles révèlent toute l'intimité d'un monde simple, mais délicat, ses tendresses, ses intérêts, parfois ses inquiétudes et ses chagrins. La langue est alerte, point maladroite.

Matisse, ce vivant. L'artiste. L'homme. L'écrivain, par *Raymond Escholier* (Fayard, 1956). — Avec bonheur et verve, l'excellent biographe Raymond Escholier suit pas à pas la vie et l'œuvre de celui qui disait : « Je veux laisser le souvenir d'un homme vivant. » C'est chose faite, semble-t-il, et ce faisceau de souvenirs, plein de citations et de documents, brûlant de sympathie et d'affection respectueuse, aidera — avec l'exposition du Musée d'art moderne — à mettre à sa vraie place l'artiste qui eut le privilège de vivre assez longtemps pour laisser une œuvre parfaite. — L. M.

MUSIQUE

JACQUES-GABRIEL PROD'HOMME. — Ce n'est pas aux lecteurs de cette revue, où sa signature parut si souvent, qu'il est besoin de dire ce que fut J.-G. Prod'homme, d'insister sur l'étendue de la perte que sa mort cause à la musicologie. Homme d'un grand savoir, simple et serviable, travailleur infatigable, il a rendu d'immenses services; et même après sa mort, il continuera par les travaux qu'il a publiés d'être consulté comme le fut le conservateur de la bibliothèque de l'Opéra. Sa mémoire infaillible donnait à qui avait recours à elle le renseignement dispensant de longues recherches, l'indication précieuse grâce à laquelle on s'engageait sur la bonne voie. Il était de ceux qui aiment partager avec autrui ce que tant d'autres gardent jalousement pour eux-mêmes. Et sans doute fut-il trop généreux, car il a passé sa vie sans se soucier de tirer le moindre profit matériel de ses richesses spirituelles, et nul n'a montré plus de désintéressement, plus de modestie. Il est mort mieux connu, plus justement estimé à l'étranger que dans sa propre patrie.

Né à Paris le 28 novembre 1871, il fit de bonnes études au lycée Condorcet, songea un moment à faire sa carrière dans la marine et partit même pour les Antilles sur un voilier, pour tâter du métier. Il se sentait attiré par la musique, et dit adieu à la mer, passa plusieurs années en Allemagne et en Autriche afin de perfectionner ses connaissances dans la langue et la musicologie. Rentré en France, il fonda avec Dauriac et Jules Ecorcheville la S.I.M., section française de l'Internazionale Musik-gesellschaft, puis, avec Lionel de La Laurentie, Julien Tiersot et Elie Poirée la Société française de Musicologie dont il devint le président. Chargé de mission en Belgique et en Hollande, il fut de même délégué à Vienne aux fêtes du centenaire de Beethoven, puis de Schubert. Il collaborait au *Temps*, aux diverses revues musicales françaises et étrangères, au *Mercure de France*, où il a publié de très importants articles. On lui doit, outre les traductions de Wagner, des *Cahiers de Conversation* de Beethoven, des livrets de *La Flûte enchantée* de Mozart (avec Kienlin), de *L'Enlèvement au Sérail* (avec Adophe Boschot), une adaptation française du livre de Schurig sur *Mozart*, des ouvrages de biographie et de critique sur Berlioz, Gounod, Beethoven, Gossec et une étude exhaustive sur Gluck. Il n'est guère de domaines de la musicologie où il n'ait pénétré pour explorer quelque canton

avant lui mal connu. La sûreté de sa méthode, la scrupuleuse précision de ses écrits font de ses travaux des modèles d'érudition claire et bien française. Il s'est éteint dans la maison de Neuilly où il s'était retiré depuis plusieurs années, le 17 juin, et voulut que sa mort ne fût connue qu'au lendemain de l'incinération de sa dépouille.

LA REPRISE DE TANNHÆUSER A L'OPERA. — Le premier soin de M. Georges Hirsch en reprenant la fonction d'Administrateur général des Théâtres lyriques nationaux a été d'affirmer son dessein de restaurer le répertoire. Tâche urgente : l'Opéra ne pouvait continuer de vivre sur le succès des *Indes galantes*. Sans plus attendre on a repris *Tannhäuser* qui n'avait pas été joué depuis 1936. Idée en principe excellente : la jeune génération n'a pu connaître de cet ouvrage que l'ouverture et la bacchanale, souvent jouées au concert. Il était utile de remettre à la scène une des œuvres qui furent longtemps de celles dont le public ne se rassasiait point. *Tannhäuser* avait pris une belle revanche du lamentable échec provoqué par la cabale en 1861, et le succès obtenu avait contribué largement à faire comprendre Wagner aux habitués. Si l'Opéra entend conserver son rôle de théâtre-musée, où les chefs-d'œuvre de toutes les écoles et de toutes les époques ont leur place marquée, Wagner doit y reprendre son rang, auprès de Mozart, de Verdi, de Moussorgski (bien entendu, après les chefs-d'œuvre de l'art français auxquels revient le premier rang — même s'ils ne procurent pas des recettes comparables à celles des ouvrages étrangers). Le même phénomène se produit au théâtre et dans le commerce des disques : certaines œuvres sont les mécènes des autres ouvrages, les bénéfices procurés par leurs enregistrements compensent la mévente de certaines autres que l'on tient à honneur de publier, bien qu'elles ne puissent intéresser un public nombreux. Pratiquée par des industriels qui ne reçoivent aucune subvention, cette politique doit être, à plus forte raison, celle d'un théâtre d'Etat. L'idéal serait que l'on pût y monter des ouvrages et les maintenir sans trop se soucier de ce qu'ils « produisent » — mais seulement en raison de leur valeur. Imagine-t-on la Bibliothèque nationale vendant les livres qui ne sont plus demandés par les lecteurs? le Louvre vendant les toiles que les visiteurs disent « démodées »?

La reprise de *Tannhäuser* était donc opportune. Elle affirmait d'abord la volonté d'acheminer l'Opéra vers sa fonction

traditionnelle; en second lieu, elle montrait la possibilité d'assurer une reprise importante dans les conditions normales, par les seuls moyens du théâtre, et sans recours à aucun artiste étranger. En effet, les œuvres de Wagner jouées en ces dernières années, l'ont été presque toujours par des troupes allemandes, ou tout au moins par des interprètes venus d'outre-Rhin pour les principaux rôles. L'expérience de *Tannhäuser* semblait périlleuse, car il fallait d'abord assurer une distribution convenable — c'est-à-dire procéder en hâte aux engagements nécessaires pour compléter la troupe; il y avait lieu, en outre, de redouter les réactions du snobisme toujours prêt à critiquer sans raison ce qui se fait ici. Confier à des Français seuls l'interprétation d'un ouvrage de Wagner n'était donc pas sans péril, car il va sans dire que les Allemands qui en ont conservé la pratique, se trouvent mieux préparés que les Français. Enfin, le choix de l'œuvre elle-même allait contre l'opinion des wagnériens de stricte observance pour lesquels *Tannhäuser* est un ouvrage de second ordre, ne méritant pas de figurer près de *Tristan*, de la tétralogie ou de *Parsifal*. Passe encore, à leur avis, de maintenir *Lohengrin* à l'affiche, précisément pour montrer que le dieu de Bayreuth n'a point atteint du premier coup le sublime.

A mon sens, rien n'est plus faux. Je ne prétends point que *Tannhäuser* soit une œuvre parfaite, mais ses imperfections elles-mêmes sont intéressantes : elles montrent le cheminement de l'artiste poursuivant son idéal. La perfection atteinte m'émeut moins — je l'ose avouer — que cet effort. En outre, l'allégorie platonicienne qui fait le sujet de *Tannhäuser* — illustration pourrait-on dire du discours de Diotime, expliquant dans *le Banquet* que le vrai chemin de l'amour conduit de la beauté des crps et de l'amour sensuel à la beauté morale et à l'amour parfait. C'est le cri de *Tannhäuser* abandonnant Vénus et les voluptés de la grotte enchantée, pour chercher l'amour pur d'Elizabeth. Nous sommes loin des brumes germaniques de la tétralogie, et si le cadre est allemand, si l'époque est celle de l' « amour courtois » chanté dans les joutes poétiques de la Wartburg, si quelques-uns des personnages — Wolfram d'Eichenbach, qui écrivit le roman de *Parzival*, — ont existé vraiment, nous sommes bien loin ici de la mythologie nordique : Vénus est vaincue par Marie.

Certes, musicalement, l'œuvre n'est point parfaite : elle porte, bien apparente, la marque des remaniements qu'elle a subis. Ce n'est pas une raison pour imiter ce que l'on a fait à Bayreuth et renoncer aux corrections apportées par Wagner en 1860 à

l'occasion de la représentation de Paris : cette *Pariser Fassung*, comme disent les Allemands, a fait du premier acte de l'ouvrage l'égal en perfection des meilleures pages de *Tristan* et de la tétralogie du *Ring*. La sacrifier pour revenir à la forme primitive est une faute impardonnable, pareille à celle que commettrait un éditeur établissant son texte sur une première édition fautive, le préférant au texte revu et corrigé par l'auteur avec le plus grand soin. Wagner a écrit à Liszt qu'il *s'appliquait*, pour la représentation de Paris en 1861, à *corriger ce qui lui déplaisait* dans sa partition, et qu'en cela, les exigences de l'Opéra lui étaient profitables. Il ajouta donc deux airs au rôle de Vénus, supprima le retour de la marche des pèlerins dans l'ouverture pour enchaîner celle-ci directement au Venusberg, dont l'orchestration fut grandement améliorée, sans l'hiatus propice aux applaudissements donnés au chef d'orchestre — et à l'entrée des retardataires dans la salle —. Au surplus lorsqu'il publia en 1871, à Leipzig, ses œuvres complètes, il indiqua par une note que le texte de 1861 était désormais le seul qu'il autorisât pour les représentations... Donc le choix s'imposait : Paris n'a pas suivi le mauvais exemple de Bayreuth. Ceci n'a pas empêché des critiques dont toutes ne sont pas d'une entière objectivité.

On a repris le vieux grief de l' « italianisme » du deuxième acte de *Tannhäuser*. Il serait puéril de vouloir justifier Wagner dont l'œuvre n'a besoin en vérité d'aucun secours, et se défend bien toute seule. Il ne me gêne point qu'Elizabeth entrant en scène chante comme chanterait la Lucia de Donizetti (Wagner venait, durant les pires jours de son exil, à Meudon, de « réduire » pour tous les instruments imaginables, les airs de *Lucia di Lammermoor*). Ce qui compte pour moi, c'est qu'avant cela, au tableau du Venusberg, le chœur des Sirènes soit une des plus belles pages que Wagner ait jamais écrites, c'est qu'au troisième acte le récit du voyage à Rome, venant après le prélude qui est une admirable symphonie, après la prière d'Elizabeth, qui est d'une beauté totale, même si l'on y trouve des accents que Verdi aurait pu écrire lui aussi, c'est que tout cela, qui est merveilleux, l'emporte de beaucoup sur ce qui l'est moins, mais ne cesse pas cependant d'être valable. *Tannhäuser* est une étape dans l'évolution du génie wagnérien, une étape à laquelle on a profit à s'arrêter en sa compagnie.

Si la reprise que l'Opéra vient d'en faire ne fut pas parfaite, elle fut des plus honorables; les principaux rôles furent tenus fort correctement; M. Ernest Blanc (Wolfram) possède une voix comme on en entend peu; M. Verdière (Tannhäuser), excellent

au troisième acte, avait été moins parfait aux deux premiers; Mmes Rita Gorr (Vénus) et Lucazeau (Elisabeth) se sont montrées l'une et l'autre, malgré quelques faiblesses passagères, dignes de la confiance qu'on leur avait faite; enfin l'orchestre, dirigé par M. George Sebastian, nous a donné les joies attendues. Sans doute quelques répétitions supplémentaires auraient rendu plus sûrs les chœurs et les ensembles, mais, encore une fois, ne retenir que les défauts quand les qualités l'ont emporté de loin sur les fautes, est une injustice.

René Dumesnil.

DISQUES

GRANDES VOIX QUI SE SONT TUES. — C'est vraiment sur la bouche d'un mourant qu'ont été recueillies ces paroles d'Honegger : le souffle haletant, comme près de s'éteindre, nous rend présent l'Honegger de nos dernières rencontres, bien plus fragile, bien plus transparent que l'ombre de lui-même. Rien de plus poignant que ce souvenir et cette voix, — que ce retour du musicien sur son œuvre qu'il évoque avec une très singulière douceur, je ne sais quel pathétique détachement : il est déjà ailleurs, au-dessus d'elle, il la contemple comme une patrie qu'on survole une dernière fois.

La voix alterne avec neuf fragments d'ouvrages qui comptent parmi les sommets de la musique d'Honegger, certains : de la musique tout court. D'abord : deux « rois », dont le compositeur souligne plaisamment le contraste : *le Roi David* et... *le Roi Pausole*; deux mouvements de la *Sonate pour violon*; le *Psaume 130*, le troisième mouvement de la *Symphonie pour Orchestre à cordes*; le *Dies Irae* de la *Symphonie liturgique*; un chœur de *Nicolas de Flue*; le lamento de la *Danse des morts*; le finale de *Jeanne au bûcher*. Anthologie d'une des grandes œuvres de la musique contemporaine et bouleversant écho du musicien disparu, ce disque (1) est doublement précieux.

Il était très émouvant d'y joindre l'enregistrement d'une œuvre de jeunesse qui n'en est pas moins l'une des plus caractéristiques du compositeur. On a pu légitimement y voir, ainsi que le note Marcel Delannoy, la fondation puissante de toute l'œuvre honeggerienne. Dans ce premier *Quatuor à cordes* (2), le musicien

(1) « Festival », F.L.D. 50.
(2) *Ibid.*, F.L.D. 61.

est déjà lui-même et tout entier. L'œuvre qui témoigne d'autant de science que d'inspiration est le fruit d'un effort acharné, prolongé sur quatre années. Le premier mouvement, esquissé en 1913, ne devait prendre définitivement forme qu'en 1917; l'adagio qui suit a été composé en 1916; l'allegro final, ébauché la même année, ne devait être achevé et remanié qu'un an plus tard. Remarquablement interprétée par le Quatuor Lépine, cette pièce est suivie des *Pâques à New-York*. Ecrit sur le poème de Blaise Cendrars avec cette gravité et cette fraîcheur mystique où baigne le génie du musicien, c'est un admirable chant pour cinq « voix » : celle du contralto (c'est, ici, Mme Hélène Bouvier) et celle des cordes.

●

Quel est celui d'entre nous à qui on demanderait à brûle-pourpoint, sans lui laisser le temps de réfléchir, ce qu'il tient pour la réussite la plus accomplie du théâtre dans ces vingt dernières années, et qui ne répondrait : *l'Ecole des Femmes*, de Jouvet? — Mais qu'en resterait-il, sinon le souvenir enchanté? — Grâce au disque, il nous reste bien davantage : de quoi ranimer ce souvenir, le fortifier, le rattacher à quelque chose de réel, qui est l'écho durable d'une représentation. Miracle! Jouvet parle; voici son rythme, son débit, sa cadence, cette intonation inimitable.

L'enregistrement fut fait lors de la dernière tournée aux Etats-Unis et au Canada en 1951. Ce n'est pas une froide reconstitution de studio, le public est présent autant que les acteurs : même entre les applaudissements et les rires sans cesse déchaînés, on l'entend respirer, vibrer, vivre avec la pièce. Fermez les yeux : c'est une vraie représentation de théâtre, — celle-là même où vous étiez.

Les disques (3) sont accompagnés par un bel album qui contient d'abord la comédie de Molière avec les indications de mise en scène; puis des textes de Jouvet, Giraudoux, Cocteau... etc.; enfin un recueil d'images et surtout une suite de portraits de Jouvet dans ses grands rôles.

●

(3) Pathé.

Comme tout artiste, on a voulu enfermer Francis Poulenc dans des limites : celle d'un genre et d'un registre; il était le musicien de la grâce, de la fraîcheur, de la gentillesse et de l'ironie françaises, d'une certaine truculence aussi, — bref, un « petit maître ». De toute sa nature profonde, il a protesté; il a fait éclater les cadres. Car tout ce que je viens de dire et qu'on a vu en lui, il l'est certes; mais il est autre chose aussi : il s'est révélé un des musiciens vraiment religieux de ce temps. Son art, sa technique l'y inclinaient déjà : cette prédilection pour les voix, et le bonheur constant avec lequel il en use. Sa *Messe*, ses *Motets* répondaient de toute leur pureté grave à l'exquise ou gaillarde, et toujours très profane, fantaisie des *Animaux modèles* ou des *Mamelles de Tirésias*. En 1951, à Strasbourg, le *Stabat Mater* bouleversa l'auditoire. *Un* dans la diversité, d'une ampleur architecturale qui ne redoute pas l'ornement, éloigné cependant de tout baroque, de tout dramatisme, le *Stabat* a pour vertus essentielles la pureté et la ferveur, l'intensité intérieure. Il est écrit pour soprano, chœur et orchestre, et le musicien y atteint au plus haut de sa maîtrise dans l'emploi de la voix humaine. On attendait avec impatience un enregistrement digne de l'œuvre : c'est aujourd'hui chose faite. Le compositeur en a assuré lui-même la direction. Cette très belle gravure a été justement récompensée par le Grand Prix du Disque (4).

Scarlatti compte, lui aussi (avec Vivaldi et quelques autres), au premier rang de ces musiciens italiens, contemporains de Bach, dont la grande et légitime réputation fut tout juste égalée par l'oubli où ils tombèrent aussitôt après leur mort. Les dix sonates gravées sur ce disque (5) forment une judicieuse anthologie de la musique de clavecin de Scarlatti, — et, à ce titre, de toute la musique de clavecin du XVIII[e] siècle. C'est Ruggero Gerlin qui les joue. Je ne me lasserai jamais de dire que ce disciple de Wanda Landowska nous a, dans une certaine mesure, révélé le clavecin. Instrument féminin, voué à la délicatesse et à la grâce, sous les doigts de Gerlin, le clavier trouve ou retrouve une force, une sonorité viriles qui nous étonnent toujours. Quand on a entendu Ruggero Gerlin, toute autre exécution, quels que puissent être ses mérites, paraît un peu grêle ou fade; elle ne nous semble plus que l'écho du vrai clavecin.

Yves Florenne.

(4) Vega, C 35 A 1.
(5) Club français du disque.

LETTRES GERMANIQUES

IRONIE ET POESIE. — Ironie! Voilà un des termes français (ou grecs) les plus couramment employés par les critiques et même par les écrivains allemands, mais avec un sens différent de celui que nous lui donnons. L'associer à celui de poésie, c'est la hardiesse de Beda Allemann dans un livre récent, dont on parlera beaucoup : *Ironie und Dichtung* (Neske-Pfullingen, 1956, 237 p.). Précisons que cet ouvrage est une thèse de doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de Zürich; avec elle l'auteur, dont nous avons parlé à propos de la *Friendensfeier* de Hölderlin, se classe parmi les germanistes sur lesquels on peut compter.

Entre l'ironie de Voltaire — que B. Allemann aurait pu évoquer comme un prélude — et celle de Heine — qu'il récuse un peu cavalièrement (p. 29) — il y eut la célèbre ironie romantique, qui s'est imposée à la critique et dont celle-ci commence peut-être à secouer le joug. Après avoir réduit toutes les dualités à celle du Moi et du Non-Moi, Fichte s'efforça de ramener cette dernière à l'Unité : il imagina un Moi tout-puissant qui prend conscience de lui-même en posant le Non-Moi pour s'opposer à lui. Procédant de Fichte, en particulier de sa fameuse *Doctrine de la science* parue en 1794, les romantiques ont vu dans l'artiste créateur un Démiurge qui projette hors de lui-même une œuvre poétique et ne cesse pas de la dominer, de jouer avec elle et en même temps de jouir de son propre génie.

C'est bien avec Frédéric Schlegel, Novalis et Solger qu'Allemann commence son analyse, mais ce n'est pas d'eux que visiblement il est parti; il ne fait que remonter à eux en partant de Musil et de Thomas Mann; entre les deux groupes il a rencontré Kierkegaard et Nietzsche. Nous nous réjouissons d'avoir attiré l'attention des lecteurs du *Mercure* sur les deux importants volumes publiés par Frisé : *Der Mann ohne Eigenschaften* (Rowohlt, Hamburg 1952, 1672 p.), *Tagebücher Aphorismen, Essays und Reden* (Rowohlt 1955, 963 p.), car Musil ne représente pas seulement une résurrection; il apparaît dès maintenant comme un des principaux écrivains allemands ou plus exactement autrichiens de notre époque.

Deux remarques convergentes s'imposent : l'ironie est le propre d'une littérature ancienne et consciente, l'ironie ne trouve son emploi que dans le roman. Dès les premières lignes Alle-

mann pose le problème, qui est celui de sa thèse : « On peut estimer aujourd'hui que la poésie, bien plus, que l'art moderne en général, ne se conçoit pas sans cette base qu'est l'ironie, voire une tendance à la parodie, qui correspond au caractère d'arrière-saison de la situation spirituelle. Mais les réserves en ce qui concerne l'ironie comme principe artistique ne se laissent pas refouler non plus, puisque l'ironie semble porter en elle le germe d'une « Artistique » stérile » (p. 9). Nous avons traduit librement ce texte et conservé le terme « Artistik », qui est essentiel et que nous retrouvons chez G. Benn, ce qui prouve à quel point il s'applique à notre époque; nous serions assez tenté de le rendre par « l'art pour l'art », si cette expression ne désignait pas une école littéraire française à laquelle les Allemands jusqu'alors restaient assez réfractaires.

La deuxième remarque exclut l'ironie du domaine poétique et même du domaine tragique, et par conséquent elle rend impropre le titre que nous avons choisi pour traduire « Ironie und Dichtung »; rectifions en disant qu'il s'agit de la création littéraire et ici de la création romanesque. C'est en effet dans le roman, ce dernier venu dans le musée littéraire, où il a pris une place si encombrante, que l'ironie trouve le « Spielraum » nécessaire, l'espace qui lui permet de se déployer et de se dépenser. Mais n'avons-nous pas là une des raisons du succès du roman? N'est-ce pas l'attitude sceptique de l'homme moderne qui l'amène à récuser la tragédie ou le lyrisme comme l'épopée ancienne pour regarder s'ébattre le monde dans le miroir où le romancier le lui présente?

Si Allemann s'était contenté de développer des idées de ce genre et d'affirmer la nécessité de l'ironie comme principe créateur de l'œuvre d'art moderne, il nous aurait donné seulement un essai fort brillant et suggestif. Or il a voulu faire œuvre de savant et sa thèse est d'un homme de science. Aussi nous fournit-il sur la conception de l'ironie chez les romantiques et au cours du XIX[e] siècle une étude très solide, fortement étayée par des textes et appuyée sur les recherches antérieures, par exemple sur celles que Maurice Boucher a consacrées à Solger. En outre, à diverses reprises il fait le point et pose la question qui est sur les lèvres du lecteur; est-ce bien là de l'ironie poétique? Au lecteur de dire s'il en est également convaincu.

Nous sommes certain que le lecteur le plus rebelle rendra les armes quand il se plongera dans les deux derniers chapitres consacrés à Th. Mann et à Musil. A plusieurs reprises nous avons ici même essayé de situer Th. Mann dans la littérature allemande

contemporaine, avec le sentiment que le romancier des *Buddebrook* et le poète de *Tonio Kröger* s'était plus tard engagé dans une voie qui l'éloigna de ses débuts et le conduisit à *Félix Krull*, où il nous paraît avoir gaspillé son talent. En voici l'explication : il a de plus en plus employé l'ironie comme puissance créatrice, il est devenu toujours davantage « l'artiste » qui joue avec sa création. Fut-il jamais « poète », Dichter, au sens où les Allemands emploient ce mot? Au début peut-être, puis il devint un des maîtres de l'ironie et même de la parodie.

Allemann ne se prononce qu'indirectement sur son cas, mais il propose une comparaison Thomas Mann-Musil, il en fournit les éléments et semble bien se prononcer en faveur de Musil, dont l'ironie s'inspire de l'esprit des sciences exactes et ne se comprend qu'en fonction de l'utopie (p. 182).

L'ironie créatrice! Voilà un concept que B. Allemann renouvelle en l'appliquant à la littérature moderne; il sera intéressant et fécond de l'appliquer dans le passé, car c'est une clef qui peut ouvrir bien des portes. Le hasard a voulu que nous relisions récemment *Vie et aventures de Salavin* avec sa fin douloureusement humaine : « Dors, dors, pauvre homme! Dors, toi, mon ami, mon frère malheureux ..... Tu as bien assez souffert par moi et j'ajoute aussi pour moi. Tu as, depuis tant d'années, bien assez souffert en moi. » Or, que nous dit Musil? : « L'ironie consiste à représenter un « clérical » de telle manière qu'à côté de lui un bolchevik soit également atteint. A représenter une ganache de telle manière que l'auteur soudain ait le sentiment que c'est une partie de lui. » L'ironie créatrice devient alors l'ironie libératrice.

J.-F. Angelloz.

P.-S. Rectifions une erreur que nous signale fort aimablement M. Baldensperger : ce n'est pas au cimetière Montparnasse qu'est enterré Heine, mais au cimetière Montmartre.

Akzente (Hanser, Munich; le n° : 3 DM). — Le numéro de juin 1956 est particulièrement vivant et de bonne qualité; le caractère moderne de cette jeune revue s'y affirme par plusieurs contributions sur le problème « littérature et film ». On y trouve : Jakob van Hoddis : *Kinematograph;* Wolfdietrich Schnurre : *Begegnungen und Ereignisse;* Rainer M. Gerhardt : *Seegedichte. Aus dem Nachlaß;* Ilse Aichinger : *Tauben und Wölfe;* Max Herchenröder : *Also es schrie;* Hans Magnus Enzensberger : *Literatur und Linse;* Peter Hornung : *Die Maschinen haben gesprochen;* Bernhard Dörries : *Von den Puppen fehlt jede Spur* (ein Film-Exposé); Otto Heinrich Kühner : *Karneval; ein Film-Treatment;* Ekkehard Eickhoff : *Le moment créateur;* Friedrich Georg Jünger : *Zwei Schwestern;* Horst Lange : *Die Unken;* Heinrich Böll : *Noch Plätze frei im Rari-*

tätenkabinett; Wolfgang Paulsen : Carl Sternheim : *Das Ende des Immoralismus.*

Deutsche Rundschau (Baden-Baden; le n° : 1,80 DM). — Bon numéro 6 (juin 1956), avec Kurt R. Grossmann : *Die moralischen Kräfte in Deutschland;* Werner G. Krug : *Neuseeland im Windschatten der Weltpolitik;* Walther Hofer : *Objektivität und Parteilichkeit;* Ulrich Lohmar : *Zähler und Nenner der Politik;* Leon Zeitlin: *Wirtschaftswissenschaft, Wirtschaftspolitik- und Wirtschaftsdemokratie;* Hans Maus : *Von der Freiheit des Büromenschen;* Claus-Henning Bachmann : *Festlichkeit in unserer Zeit;* Moritz Goldstein : *Experimental - Metaphysik ;* Heinz Gehle : *Pierre Corneille;* Karl Rauch : *Das rheinische Element;* Julia Wirth-Stockhausen : *Unbekannte Briefe von Emilie Fontane II.*

Frankfurter Hefte (Le n° : 2 DM). — Toujours varié et actuel, le n° 5 (mai 1956) réunit : Walter Dirks : *Zweierlei Treue;* Thilo Werthern-Beichlingen : *Nun wird es entschieden : Berufsheer oder Wehrpflicht;* Joachim Wieder : *Welches Gesetz befahl den deutschen Soldaten, an der Wolga zu sterben?;* Horts Bönning : *Passion des Reims;* Valeska Rink : *Von Pontius zu Pilatus;* Walter Maria Guggenheimer : *Vierzehn Tage Sowjetgast;* Toni Kienlechner : *Der Fall Danilo Dolci;* Karl W. Böttcher : *Von der Mehrheit zur Minderheit - Der Weg der deutschen Bauernschaft.*

Merkur (Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart; le n° : 2,50 DM). — Excellent n° 99 (mai 1956) où nous trouvons : Gottfried Benn : *Kann keine Trauer sein;* Beda Allemann: *Gottfried Benns Statische Gedichte;* Laurens van der Post : *Das dunkle Auge Afrikas;* Wolfgang Wieser : *Die Zeit in der Biologie;* Ernst Wilhelm Eschmann : *Diskussion;* H. H. Stuckenschmidt : *Arnold Schönbergs religiöse Kompositionen;* Wladimir Weidle : *Die russische Seele;* Gerhard Neumann : *Gedichte;* Godfried Bomans : *Gedanken hinter einem Teller Spaghetti;* Günther Steffen : *Die französische Linke : Mythos und Realität.*

Studium Generale (Springer, Berlin; le n° : 6,60 DM). — Le problème de la « Schichte », qui est tour à tour couche, strate ou même plan, joue un rôle essentiel dans les diverses sciences. Aussi lui a-t-on consacré deux numéros de *Studium Generale* avec des contributions de F. Möller : *Die Schichtung der Atmosphäre und des Ozeans;* H. Falke : *Die geologische Schicht und Schichtung;* G. Heberer : *Fortschritt und Richtung in der phylogenetischen Entwicklung;* W. E. Mühlmann : *Schicht-Gedanke und Geschichte. Ein Beitrag zur historischen Psychologie;* W. E. Peuckert : *Das Problem der Schichten;* A. v. Martin : *Zur Soziologie der Moral;* I. Schwidetzky : *Schichtungsphänomene in Rassen- und Bevölkerungsbiologie;* R. Fricke : *Das Schichtenproblem in der modernen Volkswirtschaft;* H. Raupach: *Wandlung des Klassenbegriffes* (mai 1956); — M. v. Bracken : *Umwelt und Schichten der menschlichen Persönlichkeit;* A. Wellek : *Das Schichtenproblem in der Charakterologie;* O. Kroh : *Das Leib-Seele-Problem im entwicklungspsychologischer Sicht;* Fr. Darmstaedter : *Das Naturrecht als juristisches Schichtenproblem* (juin 1956).

Antares (Blüchert, Hamburg; le n° : 1,80 DM). — L'intérêt que cette revue porte à la France se manifeste dans les principaux articles du n° 4 (juin 1956) : H. Kesten : *René Schickele;* W. Niemeyer : *Frankreich im Werk Otto Rombachs; Georg Forster und Frankreich* de H. Jacobi; H. Maier : *Die Arbeiterpriester.*

Allemagne d'aujourd'hui (Presses Universitaires de France; le n° : 150 fr.). — Le n° 3 de 1956 nous apporte de nombreux renseignements sur les deux Allemagnes. Après un court, mais éloquent « In memoriam » de J. Rovan en souvenir de Louis Clappier, qui dirigea la revue antérieurement, nous y trouvons de nombreuses contributions dont les plus importantes sont dues à Roland Delcour : *Echos de Bonn;* Edmond Vermeil : *Les églises évangéliques luthériennes d'Allemagne;* Roland Ruffieux : *Actualités économiques;* Roland Delcour : *Deux Allemagnes, deux armées;* Michèle Morris : *L'Allemagne au Festival de Cannes;* Roland Duffieux : *D'un plan quinquennal à l'autre, économie de la D. D. R.;* Georges Castellan : *Chronique de la D. D. R.;* Robert Minder : *Les instruments de travail du Germaniste, III;* Jean Boyer : *Mozart d'après quelques publications récentes;* Robert Minder : *Huit portraits d'Allemands; Nouvelles brèves;* Georges Castellan : *Pour l'étude de l'Allemagne contemporaine. Quelques livres récents.*

Documents (11-13 Worringerstr., Cologne; le n° : 150 fr.). — Tou-

jours à l'avant-garde de l'actualité dans ce qu'elle a d'essentiel, le n° 5 (mai 1956) nous apporte : Joachim Schwelien : *La 3e conférence du SED;* Wolfgang Leonhard : *Une déstalinisation du ralenti;* Jean-Yves Calvez : *Le Comité central devant les difficultés de la construction du socialisme;* François Courtet : *Armée de métier ou conscription;* Thilo Werthern-Beichlingen : *Le service militaire obligatoire, absurdité ou nécessité?;* A. Wiss-Verdier : *L'Afrique du Nord et la presse allemande* (II); Ernst Sander : *Une mère juive. Le portrait, nouvelles.*

Magnum (Scheffelstr. 11, Francfort). — Le n° 8 a pour sujet « l'enfant », thème attrayant, mais difficile, qui permet à la revue de nous donner de belles et parfois émouvantes photos d'une grande partie du monde. Mais derrière ces photos il y a les problèmes de l'enfance, que *Magnum* n'ignore pas et qui sont traités dans de bons articles.

Du (Conzett et Huber, Zürich; le n° : 3,20 fr. s.). — Zürich a organisé une exposition consacrée à « La beauté inconnue ». Excellente occasion pour *Du,* qui nous permet d'admirer de fort belles reproductions d'œuvres d'art échelonnées du XVe au XIXe siècle.

Vergangenes und Gegenwärtiges, par *Monika Mann* (Kindler, Munich, 1956, 167 p.; rel. : 6,80 DM). — Dans la famille Mann, tout le monde est écrivain. Monika Mann nous conte ses souvenirs d'une vie qui s'est déroulée à l'ombre de Thomas Mann et cela nous permet de glaner au passage quelques renseignements utiles, de vivre un peu dans l'atmosphère familiale du grand écrivain.

Das letzte Jahr, par *Erika Mann* (S. Fischer, Francfort, 1956, 75 p.). — Une autre fille de Thomas Mann, Erika, nous dit d'entrée de jeu son propos, qui est beaucoup plus impersonnel : « Je veux conter uniquement ceci : parler de lui, de ses projets, de sa dernière année, des derniers jours et des dernières heures. » On ne lit pas sans émotion et sans profit ce récit volontairement dépouillé de la dernière année d'un écrivain célèbre que nous avons connu et qui vient de nous quitter.

Briefe an Hermann Hesse, par *Emmi Ball-Hennings* (Surkamp, Francfort, 1956, 442 p.). — Emmi Hennings et son deuxième mari, Hugo Ball, rencontrèrent un jour H. Hesse; ce fut l'origine d'une amitié qui ne devait cesser qu'à leur mort. Cela nous valut d'abord la biographie de Hesse par H. Ball, que connaissent bien tous les admirateurs de l'écrivain, et maintenant un choix des lettres qu'Emmi Ball-Hennings lui adressa de 1928 à 1948. Or elle était femme de lettres, sans avoir rien du bas-bleu, et ses lettres nous intéressent d'abord à cause de leur valeur littéraire et humaine, ensuite parce qu'elles sont adressées à Hesse et nous renseignent parfois sur lui.

Bertold Brechts Gedichte und Lieder (Suhrkamp, Berlin-Francfort, 164 p.). — Il existait déjà un choix de cent poèmes de Brecht publié au Aufbau-Verlag de Berlin en 1951 et politiquement marqué; celui de Pierre Suhrkamp est plus large, plus personnel et plus objectif à la fois. L'éditeur connaît Brecht, il a pour ainsi dire partagé sa vie, il a vu naître une partie de ses poèmes; c'est dire avec quel amour il a choisi parmi eux en s'efforçant de présenter dans sa diversité le talent d'un poète qui restera le témoin d'une époque et un témoignage de profonde humanité.

Die Schuldlosen, par *H. Broch* (Rhein-Verlag, Zurich, 1954, 368 p.). — Parmi les romans de Broch, celui-ci occupe une place à part et sa genèse mérite d'être contée. Le romancier avait composé plusieurs nouvelles et il les avait publiées entre 1930 et 1934; lorsque plus tard il les reprit, il les compléta par d'autres pour composer un roman. Le résultat est un « roman en onze récits » qui portent les dates 1913, 1923, 1933, mais dont certains furent écrits en 1949. L'unité n'en apparaît pas tout de suite et elle reste un peu lâche, mais l'œuvre vaut à la fois par le détail et par l'ensemble; elle est peut-être celle par laquelle on peut le plus facilement aborder Broch.

Eranos Jahrbuch XXIV (1955, Rhein-Verlag, Zürich, 520 p.; rel. : 31,20 fr. s.). — « Eranos », dont nous avons dit l'effort pour étudier tous les problèmes de l'être humain, prit pour sujet de la rencontre de 1955 l'homme au centre des choses, l'homme en sympathie avec les choses. Sous le titre général, « Der Mensch und die Sympathie aller Dinge », on trouve dans ce volume les exposés de : Dr Erich Neumann, Tel Aviv : *Die Erfahrung der Einheitswirklichkeit und die Sympathie der Dinge;* Prof. Dr. Gershom Scholem, Jeru-

salem : *Seelenwanderung und Sympathie der Seelen in der jüdischen Mystik;* Prof. Louis Massignon, Paris : *L'expérience musulmane de la compassion, ordonnée à l'universel; à propos de Fatima et de Hallâj;* Prof. Dr. Ernst Benz, Marburg-Lahn : *Der Mensch und die Sympathie aller Dinge am Ende der Zeiten* (Nach Jakob Boehme und seiner Schule); Prof. Henry Corbin, Paris : *Sympathie et Théopathie chez les Fidèles d'Amour en Islam;* Prof. Dr Walter F. Otto, Tübingen : *Der ursprüngliche Mythos im Lichte der Sympathie von Mensch und Welt;* Dr John Layard, London : *Identification with the sacrificial animal;* Prof. Chung-Yuan Chang, New York : *TOA and the sympathy of all things;* Prof. Max Knoll, Princeton, USA : *Endogene Rythmen und biologische Zeit;* Prof. Dr A. Portmann, Basel : *Das Lebendige als vorbereitete Beziehung.*

J. Georg Hamanns Hauptschriften erklärt (Bertelsmann-Verlag, Gütersloh, 1956; t. I, 184 p., rel. : 23 DM; t. II, 176 p., rel. : 22 DM). — Voici une entreprise qui fait honneur à son éditeur. Hamann, « le Mage du Nord », dont l'influence fut considérable au XVIII^e^ siècle, reste d'un accès difficile, malgré la grande édition de ses œuvres et le livre que lui a consacré Nadler. On a donc eu l'idée de publier un commentaire de ses œuvres principales et huit volumes sont prévus, auxquels collaborent, sous la direction de Fritz Blanke et Lothar Schreiner, Elfriede Büchsel, Karlfried Gründer, Evert Jansen, Schornhoven, Erwin Metzke et Martin Seils. Deux volumes viennent de paraître, les tomes I et VII. Le tome I contient une très importante étude dans laquelle Gründer passe en revue les diverses interprétations de Hamann depuis Gœthe jusqu'à notre époque (123 p.) et une bibliographie établie par Schreiner, qui remplit 36 pages; un index des noms propres facilite les recherches. Quant au tome VII, dû à Lothar Schreiner, il nous fournit d'abord une étude sur la préhistoire et la genèse de *Golgotha und Scheblimini,* une histoire des interprétations de cette œuvre et enfin un commentaire à la fois philologique et théologique. Un tel ouvrage suppose une somme de travail et de science qui remplit d'admiration.

Rowohlts deutsche enzyklopädie (Rowohlt, Hamburg; le vol. : 1,90 DM). — Les deux derniers volumes de cette magnifique collection, *Dokumente zum Verständnis der modernen Malerei* (N° 19, par Walter Hess), et *Zoologie und das neue Bild des Menschen* (N° 20, par Adolf Portmann), sont de premier ordre.

Les cierges éteints, par *G. von Le Fort* (Ed. du Seuil, 1956, 128 p., 390 fr.). — Bonne traduction par André Starcky des deux nouvelles publiées en 1953 chez Ehrenwirth, Munich, sous le titre *Gelöschte Kerzen.* — J.-P. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

SITUATION DE WREN. — En quoi Christopher Wren (1632-1723) peut-il intéresser les Français?

Leur dit-il même rien? Oui sans doute. La façade occidentale de la cathédrale Saint-Paul, les hôpitaux de Greenwich et de Chelsea, Neville's Court à Cambridge et la cour de la fontaine à Hampton Court, dans leur langage et leur élégance classique, nous plaisent sans effort. Mais toutes ces églises, cinquante à l'origine, dont les noms peuplent gaiement une chanson d'enfants; ces églises de la Cité, en partie ravagées par la guerre, nous paraissent bizarres et non point belles, et demandent une adaptation avant que nous comprenions que Londres sans elles ne serait pas Londres. Tant de murs sombres qui tombent droit d'arêtes ingrates; tant de bandeaux, de styles, de colonnettes à

coupoles ou à clochers dégingandés, étirés, blêmes sur un noir de crasse urbaine comme des fantaisies de pâtissier, et leurs proportions souvent en révolte comme dans un corps d'adolescent — cela froisse notre vieux bon goût latin. Or un seul architecte, aidé de ses élèves, a conçu tous ces édifices, que nous les admirions pour leur art familier ou que nous ayons besoin de nous accoutumer à leurs formes insolites.

D'où viennent des différences en apparence si tranchées dans les productions d'un même esprit? L'expliquer est le but du livre d'E. Sekler *Wren and his Place in European Architecture* (London, Faber, 1956, 300 p., 63/).

Wren est homme de son temps par la culture. Homme de science, aimant l'ordre de la raison, et homme de foi. Anglais, mais instruit par le continent. Dans son œuvre abondante, Sekler fait la part du classique et du gothique, de l'apport indigène et de l'étranger. Son livre nous intéresse parce qu'il jette après bien d'autres un pont par-dessus la Manche.

Wren est en premier lieu un savant. Chacun de ses plans est l'exercice de solution d'un problème. Loué de Pascal comme mathématicien, il aurait pu suivre une carrière d'astronome. La diversité de ses dons et de son expérience lui a permis de jouer des rôles importants et variés dans la vie publique. Energique et persévérant, infatigablement vorace de savoir, ce n'est pas essentiellement un artiste, bien qu'il soit assez doué pour le dessin. Son grand prédécesseur Inigo Jones, dont il a pris la relève, l'a beaucoup inspiré. Il a notamment encouragé de son exemple les prédilections classiques de Wren.

Sans doute, dans ses projets de restauration pour l'abbaye de Westminster ou pour la cathédrale de Salisbury, Wren témoigne d'un grand respect du moyen âge. Dans les églises de la Cité qu'il fallut rebâtir après l'incendie de 1666, il a dû se plier aux traditions de l'architecture religieuse anglaise et aux exigences liturgiques du culte anglican : conserver le jubé, isoler du reste du sanctuaire la partie primitivement réservée à la célébration de la Cène, ordonner l'édifice en trois vaisseaux — autant de survivances formelles d'habitudes médiévales pratiquées en Angleterre. Anglaise aussi l'insistance nouvelle, conforme au rituel le plus récent, sur la part active prise au service par les fidèles et sur la place du prêtre parmi eux. Afin d'assurer la visibilité et l'acoustique, Wren élargit la nef à l'extrême, parfois y incorpore le chœur, y ajoute souvent des galeries et un vestibule. Ce faisant il tient compte de besoins qui étaient non seulement ceux

de son pays, mais ceux de son temps : l'architecture jésuite suit un développement parallèle.

La part faite à ces besoins, il trouve ses modèles favoris dans la géométrie des classiques anciens et modernes, adaptée sans exclusion à tous les types d'églises : à un ou à trois vaisseaux, à toit voûté ou plat, à proportions variables entre la hauteur et la largeur, le problème de base étant toujours de concilier la concentration et l'allongement.

Ces églises de Wren, bien qu'elles nous plaisent moins que son architecture civile, sont ce qu'il a fait de plus singulier. C'est là qu'il est le plus attaché à la tradition nationale. Mais on y relève aussi quelque ambiguïté dans la conciliation nécessaire entre un pur sentiment religieux et l'esprit rationaliste qui cherche à utiliser les conquêtes scientifiques selon des lois de portée universelle, même en esthétique. C'est ici la part de la Renaissance et de l'antiquité, qu'il disait s'être « pieusement efforcé de suivre ». Le baroque est, entre autres, un produit de ces tensions. Mais, si l'on peut parler de baroque dans le cas de Wren, il est fort économe d'ornements, n'atteint pas toujours à l'unité, et produit souvent des façades à deux dimensions. Sa formation classique vient notamment des travaux théoriques et illustrés de Vitruve et de ses élèves italiens, de reproductions du classique baroque hollandais. Sa grande source d'inspiration est la France, où il avait fait un long séjour en 1665 et plongé dans le classique louis-quatorzien en pleine fermentation. C'était en particulier l'époque des dômes. Dans ce détail comme en d'autres, notamment pour ses projets d'urbaniste, Wren a trouvé chez nous le relais nécessaire entre l'Italie et lui. Sekler n'exclut pas une influence en retour, par exemple sur les tours de Saint-Sulpice et sur le Panthéon. Il relève aussi des influences possibles de Wren en Allemagne, en Italie, et jusqu'en Russie et en Amérique du nord.

Voilà quelques grandes lignes de ce livre dont la solidité tient au détail infiniment soigné des comparaisons et des renseignements sur échantillons. Une foule de dessins et de plans in texte et 80 p. de planches hors texte, lui donnent l'éloquence de l'exemple concret.

Sekler explique au surplus les vicissitudes par lesquelles ont passé la vogue et l'influence de Wren dans son pays. Ce n'est pas le sujet de notre chronique. Il faut lire cette partie du travail pour comprendre des caractères notables de l'architecture anglaise et les circonstances qui leur ont permis, ou les ont contraints, de s'exprimer.

L'appréciation générale de Sekler sur Wren est équilibrée et sans enthousiasme. Ses liens avec l'Europe sont certains. Il doit beaucoup au continent. Son influence n'y est pas très prononcée, plus forte cependant qu'on ne s'en douterait hors d'Angleterre. De toutes ses créations, le dôme de Saint-Paul et les clochers des églises de la Cité ont éveillé le plus d'échos. Il y a là plus qu'un hasard. Le trait dominant de son plus grand édifice profane, les dômes de Greenwich, dérive de l'architecture religieuse. C'est comme architecte religieux que Wren peut prétendre à la classe internationale. C'est là qu'il a créé du neuf et de l'unique.

On ne le diminue pas en le disant. Son caractère, ses aptitudes variées, son intelligence hors pair l'auraient distingué dans n'importe quel champ d'activité. Mais enfin, c'est comme artiste que doit être jugé cet architecte. Son talent est d'un ordre élevé. Il laisse des édifices remarquables, s'il n'a pas frayé de grandes voie à l'architecture européenne. Sans son exemple stimulant, l'architecture anglaise du XVIII^e^ siècle, qui ne voulut pourtant pas dépendre de lui, n'aurait pas atteint la position qui, pour la première fois depuis le moyen âge, lui a permis d'influer sur le développement général de l'architecture du continent.

Jacques Vallette.

The New Statesman and Nation, 2-30.6. — *Séries :* Nouvelles du monde commentées. Aux Communes. Journal d'un Londonien. Notre Angleterre. Sagettes. Les journaux. Dessins satiriques de Vicky. Arts, spectacle, BBC, TV. Correspondance. Poèmes. Revue des livres. Concours. Dans la Cité. — *2.6 :* Plan de paix pour Chypre. L'Amérique et la concurrence pacifique. Commerce et coupons-primes. Kefauver. Archéologie africaine. Bataille d'idées. John Buchan. *9.6 :* On vit bien aux dépens du fisc. Syndicats et classe moyenne. Religion et BBC. Barrage sur le Zambèze. Une vache et son veau. Auden professeur à Oxford. Hommage à Auden d'un Américain. Un poème d'Auden. *16.6 :* Jeunes prisonniers au Kenya. Orthodoxie léniniste. Automation, emploi, investissement. Le pain blanc. Mécènes ou clients? Hygiène sociale en Italie. Musique à Prague. E. Wilson. Wren. Livres d'été. *23.6 :* Colère de Togliatti. Liberté et socialisme. En Algérie. Entrevue avec Nehru. Un joyeux Noël. Brecht. Le théâtre de Broadway. *30.6 :* Le Commonwealth existe-t-il? La construction en G.-B. Les stalinistes au pied du mur, par P. Hervé. Pour une distribution mondiale de l'énergie. D. Sayers et le monde actuel. Sartre. W. de la Mare. Disques.

English, Spring 56. — Utilisation des sources et développement d'un thème : *L'assassinat dans la cathédrale*. Diverses manières de mal comprendre une œuvre. *Arden of Feversham* et nous. Poèmes. Comptes rendus. Le théâtre et le film.

The Hudson Review, Spring 56. — *Canto 96* de Pound. Swift satiriste. Poèmes, dont une ode de V. Watkins et nombreuses traductions de G. G. Belli. Le nom d'Odysseus. Une nouvelle. La poésie de R. Lowell. Critiques de Milton. Critiques de Whitman. La vérité littéraire. Les théories et l'art.

Books Abroad, Spring 56. — Lettres en Ukraine, en Yougoslavie, en Roumanie, en Albanie. Evénements littéraires de 1955. Revue des lettres étrangères.

Etudes anglaises, janvier-mars 56. — Le problème de la traduction (A. Koszul, J. Loiseau). Le

Windhover de Hopkins (J.-G. Ritz). A. Powell (L.-A. Leclaire). Musique et poésie au XVI^e siècle (R. Milner). Travaux récents de phonétique historique (F. Mossé). — Id., avr.-juin 1956 : Les nouveaux conservateurs américains (C. Arnavon). L'année T. E. Lawrence (Etiemble). La littérature anglaise du XVI^e siècle (M. Poirier). Le « pleasing Alcon » de Spenser (W. F. McNeir). Du nouveau sur Kipling (F. Léaud).

Les langues modernes, juill.-août 56. — L'enseignement des langues vivantes en Europe (L. Landré). La langue américaine et l'Américain (F. de Grand'Combe). La langue d'Unamuno (J.-Ch. de Léon).

Anthologie de la poésie américaine, par *A. Bosquet* (Paris, Stock, 1956, 560 p., 1.200 fr.). — En cinq parties, soixante-douze poètes du XVII^e siècle à nos jours, plus des poèmes populaires nègres et indiens dans une sixième. Une introduction, 30 pages de notes bio-bibliographiques. Les originaux figurent, sur la page de gauche, en regard des traductions. Il y a de fort bonnes choses dans ce travail, qui doit susciter la curiosité et mérite qu'on le lise attentivement.

The Killing, by *L. White*. **The Broken Doll**, by *J. Webb*. **The Fastest Gun in Texas**, by *J. H. Plenn* and *C. J. Laroche*. **The Tent of the Wicked**, by *R. Switzer*. Chac. : 128 p., 25 c. — **A Ghost at Noon**, by *A. Moravia*. **A Murder in Paradise**, by *R. Gehman*. **The Girl in Dogwood Cabin**, by *C. Willingham*. **The Whispers of Love**, by *M. Duras*. Chac. : 192 p., 35 c. — **The American Presidency**, by *C. Rossiter* (166 p.). **The Meaning of the Dead Sea Scrolls**, by *A. P. Davies* (144 p.). Chac. : 35 c. — Tous : N. Y., NAL, 1956. — 1. Un crime parfait. Mais une dame s'en mêle. 2. Nouveaux exploits de Sammy Golden et du P. Stanley. 3. Histoire vraie d'un tueur trente-neuf fois assassin. 4. Un dur, adoré des foules et des femmes. 5. Histoire d'un mariage défait. 6. Un étudiant tue une belle secrétaire. 7. La guerre des sexes dans un camp d'été. 8. Ravages de la passion en Extrême-Orient. 9. Exposé historique des dix rôles principaux du président des E.-U. 10. Les manuscrits de la mer Morte dans leurs rapports avec la Bible et avec les origines du christianisme.

Burke Street, by *G. Scott-Moncrieff* (Edinburgh, R. Paterson, 1956, 77 p., 8/6). — Une petite rue imaginaire et ses habitants, où l'on peut reconnaître des traits traditionnels d'un Edimbourg qui change. Roman-rêverie fort distingué.

The Penguin Atlas, ed. by *J. S. Keates* (174 p., 10/). **French Architecture**, by *P. Lavedan* (368 p., 5/). Chac. : Penguin, 1956. — 1. Excellent petit atlas. 80 cartes en couleurs, très lisibles. Une liste des Etats et territoires du globe. Une autre donnant le sens des noms géographiques étrangers. Un index de 15.000 articles. Petit tour de force. — 2. L'architecture française du moyen âge à nos jours, par un maître du sujet. Le point de vue technique et le point de vue artistique sont bien équilibrés. Une première partie traite des problèmes généraux d'ordre technique, esthétique, historique; les deux suivantes de l'architecture religieuse et de l'architecture civile (domestique, publique, urbaine, et des jardins). Une liste des hôtels parisiens de l'âge classique. 22 p. de notes biographiques sur les principaux architectes cités. 12 p. d'index. 18 figures au trait intexte. 64 p. de planches hors texte, souvent fort bonnes. On est heureux de voir notre art national si bien servi chez nos amis étrangers.

The Room on the Roof, by *R. Bond* (London, A. Deutsch, 1956, 160 p., 10/6). — Premier roman d'un jeune auteur qui a quelque chose à dire. C'est l'histoire d'un garçon échappé de chez son tuteur, dans l'Inde, et qui, passé de la ville européenne dans la ville indigène où on lui défendait d'aller, fait connaissance avec une famille indienne où il trouve abri et compréhension. En quelque sorte, une expérience de fraternité.

Tunes of Glory, by *J. Kennaway* (*Ib.*, Putnam, 1956, 200 p., 13/6). — Encore un premier roman. S'est fait remarquer. Un personnage excellemment enlevé s'y détache : le vieux colonel p. i., sorti du rang, d'un régiment de Highlanders, que vient relever un collègue sorti de toutes les écoles possibles. L'histoire s'organise autour de cet événement. Elle se lit avec plaisir.

28 Poems, by *G. Fielding* (1955, 37 p., 7/6). **Some Poems**, by *E. Marx* (1955, 47 p., 7/6). **The Return of Ulysses**, by *P. Fernando* (1955, 39 p., 7/6). **Tally 300**, by *J. P. Fletcher* (1956, 90 p., 10/6). **The Writer in a Changing Society**, by *J. B. Priestley* (1956, 29 p.). Tous : Aldington, Hand and Flo-

wer Press. — Quatre livres de poèmes dont aucun n'est sans mérite, et une conférence par un écrivain connu. G. Fielding éprouve le besoin de fixer en paroles l'essence d'événements passés. Les poèmes d'E. Marx ont souvent des motifs vécus et sombres. P. Fernando aime les vieux mythes et il lui arrive de broder de beaux vers sur le sens qu'il leur donne, quand il n'explique pas trop. J. P. Fletcher retrace une histoire vraie de désolation et de dégradation : celle de sa jeunesse dans une mine, d'où il tire avec courage un acte de foi dans la noblesse de l'homme. J. B. Priestley déplore l'abaissement de l'écrivain dans la société moderne dont il analyse avec pénétration plusieurs caractères.

Berkeley Castle (Derby, Eng. Life Pub., 1956, 32 p., 2/6). — Il est question dans le *Richard II* de Shakespeare de ce superbe édifice du XII[e] siècle, demeure de la famille du même nom. Comme les autres de la même série, cette monographie est profusément illustrée : extérieurs, intérieurs, tableaux. La couverture elle-même porte des images, et sur les gardes un plan et une carte. Quand, par une belle après-midi, on a débouché des Mendips sur le château de Berkeley, on aimera le retrouver ici. Ayant lu la brochure, on souhaitera cette rencontre.

Prester John, by *J. Buchan* (207 p.). **Hemlock and After**, by *A. Wilson* (246 p.). Chac. : Penguin, 1956, 2/6. — Buchan, qui devait finir Lord Tweedsmuir et gouverneur du Canada, est dans la lignée de Stevenson par sa qualité d'Ecossais et dans celle de Rider Haggard par le genre littéraire qu'il cultive ici : le roman d'aventures en Afrique. Son Prêtre-Jean est un ancien roi d'Abyssinie dont un descendant rêve de reconstituer l'empire noir qui s'étendait vers l'Afrique du Sud. On verra comment sa révolte contre les blancs, renouvelée de celle des Zoulous, échoue grâce au sang-froid et à la chance d'un jeune Ecossais qui survit incroyablement à de passionnants épisodes. L'autre roman est le premier d'un jeune auteur qui a récemment mérité sa vogue. C'est le portrait et l'histoire d'un auteur célèbre, civilisé, humain, libéral, dont les initiatives généreuses sont contrariées par l'inertie de ceux qu'inquiète son indépendance et compromises par ses penchants homosexuels, et de qui l'honneur et le malheur est une conscience claire et délicate. Il y a là des analyses de milieux sociaux nettes et vigoureuses, sans illusions, dont le comique ressort du dialogue. Le style et l'inspiration ne sont pas sans rappeler parfois d'illustres prédécesseurs, sans doute inspirateurs, parmi lesquels Proust et V. Woolf.

The Golden Bowl, by *H. James* (548 p., 15/). **Introducing West Wales**, by *M. Fraser* (240 p., 18/). Chac. : London, Methuen, 1956. — On a récemment signalé ici la traduction française de ce dernier grand roman de James. C'était peut-être aussi le plus mal connu, étant difficile à trouver. Il importe de savoir qu'on peut maintenant se le procurer dans l'original, à bas prix. L'autre livre arrivé ce mois-ci de chez Methuen décrit les comtés de Pembroke et de Carmarthen, pays de vallées fertiles et de sauvages collines, de saints, de pêcheurs, de musiciens et de bardes, de sorciers et de guerriers, de coutumes et de métiers singuliers. L'ouest du pays de Galles a donné naissance à saint David, au fondateur de la dynastie Tudor, à Nash le célèbre dandy, au peintre Augustus John, aux chiens de Sealyham et à de moindres illustrations, entre autres ce forgeron dont le fils devint mandarin de haut rang. Voilà un peu de ce qu'on trouve dans ce livre attachant, illustré de vingt fort bonnes photos hors texte, et pourvu d'un glossaire étymologique des noms de lieux.

Lorenzo Lotto, by *B. Berenson* (*Ib.*, Phaidon, 1956, 491 p., 63/). — Il y a plus de soixante ans paraissait la première édition de ce livre. Depuis lors, d'autres tableaux de Lotto se sont révélés; et les vues de Berenson ont pu changer dans le détail. Voici le dernier état du travail, agrémenté de 400 figures hors texte qui occupent plus de 300 pages : dessins et peintures, dont 9 reproductions en couleurs et de nombreux détails. C'est toute l'œuvre de ce peintre de sujets religieux ou allégoriques, et de portraits, qu'on nous offre ici selon la formule Phaidon et dans la qualité Phaidon. L'étude préliminaire de 160 p. se fait lire, et demande à être lue avec soin. Elle est, pour une grande part, psychologique et tente de suivre à ce point de vue les variations de l'artiste. Les attributions sont faites en conséquence, et prennent place dans un réseau de raisonnements qu'il faut connaître pour comprendre. Pourquoi Berenson aime-t-il Lotto et parle-t-il de façon aussi persuasive d'un peintre dont la réputation a

longtemps été éclipsée par celle de contemporains qui lui étaient supérieurs par le métier? C'est qu'à son avis Lotto portraitiste non seulement égale, mais surpasse un Titien ou un Tintoret. Eux ont fait des portraits de cérémonie, où le sujet est en représentation. Lui peint des individus infiniment variés, dans leur vérité profonde saisie familièrement. Peintre psychologue, d'une sensibilité mal accordée aux goûts un peu sommaires de son temps, Lotto aurait peut-être dû à cette circonstance son obscurité relative (malgré l'épithète de « celeberrimo » qu'il reçut très jeune). L'étude de Berenson est bien faite pour éclairer les raisons de sympathie entre lui et notre époque. Il y a un rapprochement curieux et imprévu entre Lotto et Crivelli.

Scottish Houses and Gardens Open to the Public, by *J. Fleming* (*Ib.*, Country Life, 128 p., 25/). — On a parlé ici d'un travail analogue sur les grandes demeures d'Angleterre, publié par la même maison. Celles d'Ecosse méritent aussi d'être célébrées. La série ne commence qu'à la fin du XVII^e^ siècle. Il y a un style écossais, influencé en premier lieu par la France, puis au XVIII^e^ siècle par la Hollande. Alors commence la vogue de William Adams, originaire du comté de Forfar et père de Robert et de James qui devaient s'illustrer un peu plus tard en Angleterre. Il y a dans ces demeures beaucoup de grandeur, de splendeur, de charme, de bizarrerie et de mauvais goût ensemble ou tour à tour. Les jardins sont à juste titre renommés dans le monde entier. Tout cela, intérieurs et extérieurs, ressort du texte et de l'abondante et belle illustration de grand format qu'il accompagne.

John Henry Newman, by *J. M. Cameron* (44 p.). **John Bunyan**, by *H. A. Talon* (40 p.). **Ford Madox Ford**, by *K. Young* (43 p.). **George Crabbe**, by *R. L. Brett* (43 p.). Chac. : *Ib.*, Brit. Council and Longmans, 1956, 2/). — N^os^ 72 à 75 de l'excellente série « Writers and their Work ». C'est un philosophe qui traite du cardinal Newman, à la fois l'homme supérieurement sensible, intelligent, loyal, indépendant et persuasif, et l'écrivain qui mit un art peu commun à défendre les idées dont l'évolution et les grandes lignes sont retracées dans la première brochure. C'est un Français érudit qui parle du grand écrivain puritain, l'auteur du charmant *Pilgrim's Progress* et d'autres œuvres moins connues, avec un goût assez rare de la réflexion générale; certains passages, sur le puritanisme notamment, méritent qu'on s'en souvienne. K. Young sépare le portrait de Ford d'une étude de chacune de ses œuvres principales; il contribuera fort à attirer l'attention sur ce personnage attachant, assez mystérieux, collaborateur de Conrad, artiste insuffisamment connu et dont la réputation est en train de grandir. Si l'étude de Brett sur Crabbe a l'allure d'un plaidoyer, c'est qu'il en est besoin et qu'on n'est pas assez persuadé, de nos jours, des mérites littéraires de cet écrivain admiré de célèbres contemporains et successeurs, parmi lesquels E. M. Forster encore aujourd'hui.

Seafarers and their Ships (*Ib.*, HMSC, 1955, 108 p., 3/6). — Cette brochure raconte l'histoire, depuis un siècle, des progrès accomplis dans la sécurité des navires et dans le bien-être des équipages en Grande-Bretagne et ailleurs, avec 12 p. d'intéressantes illustrations hors texte. Le détail juridique, indispensable à la solidité d'une pareille étude, est incorporé à un exposé vivant et concret et se digère ainsi sans effort. Il y a là un aspect essentiel et mal connu de la vie courante d'une grande nation maritime : de quoi solliciter la curiosité de quiconque désire pénétrer dans toute leur réalité les choses de Grande-Bretagne.

The Thought and Culture of the English Renaissance, ed. by *E. M. Nugent* (Cambridge Univ. Press, 1956, 723 p., 37/6). — Anthologie de la prose de l'âge Tudor, de 1481 à 1555. Cinq parties : les humanistes et les grammaires; l'ordre politique et social, y compris la médecine; les sermons et les traités religieux; les chroniques et histoires; les romans et contes. Le livre vaut les quinze ans consacrés à l'élaborer. Il est d'une richesse presque luxuriante. Il est admirablement conçu et édité. Chaque partie est introduite par un spécialiste connu, en un essai fourni qui représente une mémorable présentation de l'époque sous chacun des points de vue ci-dessus, et parfois une correction et un renouvellement des idées courantes. Sur chacun des auteurs cités (et dont le nom peut revenir plusieurs fois, d'une section à l'autre), une notice historico-biographique. La lecture est facilitée par la modernisation de l'orthographe. Ainsi aborde-t-on de plain-pied des textes où, sous Henry VII et Henry VIII, se fait la langue élisabé-

thaine et jacobéenne. On est heureusement surpris de voir sortir d'une poussière surtout imaginaire des hommes (et femmes) et des pensées vivants et frais. Un jeune sang circule dans les traductions de la Bible et dans celle de Till Eulenspiegel, dans les règlements de collèges et d'écoles nouveaux, dans les passages de dévotion, dans l'énumération des soins à donner aux nouveau-nés (bien sûr), dans telle lettre de Grocyn à Alde Manuce, dans celle de Henry VIII à Luther, dans l'apologie de Thomas More, comme dans maint autre extrait. Ce n'est plus l'histoire des manuels, c'est une époque qui prend vie. Il y a d'assez nombreuses traductions contemporaines, du latin, du grec ou de langues étrangères. La Renaissance anglaise au sortir du moyen âge, avec ses caractères singuliers à l'époque où se forment l'Etat et l'Eglise modernes : voilà de quoi nous font prendre conscience et ces textes et leurs commentaires.

Poems, by *F. Shove* (*Ib.*, 1956, 61 p., 7/6). — Une trentaine de poèmes posthumes par une femme à l'âme point vulgaire, qui ne cessa de se chercher et de prendre conscience d'elle-même. L'efflorescence de sa vie intérieure, à la substance tirée d'une vie menée en plein monde charnel. Une œuvre brève et nourrissante dans un style qui n'a pas d'âge.

Livres reçus. — *Verse Drama since* 1800, by J. C. Trewin (NBL and Cambridge Univ. Press, 1956, 27 p., 2/6). — *Sensism, the Philosophy of the West*, by C. Smith (N. Y., Truth Seeker, 2 vol. de 1.688 p. en tout, 10 dollars). — *Le jour où Lincoln fut assassiné*, par J. Bishop, trad. Rosenthal (Paris, Corrêa, 1956, 340 p.). — *Une lampe, le soir...*, par E. Caldwell, trad. Luz (Paris, Fasquelle, 1956, 253 p., 510 fr.). — *La maison du brouillard*, par M. L. Bombal, trad. Savitzsky (Paris, NRF, 1956, 270 p., 590 fr.). — *Le capitaine Lightfoot*, par W. R. Burnett, trad. Collin-Lemercier (*Ib., Id.*, 1956, 317 p., 690 fr.). — *La tempête et l'écho*, par F. Prokosch, trad. Savitzky (*Ib., Id.*, 1956, 332 p., 750 fr.). — *Une couronne pour l'ennemie*, par P. Frankau, trad. Fournier-Pargoire (Paris, Grasset, 1956, 303 p., 750 fr.). — *Deuil fantaisie*, par A. Chester, trad. de Liniers (Paris, Seuil, 1956, 230 p., 540 fr.). — *La porte d'espérance*, par F. Stuart, trad. Voyenne (*Ib., Id.*, 1956, 254 p., 600 fr.). — *Esther Costello*, par N. Monsarrat, trad. Marchegay (Paris, Plon, 1956, 305 p.). — *Journal* 1942-1948, par D. Welch, trad. Bertin (*Ib., Id.*, 1956, 301 p., 795 fr.). — *Le mot de l'énigme*, par N. Shute, trad. Singer (Paris, Stock, 1956, 277 p., 525 fr.). — *Une famille de chasseurs indiens*, par J. de Angulo, trad. Tranec (*Ib., Id.*, 1956, 252 p., 750 fr.). — J. V.

BIBLIOTHÈQUES

GRANDES ROUTES ET CHEMINS DE TRAVERSE. — Tous les pays, quelle que soit leur étendue et sous quelque latitude qu'ils vivent, ont besoin de routes. Celles-ci mettent en rapport les villes et les villages, permettent l'échange des produits de toutes sortes et aident les habitants à se connaître.

L'immense production d'imprimés qui s'entassent incessamment depuis des siècles suffirait à recouvrir le monde entier. C'est par milliers que l'on compte livres, revues et journaux qui sortent des presses de chaque pays, et les statistiques alignent des chiffres impressionnants qu'il est inutile de recueillir ici. Dans tous les domaines, scientifiques ou littéraires, on se plaît à répéter que c'est un torrent de livres qui coule chaque année, c'est ce torrent qu'il convient de canaliser et de filtrer pour permettre de connaître ce qui a paru sur telle ou telle question, sur tel ou

tel auteur et faciliter ainsi le travail de ceux qui écriront à leur tour d'autres livres; car selon le mot de l'Ecclésiaste « il n'y a pas de fin d'écrire ». Ce sont les ingénieurs qui s'efforcent de régulariser, à travers un pays, le flot des voitures en construisant des routes de plus en plus larges, évitant avec soin les croisements dangereux, les courbes et les pentes inquiétantes, et ce sont les bibliothèques qui tentent de filtrer les livres et de sélectionner les articles dans chaque domaine particulier, philosophique, historique, médical, littéraire, scientifique, etc... Des spécialistes accomplissent ce travail, héroïque et obscur, de trier sans relâche et de recueillir, à travers les pays, les œuvres qui méritent d'être retenues.

Pour la littérature française d'immenses travaux ont déjà été entrepris, mais de conceptions différentes. Le premier en date est le *Manuel* de G. Lanson (1), qui reste, malgré l'ancienneté de sa seconde édition, une mine de renseignements; il embrasse, en trois volumes, la littérature du XVI^e^ au XIX^e^ siècle : par son plan ingénieux, qui correspond à des chapitres de la littérature, éudiant les mouvements, les genres, il apparaît aujourd'hui comme un guide du touriste : il laisse de côté maint auteur et maint sujet et ne s'intéresse qu'aux parties les plus curieuses, les plus riches de notre littérature. Il a été complété en 1939, partiellement, par l'ouvrage de M^lle^ Jeanne Giraud (2) qui n'a poursuivi son enquête que pour les écrivains du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle et n'a relevé les publications que de 1921 à 1935; un supplément — mais le mot ne figure pas dans le titre, vient de paraître, dans la période 1936-1945.

La raison de cette coupure chronologique est qu'en 1933 avait paru un immense répertoire consacré uniquement aux écrivains du XIX^e^ siècle, répertoire établi par un professeur américain Hugo Thieme (3), aidé de nombreux collaborateurs, il limitait sa recherche aux écrivains de 1800 à 1930 : travail énorme qui fournit sur les principaux écrivains ayant publié dans cette période la liste dans l'ordre chronologique : 1° de leurs œuvres, 2° de leurs articles et préfaces, 3° des livres.

C'est la première grande route qui ait été tracée à travers la littérature française du XIX^e^ siècle; mais le sol en était, au départ, si rugueux et les passages à niveau si exposés qu'elle

(1) *Manuel bibliographique de la littérature française moderne (XVI^e^ au XIX^e^)*, Hachette, 1913; — nouvelle édition... avec supplément et index, 1921, — 1820 p.

(2) *Manuel de bibliographie littéraire pour les XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^ siècles*, Vrin, 1921-1935, Vrin, 1939, 304 p.; — [supplément] 1936-1945, Nizet, 1956, 269 p.

(3) *Bibl. de la littérature française de 1800 à 1930*, Droz, 1933, 3 vol.

devait montrer sur son parcours bien des heurts, de nombreuses fondrières où l'on pouvait s'échouer et, faute d'éclairage suffisant ou de poteaux de signalisation, bien des noms étaient oubliés et, dans le brouhaha des vocables, mainte confusion, voire même des erreurs, s'étaient glissés au long du trajet.

Le voyage que Hugo P. Thieme aidait à accomplir et jalonnait si utilement avait déçu certains critiques, trop souvent enclins à ne voir que les taches, comme ces piétons qui ne remarquent dans leur promenade que des plaques de boue ou les cailloux qu'ils ont heurtés. Un tel travail ne pouvait, quel que soit le dévouement des équipes qui y collaboraient, être parfait. Il n'est pas de guide qui ne présente de lacunes, qui ne signale un hôtel où par hasard on peut être mal accueilli et qui oublie devant un monument de montrer tel détail d'architecture ou telle statue abîmée.

Malgré erreurs et oublis, toujours faciles à corriger, de tels guides rendent service; on les utilise, quitte à ne retenir que les fautes, mais on prend soin de ne pas reconnaître leurs mérites. Le répertoire de Thieme s'arrêtait à l'année 1930; les publications littéraires françaises ne cessaient de paraître et, dans les revues de plus en plus nombreuses, les articles foisonnaient à côté de la grande route. Il convenait d'en tracer d'urgence une seconde qui la côtoierait et permettrait, à travers dix années, de 1930 à 1939, de compléter les indications de relais, en y ajoutant de nouvelles haltes jusqu'alors moins connues, mais qui s'imposaient à l'attention par leur renommée. Cette seconde route, c'est-à-dire le premier supplément, paru en 1948, avait été entrepris par Mlles Silpelitt Dreher et Madeleine Rolli (4).

Cette année 1939 qui marquait la limite du dépouillement entrepris est dans tous les domaines une date tragique : les routes ont été si rudement piétinées que plusieurs ont disparu dans la tourmente; des villes ont sombré, des noms entourés de gloire ont été effacés, des revues centenaires sont mortes, des journaux littéraires ont été supprimés, tandis que d'autres publications surgissaient et que des écrivains nouveaux s'imposaient à l'attention. Tâche délicate entre toutes que de faire l'inventaire des années troublées : des numéros de périodiques étaient introuvables, des livres avaient été condamnés qu'on ne pouvait découvrir dans les bibliothèques. Maints écrivains, pour continuer leur tâche libre, avaient dû se cacher sous des noms d'emprunt et poursuivre dans l'ombre leur œuvre silencieuse et, parmi tant

(4) *Bibl... 1930-1399 de la littérature française, complément à la bibliographie de H. P. Thieme*, Droz, 1948, 439 p.

d'auteurs, connus ou inconnus, il fallait faire un choix, accueillir tel savant que le hasard des circonstances avait promu au rang d'écrivain.

C'est ainsi que Mme Marguerite Drevet a été chargée par Mlle Droz de continuer cette *Bibliographie de la littérature française* (5) pour les années 1940 à 1949. Aux périodiques, elle a ajouté, pour la première fois, le dépouillement des Mélanges et ouvrages généraux en indiquant de façon précise les pages des articles répertoriés. Innovation importante qui va permettre la connaissance précise de ces articles jusqu'alors égarés et qui souvent apportent sur une question des lumières essentielles. Enfin, puisque cette date de départ : 1940, marque de si grands changements, elle a accueilli, au milieu d'auteurs déjà cités, plusieurs écrivains nouveaux, ou certains qui avaient été oubliés dans les répertoires antérieurs et pour lesquels elle a fait remonter la liste des œuvres à leur début.

La politique a introduit ou a éliminé certains noms. Si le Général de Gaulle occupe deux colonnes, l'impartialité aurait dû ne pas supprimer le nom de Pétain. On peut s'étonner de rencontrer le nom du botaniste Gaston Bonnier mort depuis 1923 dont les flores ne semblent guère relever de la littérature; le grand chirurgien René Leriche y a sa place peut-être pour la *Chirurgie de la Douleur* et la *Chirurgie à l'ordre de la vie*, mais les *Embolies de l'Artère pulmonaire* et la *Physiologie normale du tissu osseux* semblent des titres un peu spéciaux pour une bilbiographie littéraire.

Plusieurs remarques semblables pourraient êtres faites, mais le choix est toujours délicat et l'entrée d'un auteur dans une telle bibliographie est le prélude peut-être à la grande renommée. Les nouveaux sont d'importance et, sans vouloir les citer tous, on peut relever au hasard des pages Yanette Delétang-Tardif, Pierre Descaves, Jacques Deval, Noël Devaulx, André Dhôtel, Mireio Doryan, Jacques Duboin, Pierre du Colombier, Norbert Dufourcq, Etiemble, Michel de Ghelderode, Marcel Girolle, Robert d'Harcourt, Eric de Haulleville, René Lacote, Michel Leiris, Marcello-Fabri, Louis Martin-Chauffier, Henri Mondor, André Rouveyre, Edith Thomas, etc... La place est importante faite aux auteurs belges et suisses.

Certaines notices par l'ampleur des titres et des références forment de véritables bibliographies spéciales, comme celle de Gide qui comporte dix colonnes, ou Rimbaud qui s'étend sur

(5) *Bibl... 1940-1949... Complément à la Bibl. de Littérature française*, Droz, 1954 [paru en 1956], 648 p. à deux colonnes.

huit colonnes. Un tel choix, s'il satisfait les auteurs nommés et mécontente les oubliés, peut paraître un palmarès de distribution de prix; il serait facile d'énumérer des noms qui auraient pu prendre place mais il y a tant d'auteurs appelés que parfois on s'étonne de rencontrer certains écrivains morts depuis près d'un siècle et dont il paraît encore des rééditions. Elles se trouvent inscrites à leur ordre chronologique et troublent ainsi les recherches : des rééditions de Chateaubriand, de Mérimée, de Hugo, etc... auraient intérêt à être marquées d'un signe conventionnel pour être reconnues aussitôt. Que le poète Chênedollé, mort en 1835, y figure parce qu'on a réédité en 1948 le *Chateaubriand* de Sainte-Beuve semble étrange; de même que l'on ne s'attendait pas à rencontrer les romans de G. Ohnet mort en 1918. Alors que le nom de l'écrivain le plus célèbre par ses droits d'auteur et le plus lu dans toutes les campagnes de France, Delly (6), n'y figure pas. Ceci ne veut pas dire que l'œuvre de la romancière appartienne à la littérature pas plus que les œuvres de Paul d'Ivoi mort en 1915 et dont *les Cinq Sous de Lavarède* ont fait la joie de tant de Français moyens, et de bien d'autres encore. Ces remarques n'ont d'autre intérêt que de montrer combien il est difficile de faire un choix dans les renommées littéraires qui s'échelonnent depuis 1800. Aussi l'on peut confondre Colette avec Colette Yver, encore que les deux romancières n'aient aucun point de commun, sinon ce prénom et ce nom qui semblent voisiner.

Les six cent quarante-quatre pages de cette bibliographie permettront sans doute de faire un triage provisoire parmi les écrivains de langue française du XIX^e^ et du XX^e^ siècle; elles constituent en même temps un bref dictionnaire biographique puisqu'à chaque nom, autant qu'il était permis de les retrouver, sont ajoutées les dates de naissance et de mort; toutefois plusieurs de ces dates font défaut, mais il est loisible de compléter au moins les dates de décès à l'aide de la liste des noms et prénoms des sociétaires et adhérents à la Société des Gens de Lettres qui publie chaque année un supplément à sa *Chronique*, dans le numéro de décembre. Au passage on peut signaler pour Mme Lecomte du Nouy, l'auteur d'*Amitié Amoureuse*, ses dates exactes : elle est née le 10 mars 1854 et morte le 18 juin 1915.

Quels principes ont été suivis pour choisir et éliminer tel ou tel auteur? La liste serait longue des noms dont on peut regretter

(6) Donnant pour les curieux ces précisions : le nom de Delly est le pseudonyme de deux écrivains (frère et sœur) qui ont collaboré : Mlle Jeanne Petijean de La Rozière † 3 avril 1947 — M. Frédéric Petijean de La Rozière † 26 mai 1949.

l'absence, sans qu'on puisse donner les motifs qui ont pu les écarter. On a l'impression de feuilleter un vaste catalogue ou plutôt de parcourir un palmarès. Cependant, si on ne retient que les noms d'auteurs à succès et que les titres des ouvrages qui ont le plus fort tirage, pourquoi n'y trouve-t-on pas le nom de ce professeur d'histoire qui a signé l'un des romans les plus populaires de nos jours : *Caroline chérie*. Mais la renommée est-elle un criterium suffisant? Une bibliographie ne se borne pas à une distribution de prix, encore que souvent elle en donne l'apparence. Il y a tant de jurys aujourd'hui qui en décernent! On en compte plus d'un par jour. Vanité de ces gloires éphémères! les lauréats sont si nombreux que leurs noms sont oubliés dès le lendemain.

A quoi tiennent donc les récompenses? Est-ce la situation de l'auteur ou ses amitiés qui décident de l'inscription de son nom dans de copieux catalogues? Pourquoi alors les noms d'Albert Dauzat et Bernard Grasset sont-ils tombés dans l'oubli? On pourrait longtemps prolonger ce chapelet de questions.

Le mélange des premières éditions et des rééditions trouble la clarté de la nature et brouille l'horizon. Marcelle Tinayre figure ici pour deux romans : *La Maison du péché* et *La Rebelle* sous le millésime 1943 alors que le premier date de 1902 et le second de 1906. On pourrait multiplier les exemples qui risquent d'amener des confusions puisque aucun signe — astérique ou flèche — n'indique au lecteur qu'il s'agit de réimpressions.

Mme Drevet, en dressant cet inventaire, a tracé, à côté de Thieme dont elle est le complément, une grande route que l'on parcourt si rapidement qu'on a peu de loisir de s'arrêter longtemps; mais elle laisse place, sur les côtés, aux nombreux chemins de traverse où on reviendra se reposer et préparer à loisir d'autres bibliographies particulières et, au milieu de nos jours hâtifs, il y a place pour ces deux formules : la grande route qui déblaie et qui draine les lecteurs pressés, et les sentiers sinueux, à l'ombre des haies, où l'on prend le temps de contrôler les titres et de lire plus au calme les pages bien choisies et pleines de renseignements exacts. On s'y attarde, on y réfléchit et comme rien ne détourne l'attention on y est plus à même de faire une œuvre parfaite. Du moins ce gros ouvrage aura indiqué à d'autres les sentiers à suivre et les horizons à contempler.

L'ouvrage se termine par une liste utile de seize colonnes donnant les pseudonymes et patronymes des auteurs cités au cours du travail, liste commode pour l'identification de plusieurs écri-

vains dont a fini par oublier le véritable état civil; toutefois signalons que Suarès n'est pas le pseudonyme d'Yves Scantrel et que déjà, au Lycée Louis-le-Grand, le palmarès le connaît sous le nom de Suarès. Un souhait s'il était possible de le réaliser, c'est que, en plus des noms propres d'écrivains, il y ait, comme dans le volume de Thieme, une courte classification par sujets : théâtre, romans, écoles, réalisme, naturalisme, surréalisme, symbolisme, etc..., ce qui permettrait de connaître d'importants articles qui restent ignorés du chercheur parce qu'ils ne rentrent dans aucune catégorie. Ce serait un enrichissement pour l'histoire littéraire.

Jean Bonnerot.

F. de la Borderie et *J. Boisseau :* **Toute l'imprimerie, les techniques et leur application** (Dunod, 1954, 245 p.). — On y trouve les renseignements les plus complets sur la composition et la photogravure, sur le tirage typographique; on y découvre l'historique et la technique des différents procédés d'impression en creux et à plat, de la micrographie et de la reproduction en couleurs. On y apprend avec intérêt comment s'impriment les journaux, les différents types d'affiches, les étiquettes, les cartes postales, les partitions de musique, les transparents publicitaires, et comment on parvient à imprimer sur le verre et l'aluminium. Il y a peut-être là un procédé à retenir pour l'impression des catalogues dans les bibliothèques, puisque les fiches, constamment maniées par les lecteurs, se déchirent et s'effacent. On pourrait même envisager ce procédé pour certains dictionnaires qui, trop souvent consultés, tombent en charpie au bout de quelques mois.

Liste des vedettes-matière de Biblio (Hachette, 1954, 236 p., 3.800 fr.). — C'est un des problèmes les plus discutés dans les bibliothèques françaises et étrangères que l'établissement d'une liste de vedettes-matière pour les catalogues. Chacun a son plan qui correspond aux nécessités du service qu'il dirige. Faut-il mettre certains mots au pluriel ou au singulier? Faut-il pour les questions historiques adopter un classement plutôt chronologique qu'alphabétique? Les subdivisions pour les questions scientifiques, juridiques, etc., sont des plus délicates et, quel que soit le mot-vedette adopté, il ne répond pas à toutes les classifications : ainsi voiture, moyen de transport, roulage, circulation, route, etc., sont autant de thèmes de sujets voisins qu'il importe peut-être de grouper avec des renvois.

C'est pour remédier à ces difficultés que l'on vient de dresser une liste, qui sera sujette à modifications et à retouches. Son établissement représente vingt années d'observations, depuis 1933 jusqu'à juin 1953 et c'est à l'initiative de Mme Denise Ramage, qui a dirigé *Biblio* avec tant d'intelligence et de zèle, que l'on doit cette première mise au point. Cette liste de 15.000 vedettes qui se relient entre elles, comme avec une chaîne, par une suite de rappels ou de références, forme déjà un véritable dictionnaire de sujets : certains manquent encore, parce qu'au cours des années aucun livre n'a paru correspondant à telle ou telle discipline : il faut souhaiter que peu à peu elle se développe pour devenir le code parfait, adopté dans toutes les bibliothèques, facilitant ainsi les recherches.

Roger Asselineau : **The literary reputation of Mark Twain from 1910 to 1952, a critical essay and a bibliography** (Didier, 1954, in-8°, 241 p.). — Conception nouvelle de la bibliographie, ce livre relève non pas les ouvrages un peu pêle-mêle sur un écrivain, mais uniquement ceux qui permettent de jalonner, pendant quarante années à travers livres et revues du monde, la renommée de l'humoriste américain. Quelques lignes d'appréciation ou de commentaire accompagnent chaque référence, elles sont au nombre de 1.333; l'auteur a même

eu soin de signaler les thèses non publiées. Il suffit de parcourir ces pages pour suivre à travers les pays et les années la diffusion de la renommée de Mark Twain; le signataire porte un nom assez célèbre dans la bibliographie romantique pour donner à ce travail un brevet de garantie.

Bibliographie internationale des Sciences Politiques, travaux publiés en 1952 par *Jean Meynaud* et *Jean Meyriat* (Publication de l'UNESCO. — I, 1953, 248 p.; II, 1952, 279 p.). — C'est avec un léger retard, qui peu à peu s'atténuera pour les années suivantes, que paraît cette bibliographie si importante pour tout ce qui intéresse la vie politique française et étrangère. Dans le cadre de son classement géographique qui facilite les recherches sont répertoriés livres et articles, selon un plan méthodique très simple, mais qui suffit pour les embrasser et les rassembler tous. Voici les divisions adoptées : Science politique; Théorie politique; Institutions politiques et administratives; Vie politique; Relations internationales; Etudes nationales et régionales.

La disposition typographique très claire en facilite la consultation et on demeure étonné qu'il paraisse tant de publications intéressant la vie politique. Le jour où on y adjoindra les articles des principaux quotidiens et hebdomadaires, on possédera des trésors d'information qui peut-être permettront aux différentes nations d'organiser mieux leur vie politique, et, connaissant de façon plus exacte leurs aspirations ou leurs tendances, de préparer et maintenir la paix dans le monde.

Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques (Paris, Bibliothèque Nationale, 1954; paru en 1956). — Ce tome 50, avec ses 589 pages, dont 260 colonnes de table générale, marque la reprise de la publication de cette grande collection qui comprend le vaste inventaire de tous les manuscrits conservés dans nos bibliothèques publiques, tant à Paris qu'en province. C'est un tome supplémentaire, puisqu'il fournit le troisième supplément de la bibliothèque de l'Arsenal qui, rédigé par M. Frantz Callot et Jacques Boussard, nous fait connaître les dons importants d'Edouard Gauthier, critique théâtral, de Paul Caron, industriel et bibliophile, de Mme Péladan, de Mmes René Doumic et Henri de Régnier, de G. Toudouze, une série d'archives saint-simoniennes provenant de Gustave d'Eychethal, Paul Numa, de la Comédie-Française, d'Emile Fabre, de Ferdinand Bac. La simple énumération des donateurs montre que la plus grande partie est constituée par des autographes, lettres ou œuvres d'écrivains contemporains. On y peut relever un dossier intéressant de Charles Nodier, deux pièces de théâtre d'Eugène Brieux : *le Berceau* et *les Hannetons*, deux pièces de Crommelinck : *Carine* et *Tripes d'Or*, des pièces de théâtre d'Emile Augier, de Méry, de Sedaine, et un recueil, pour la période 1831-1862, de soixante-treize pièces du répertoire du Palais-Royal, avec corrections de la Régie. On y trouve la totalité des œuvres, en manuscrit, de Joséphin Péladan qui fournit un ensemble de quatre-vingts volumes; les carnets de José-Maria de Hérédia contenant ses premiers essais, des ébauches de Sonnets. Il faut signaler également un ensemble de trois cent quarante-six lettres du philosophe Stuart Mill. Un lot plein d'intérêt pour l'histoire littéraire est constitué par des lettres reçues par Paul Hervieu; la bibliographie de Stéphane Mallarmé pourra s'y enrichir d'un autographe; des mémoires de Saint-Georges de Bouhélier; des lettres et poèmes d'Henri Céard, etc...

Dans ce même volume se trouve le catalogue des manuscrits (suppléments) des bibliothèques municipales d'Amiens, de Bayonne, de Bordeaux, de Dieppe, de Nîmes, de la bibliothèque du palais de Fontainebleau et celui de la bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Un résumé ne peut rendre qu'imparfaitement les richesses que présente cet inventaire. Notons simplement au passage la correspondance de Montesquieu, les œuvres musicales d'André Dulaurans, un important dossier des papiers de Tristan Derème contenant en même temps des coupures de journaux le concernant et des lettres qu'il a reçues. Des autographes de Gœthe et un ensemble de notes, souvenirs et correspondances de deux romanciers : Erckmann-Chatrian.

La nouveauté de cet inventaire, c'est que pour toutes ces correspondances on a pris soin d'indiquer non seulement le nom de l'envoyeur, mais aussi celui du destinataire avec la date, ce qui facilitera de nombreuses recherches. Quant à la table générale, elle est si détaillée qu'elle peut fournir pour le moindre sujet des mines de renseignements. Elle a été établie par M. Louis Desgraves avec un soin tout particulier. Les bibliothécaires qui ont rédigé les no-

tices de ces manuscrits sont MM. Paul Logié, Henri Jeanpierre, M.-A. Boudier, Jacques Guignard, Raphaël Durand et Ernest Wickersheimer.

Bulletin des Bibliothèques de France. Mensuel, 1re année, 1956. — C'est une nouvelle revue qui prend la suite des deux publications multigraphiées : le *Bulletin d'information des Bibliothèques de France*, qui a paru de 1952 à 1955, et le *Bulletin de documentation bibliographique* qui avait été fondé en 1934 et parut d'abord sous le titre de *Bibliographies nouvelles*. Cette revue, qui va être un lien entre les différentes bibliothèques françaises, est présentée dans son premier numéro par un avant-propos de M. Julien Cain, qui en fait l'historique. A signaler le compte rendu des Journées d'études des Bibliothèques universitaires de décembre 1955 (et non 1956 comme il a été imprimé), les bibliothèques pour aveugles qui se sont multipliées depuis quelques années : les deux plus importantes à Paris sont celles de l'Association Valentin Haüy et celle de l'Union des aveugles de guerre; en province, celle de la bibliothèque municipale de Toulouse est la plus importante. D'autres collections sont constituées à Troyes, à Blois, à Cherbourg et au Mans; mais le service le plus utile est le prêt des livres transcrits en braille qui permet la diffusion de beaucoup d'œuvres. Un article sur Charles Schmidt, ancien inspecteur général des bibliothèques et archives, décédé en février 1956 et dont les travaux historiques demeurent encore des modèles d'érudition consciencieuse. Un article sur la presse pour enfants en France et sur les collectivités-auteurs et le catalogue des publications officielles. La nouveauté de cette publication est qu'elle comporte en outre, dans chaque numéro, une chronique des bibliothèques françaises, des informations sur la vie des bibliothèques (mouvement du personnel, nominations, mises à la retraite et nécrologie) et une partie documentaire, comportant une bibliographie signalétique des ouvrages et articles français et analyses d'ouvrages et d'articles français et étrangers. Cette seconde partie permettra à tous les usagers des bibliothèques françaises de connaître nombre d'articles et de bibliographies qui, trop souvent dispersées, échappaient aux recherches.

Bulletin d'information de l'Association des bibliothécaires français. — Dans le numéro de mars 1956, à signaler trois articles : *Etudes et expériences dans le domaine de la conservation des journaux*, les *Bibliothèques en Ecosse* et une note détaillée sur l'*Index bibliographique de la Bibliothèque de la Sorbonne* qui forme, par les milliers de fiches rassemblées et tenues à jour, un répertoire du plus grand intérêt et comme aucune bibliothèque n'en possède actuellement. Il donne aussi bien sur les personnages d'hier et d'aujourd'hui, écrivains ou savants, hommes politiques ou juristes, officiers ou avocats, etc..., les renseignements essentiels. L'ensemble des renseignements, classés sur fiches, provient de coupures faites dans le *Temps*, jusqu'en 1944, puis dans le *Monde* et dans des revues comme la *Revue universelle*, l'*Intermédiaire des chercheurs*, la *Revue contemporaine*, la *Revue d'histoire littéraire de la France*, etc...

Dans la revue *Genova*, 1954, parue en 1955, tome II, un article de Bernard Gagnebain, conservateur du Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque de Genève, constitue de la p. 73 à la p. 125, le premier historique de cette importante collection avec la liste des dons et legs depuis 1803. C'est en somme la préface du catalogue qui, espérons-le, paraîtra prochainement, des Manuscrits genevois.

La *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* donne la liste des nouvelles acquisitions latines et françaises du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, pour les années 1948 à 1950, continuant ainsi la série des inventaires qui facilite les recherches et met à la portée des travailleurs les titres de manuscrits nouveaux. On peut signaler dans les 675 numéros de cet inventaire les lettres de Lamartine à Aimé Martin, celles de Benjamin Constant à Juliette Récamier; un lot de lettres à Emile Strauss; des pièces de théâtre de Meilhac et Halévy, comme l'*Eté de la Saint-Martin* et l'*Abandonnée*. Vingt volumes de correspondance et papiers de Louis Veuillot, une série d'autographes rassemblés par Félix et Paul Nadar; les correspondances de Paul Meyer, Louis et Ernest Havet, Gaston Paris, Emile Zola et Germain Bapst. Des dossiers contenant des œuvres de Maurice Haydn sur le marquis de Sade et Restif de la Bretonne; les romans de René Boylesve, l'ensemble des papiers d'Alfred Mortier et de Mme Aurel, un recueil de lettres et de papiers concernant Anatole France, etc.

Dans le numéro de janvier de la revue *Le Livre et l'Estampe*, à signaler un article de Jacques Suffel

sur la *Bibliothèque d'Anatole France*, avec des fac-similés de dédicaces et de couvertures. N'est-ce pas là l'ébauche et l'annonce d'un prochain ouvrage sous le titre *La Cité des Livres de M. Bergeret?* — J. B.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

UNE CIVILISATION PALESTINIENNE VIEILLE DE 5.000 ANS. — **Les cinq campagnes de fouilles exécutées depuis 1952 dans la partie septentrionale du Négev par une mission française à laquelle s'étaient joints quelques étudiants israéliens, ont fait reculer de quelque 1.500 ans avant le temps des Patriarches les origines de la civilisation en cette partie de la Palestine. Elles lui ont assigné une ancienneté de 5.000 ans d'autant plus surprenante qu'il s'agit d'une région très défavorisée où les hommes pour se maintenir — à vrai dire, de façon intermittente — ont dû faire preuve de beaucoup d'ingéniosité et de courage. Exemple lointain surgissant fort à propos pour inciter à l'espoir et à la ténacité leurs successeurs d'aujourd'hui.**

Depuis ces temps anciens le régime climatique n'a pas changé en un pays où les grandes zones de peuplement sont déterminées par les pluies. Dans la zone septentrionale et centrale de la Palestine, comprenant au nord toute la Galilée, la plaine d'Esdrelon et la Samarie, la montagne de Jérusalem et d'Hébron, les terres, suffisamment humides, ont connu une occupation humaine ininterrompue depuis le Paléolithique inférieur, et dans le Mésolithique, les Neftouniens, qui furent probablement les premiers agriculteurs, y pratiquèrent la culture des céréales. Mais entre cette zone favorisée et le désert sud-palestinien, transjordanien et arabique, s'étend une zone étroite, semi-aride, qui pendant toute la période historique n'a été occupée que par intermittence : à la fin du Bronze ancien, à la période israélite, à la période nabatéenne, à la période byzantine.

C'est là qu'a été découverte par la mission dirigée par M. Jean Perrot, ancien membre de l'Ecole française d'archéologie de Jérusalem, une civilisation à laquelle la ville de Béershéba laissera son nom, civilisation dont ce jeune savant pense que le centre géographique paraît avoir été le Négev septentrional, mais qui s'est étendue dans la région côtière sableuse et marécageuse, inhabitée jusque-là, ainsi que sur le versant oriental des monts de Judée, dans la basse vallée du Jourdain et plus au nord jusqu'au lac de Tibériade.

Dans la région de Béershéba (la Bersabée biblique) la vie sédentaire est assurée par la présence, à la profondeur de cinq ou six mètres, d'une nappe d'eau potable, celle même que trouvèrent, en creusant un puits, les serviteurs d'Abraham et d'Isaac.

Sur ces sites de Béershéba, M. Jean Perrot a reconnu trois principales phases d'occupation, dont la plus ancienne et de beaucoup la plus curieuse est caractérisée par des habitations souterraines, offrant une protection efficace contre la chaleur torride du jour, le froid de la nuit, les vents de sable, ou les pluies rares mais diluviennes de l'hiver. On pénétrait dans ces cavernes artificielles par des galeries inclinées s'ouvrant à mi-pente sur les bords escarpés de l'*ouadi*, ou par des puits verticaux prenant jour au sommet de la colline, puits profonds de deux à trois mètres, à la base desquels une galerie horizontale conduisait aux chambres souterraines. Celles-ci, d'abord circulaires et en forme de cloches, prirent avec l'expérience des formes ovoïdes, afin de résister mieux à la pression des terres.

Chaque habitation se composait généralement d'une demi-douzaine de chambres réunies par des tunnels, avec plusieurs puits d'accès, ceux-ci assurant une ventilation suffisante pour permettre d'allumer des lampes et de petits foyers. Le sol était creusé de multiples bassins, ordinairement le long des parois, et des silos s'ouvraient souvent au débouché même des galeries d'accès ou dans ces galeries, mais peut-être ces souterrains n'ont-ils pas tous été à l'usage d'habitations: c'est ce qu'éclairciront des fouilles ultérieures.

La première phase d'occupation des sites de Béershéba se termina par un abandon, espéré provisoire, ce dont témoigne un mobilier jugé superflu ou trop lourd pour être emporté et laissé sur place à l'abri d'issues murées: vaisselle de basalte dont la matière provenait du plateau transjordanien, au sud de la Mer Morte; objets d'hématite ou de marbre tels qu'armes piriformes et palettes à fard, outils agricoles (pics et houes) taillés dans un calcaire siliceux; outillage de silex pour le découpage des viandes, le travail du bois, ou celui des peaux. Mais surtout, surprenante apparition à cette très haute époque, masses d'armes, hache, anneaux, épingles, poignée ornée en *cuivre pur*, obtenus par moulage et fabriqués à Béershéba même. On a retrouvé toutes les traces de cette industrie : le minerai, de la malachite à 56 % de teneur de métal; les grandes enclumes de silex où il était pulvérisé; les creusets où s'opérait la réduction par le charbon et la fonte dans des fourneaux de terre spéciale à plus de 1.100 degrés, ce qui suppose une soufflerie primitive. Le minerai

venait de Transjordanie, au sud-est de la Mer Morte, c'est-à-dire de plus de 100 kilomètres, et le combustible était du bois de térébinthe des environs de Béershéba.

Les demeures souterraines ont livré un outillage en os comprenant des pics, des poinçons, des aiguilles, des peignes pour la laine, quelques faucilles, dont l'une taillée dans la mâchoire d'un ruminant; une abondante céramique décorée, de formes souvent très pures, et des ornements témoignant d'un goût très développé : pendentifs de nacre, de turquoise, d'os, d'ivoire et de cuivre; colliers de coquillages, de perles en fritte, épingles en os agrémentées de figures animales ou humaines, etc. Les spécialistes estiment que le travail de l'os et de l'ivoire révèle, à Béershéba, une véritable maîtrise. Il suffit d'être sensible à l'art pour en convenir, sur le vu de deux statuettes d'une conception extrêmement curieuse, qui ont été projetées sur l'écran, à l'assemblée annuelle de la Société Asiatique (fondée en 1822, comme on sait, par Silvestre de Saci): tête creuse, évidée, avec tout autour une série de trous pour l'attache d'une perruque et d'une barbe; yeux incrustés (mais vides), nez très long, absence de bouche, mains et pieds particulièrement soignés, souci d'un harmonieux équilibre des formes.

En résumé, les fouilles exécutées à Béershéba ont révélé que ses anciens habitants étaient, il y a cinq millénaires, des agriculteurs et des pasteurs, récoltant le blé, l'orge, les lentilles, élevant des moutons et des chèvres, quelques bœufs, quelques ânes, quelques chiens, vivant d'abord dans de curieuses habitations souterraines.

Artisans très habiles, ils possédaient une petite industrie métallurgique parvenue à un degré de développement qui égalait en le précédant celui de l'âge du bronze. Ils savaient travailler les roches les plus dures, modeler une céramique élégante, sculpter l'os et l'ivoire avec habileté.

Les indications sur leur vie spirituelle sont encore trop rares pour être mentionnées utilement. M. Jean Perrot pense que les relations observées avec le plateau transjordanien peuvent indiquer une direction pour la recherche des origines de cette population, nouvelle venue en Palestine, qui a eu aussi des relations, mais rares, avec le Sinaï et l'Egypte, et sut conserver toute son originalité.

Robert Laulan.

LINGUISTIQUE

LE LEXIQUE FRANÇAIS (1). — L'acte de langage le plus simple, dans sa forme la plus automatique (*Apportez-moi mon petit déjeuner, je vous prie!*) est d'une complexité extrême. L'homme est pourvu d'organes qui lui servent à saisir ou à étreindre, d'autres qui le soutiennent et le rendent mobile. Il parle, sans aucun organe, toutefois, qui soit spécifiquement propre au langage. Tout le monde le sait, d'ailleurs, pour avoir vu des sourds-muets entretenir des conversations animées au moyen de gestes; mais en général on ne prête pas grande attention au fait que ce merveilleux langage oral — instrument d'art autant que d'utilité pratique — résulte d'une adaptation du larynx, de la langue, des lèvres, du voile du palais à des activités très étrangères à leurs fins propres. Les physiologistes se sont peu occupés des mécanismes de la parole; c'est une étude qui débute à peine. On est un peu moins en retard dans celle des accidents du langage; encore y manque-t-on tout à fait du moyen de comparer leurs manifestations d'après les types des langues que pratiquaient les aphasiques avant leur traumatisme. Ce qui fait que la grammaire descriptive est très avancée, mais que les racines profondes de la grammaire sont encore à peu près inconnues. Si neuves que soient là-dessus les vues originales de M. G. Guillaume (1), elles ne sont, à vrai dire, que des hypothèses de travail vraisemblables, et elles le demeureront tant que la physiologie du langage ne sera pas poussée plus loin qu'elle n'est.

L'acte du langage, au moment où il s'opère, semble total. Ce n'est qu'une apparence. Si l'automatisme de la parole est un fait indéniable, il n'exclut pas la réflexion. Dans certaines circonstances l'homme le plus dénué de culture cherche un tour approprié; et la quête du mot propre n'est pas seulement le fait des puristes. Chacun sent d'instinct, plus ou moins clairement, que dans une phrase il y a un cadre organisateur et quelque chose qu'on organise; ce qui correspond en gros à la distinction classique entre la syntaxe d'un côté, les morphèmes et les sémantèmes de l'autre. Morphèmes ou marques de grammaire, sémantèmes ou signes de notions. Quand les linguistes oposent ces deux

(1) Cf. Roch Valin, *Petite introduction à la psychomécanique du langage*, 2e éd. Les Presses Universitaires, Laval, Québec, Canada, 1955 [Cahiers de linguistique structurale publ. sous les auspices de la Faculté des Lettres de l'Université Laval, n° 3]. On y trouvera, p. 79-80, une bibliographie à jour des travaux de M. Gustave Guillaume.

classes, c'est pour une simple raison de méthode. On ne peut établir la parenté historique de deux ou plusieurs langues que sur des structures stables, et les seules à présenter cette garantie sont les structures morphologiques. Le lexique, comme tel, entre donc pour une part infime dans la linguistique comparative. Un hasard dans la distribution des phonèmes peut faire que le chien se dénomme de la même manière dans une langue indo-européenne ancienne et dans un parler polynésien moderne. Une telle rencontre, si elle se trouvait, n'aurait aucune signification. Mais les invasions, les conquêtes, le commerce font que des mots étrangers à un idiome pénètrent dans celui-ci, s'accommodent à son système phonologique, s'y fixent et deviennent partie de son vocabulaire. Au bout du compte personne ne se souvient plus de leur « naturalisation » plus ou moins lointaine. *Haine, gris, rail, coffre*, d'origine étrangère, nous paraissent aussi « français » que *table, maître* et *œil* du vieux fonds latin. Le lexique du roumain (langue romane par sa structure) est truffé de mots slaves, alors que celui de l'albanais (non roman) compte une masse de mots romans. Ainsi, considéré sous l'angle de la linguistique comparative, le lexique est le plus mauvais élément de travail, à tout le moins le plus suspect, alors que du point de vue de l'histoire il est des plus attachants à étudier par le témoignage qu'il porte sur les contacts entre les peuples.

Si l'on demandait à brûle-pourpoint à un homme : qu'est-ce qui vous sert à penser, il y aurait de fortes chances pour qu'il vous réponde : *les mots* plutôt que *la grammaire*. Un enfant est déjà entré dans le système de sa langue maternelle — sans y réfléchir et sans se donner de peine — qu'il ignore encore beaucoup de mots. Ce qu'il demande, lorsqu'il désigne un objet inconnu, c'est son *nom*; ce qu'il demande encore lorsqu'il entend prononcer un mot qui le frappe, c'est ce que ce nom désigne. Il pense déjà, qu'il manque encore de matière linguistique sur laquelle penser. Si nous figurions la grammaire d'une langue par un moteur, les mots sont l'essence que ce moteur transforme en énergie. Les premiers humanistes érudits appelaient leurs dictionnaires des *thrésors*; le lexique, en effet, en est un.

C'est un débat récent autour du nom de Littré qui m'incite à parler un peu du lexique français. Au cours de ces discussions, il s'est dépensé plus de subtilité que de bon sens. Les uns ont critiqué Littré comme si ce savant avait pu vouloir faire, à son époque, un dictionnaire qui fût encore valable pour la nôtre. Querelle absurde. A quelques réserves près, son œuvre est et demeurera le plus sûr et le plus commode instrument de travail

pour lire bien un texte classique. On *doit* la rééditer, elle le mérite. Elle n'est pas plus à refaire qu'on ne saurait refaire le *Thresor*.... de Nicot ou les Dictionnaires de Furetière et de Richelet. Ailleurs, on a pourfendu M. Robert, l'auteur d'un *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, mais avec des armes empoisonnées, quand il s'agissait simplement de savoir, en dehors de toute polémique, si ce Dictionnaire tient ou non ce qu'il promet. Question du ressort des usagers et des spécialistes; nous la retrouverons. D'autres, enfin, réclamèrent à cor et à cri la constitution d'un Dictionnaire général historique analogue au *New English Dictionary*. Il était bien inutile de dépenser tant de voix. Silencieusement, mais laborieusement et efficacement s'élabore sous la direction de M. Mario Roques un Inventaire Général de la langue française. On veut que ce travail avance plus vite? Qu'on s'en prenne aux pouvoirs publics! C'est à eux d'alimenter, par le Centre National de la Recherche Scientifique, une entreprise d'intérêt général.

On m'a dit : mais avec ou sans dictionnaires, avec ou sans inventaire, le lexique est là; considérons-le; qu'avons-nous besoin d'autre chose que d'un Larousse, pour l'orthographe? — C'est mal raisonner. Vous promenez-vous sans guide dans un pays ou dans un musée? Si vous n'avez pas appris l'harmonie et l'histoire de la musique, n'aimez-vous pas avoir, au concert, une note sur les morceaux qu'on y joue? A défaut d'encyclopédies qu'un chacun ne peut pas s'offrir, le dictionnaire doit déjà révéler et expliquer au moins succinctement la nature des choses dont tel mot est le signe. J'irai plus loin. Sans le secours de ces ouvrages il est aussi impossible de pénétrer dans le domaine du lexique que d'entrer sans machete dans une forêt vierge.

On rêve alors d'un Dictionnaire général encyclopédique parfait qui, à propos de chaque mot, ferait la synthèse des connaissances que nous avons sur lui. Le rêve est tentant, mais je ne suis pas sûr qu'il soit réalisable, ni que la formule du *New English Dictionary*, excellente pour l'époque qui l'a vu naître, soit encore la meilleure aujourd'hui. En effet, réduire une étymologie au rapprochement de deux formes sur le type *chef* < lat. **capum* n'enseigne proprement rien; une notice étymologique, pour être explicative, a besoin d'être longue. D'autre part un dictionnaire d'usage, normatif, est bien différent, dans ses caractères, d'un dictionnaire historique. Bref, autant je souhaite un prompt achèvement de l'Inventaire de la langue française, autant je favoriserais ensuite, d'après lui, la publication de dictionnaires partiels, à des fins diverses, et ne se recouvrant pas. J'aime peu

ces guides généraux où la description morphologique d'une province avoisine le répertoire de ses richesses gastronomiques. De petits guides par matière (on ne visite pas forcément le musée de Périgueux après avoir dégusté des truffes du Périgord) me plaisent davantage. Un lexique comme celui de la langue française ne s'étend pas seulement des côtés de la Méditerranée à Liège et à Québec; dans le temps, il remonte à onze siècles en arrière.

Buona pulcella fut Eulalia.
Bel avret cors bellezour anima;
Voldrent la veintre li Deo inimi,
Voldrent la fairë Diaule servir.

Des quatre premiers vers de la *Séquence d'Eulalie*, ce texte dans lequel on reconnaît la première œuvre littéraire écrite en français au IX^e^ siècle, à peine quelques *formes* arrêtent un lecteur moderne; mais pas un *mot* n'est sorti du lexique. Plus on ménage de voies d'accès à ce trésor, mieux on le connaît, mieux on l'exploite.

C'est donc à l'aide des dictionnaires existants que je ferai ces promenades. Nous verrons ce qu'ils nous apprennent; s'ils manquent à leurs promesses ou s'ils les dépassent. Au besoin nous en inventerons qui n'existent pas encore. Ce n'est pas du temps perdu. Théophile Gautier, Hugo, Baudelaire étaient des lecteurs assidus de dictionnaires. Tout Français, après eux, doit en être un. On ne saurait prétendre qu'on aime sa langue maternelle quand on ne cherche pas à connaître et à comprendre les ressources presque infinies de son lexique.

R.-L. Wagner.

G. Gougenheim, R. Michéa, P. Rivenc, A. Sauvageot : **L'Elaboration du français élémentaire. Etude sur l'établissement d'un vocabulaire et d'une grammaire de base.** Paris, Didier, [1956], 1 vol., 256 p. — Voilà donc l'exposé des principes qui ont guidé les auteurs du *Français élémentaire* avec, en appendice, une partie des matériaux sur lesquels ces savants ont travaillé. Cela donne un joli volume, très clair dans sa présentation, qui fait honneur à la maison Didier. Sans qu'il modifie en rien mon opinion sur le français élémentaire lui-même, je dois dire qu'il répond tout à fait à l'espoir que je mettais en lui. Ce qui devait arriver s'est produit. En tant que méthode d'enseignement, le français élémentaire poursuivra son cours comme il pourra. Mais le problème *théorique* d'une recherche sur les proportions des éléments du lexique demeurant ouvert, ce livre, indépendamment de ce qu'on en a tiré, retiendra à juste titre l'attention de tous ceux qui en voient l'intérêt. Il y avait du risque à présenter un tel problème à un large public, car ces rapports proportionnels ne sont pas simples. En disant là-dessus *tout* ce qu'il fallait dire, les auteurs ont su cependant mettre à part ce qui aurait donné un caractère trop ardu à la discussion des chiffres et des courbes. Sans être facile, leur exposé reste très accessible à un esprit simplement attentif. Ils font bien voir ce qu'on peut tirer de la simple fréquence d'un terme; ils

justifient la notion de *disponibilité* mais montrent aussi son caractère éminemment variable, dépendante qu'elle est des circonstances et du thème qu'on propose aux témoins enquêtés. Ainsi, à titre d'exemple, les quatre premiers mots *disponibles* d'une liste qui concerne la maison : *fenêtre, porte, mur, cheminée* ont respectivement 37, 54, 42 et 16 comme chiffres de fréquence, c'est-à-dire un taux de fréquence très bas, alors que le 1er verbe (*voir*) en dehors des auxiliaires, le 1er adjectif (*petit*) et le 1er substantif (*heure*) de la liste générale de fréquence ont respectivement le 43e, le 65e et le 82e rang avec des chiffres de 1439, 863 et 545 emplois.

L'ouvrage étant collectif a dû, je pense, être revu par chacun des auteurs. Mais il est vraisemblable que ceux-ci se sont partagé la rédaction. Je ne sais donc pas à qui revient la première partie qui constitue un historique des vocabulaires simplifiés. Je dois la signaler à part, étant donné l'intérêt documentaire qu'elle présente. A ma connaissance, c'est la première fois qu'on a en français un tableau aussi instructif de telles tentatives. Rédigeant ce compte rendu loin de Paris, je ne puis vérifier quelques références. Mais (en me reconnaissant coupable si je me trompe) ne faut-il pas lire, p. 28, § 4, Jean de la Brèdê (et non Brète) et M. Zevaco (et non Zevacco)? — R.-L. W.

Marcel Cohen : **Pour une sociologie du langage.** Paris, Editions Albin Michel, [1956], 1 vol., 396 p. (Collection « Sciences d'aujourd'hui », dirigée par André George). — C'est une chance, d'avoir à présenter à la suite deux ouvrages aussi intéressants qu'ils sont divers. Celui de M. M. Cohen m'est parvenu, en effet, le même jour que le précédent. On publiait l'année dernière, en hommage à ce savant, *Cinquante ans de recherches* (Paris, Imprimerie Nationale, Librairie Klincksieck, 1 vol., xv-387 p.) où se voit toute la diversité des problèmes qui ont attiré son esprit curieux. A la 51e année, sa curiosité ne s'endort heureusement pas, pas plus que ne s'apaise son goût de la recherche. Le livre que nous offre aujourd'hui M. M. Cohen peut être défini comme l'analyse de cette phrase très simple : *le langage est un fait social.* On la répète, on la lit dans presque tous les traités de linguistique. Mais que veut-on dire et que sous-entend-on par elle? Des choses assez bien ou bien étudiées déjà comme, par exemple, les variétés et les niveaux de langage en corrélation avec les compartimentements sociaux; les puissances du langage, les bilinguismes, les changements de langue. Dans pas mal de ces cas, d'ailleurs, il faut bien se dire que nos connaissances reposent sur l'étude de *quelques* faits, peu nombreux bien que topiques. Mais à côté de cela, combien d'autres choses nous demeurent encore inconnues ou obscures! Ainsi, toute la physiologie du langage est à faire; l'entrée de l'enfant dans le système linguistique de son milieu commence seulement à être l'objet d'observations méthodiques; le rôle et les effets du langage dans les entreprises de persuasion, d'instruction ou de divertissement sont plus sentis que clairement analysés. Il faudrait faire entrer enfin en ligne de compte les destinées du langage oral dans un univers qui admettra de moins en moins l'usage d'idiomes vernaculaires.

Tous ces aspects font la matière du livre de M. M. Cohen. Livre qui ne pouvait pas être *équilibré,* puisque le sujet en est immense et très inégalement exploré. L'auteur a pris le parti le meilleur en le divisant en quatre grandes sections (*L'instrument social langage, Les langages et les groupes sociaux, Puissances du langage, Les langages en dépendance des rapports de civilisation*) et en autant de sous-sections que ces grands aspects présentent de faces. Sur certains points, M. M. Cohen n'a eu qu'à établir le bilan de recherches déjà très avancées. Pour d'autres, il jette des jours sur tout ce qui serait encore à faire, et ces chapitres, presque d'anticipation, ne sont pas les moins instructifs. Ils piqueront, j'espère, la curiosité de jeunes lecteurs et susciteront des vocations. Un autre caractère de cet ouvrage est d'appui constant que l'auteur y prend sur une bibliographie extrêmement riche et étendue. Par là encore il rendra de grands services.

Travaillant pour une collection qui s'adresse à un public mêlé, M. M. Cohen était tenu à la fois de satisfaire les spécialistes et de ne pas effaroucher les profanes. Il s'est bien tiré d'un pas difficile. Il y est parvenu en ne demeurant jamais dans l'abstrait : toutes les questions sont illustrées par des exemples clairs. On peut donc recommander sans réserve cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent simplement au langage ou qui cherchent à s'instruire de l'état présent de la linguistique ainsi que de l'avenir de cette science. — R.-L. W.

Textes et lexiques. — De bons textes, bien édités, nous instruisent sur l'histoire de la langue en même temps qu'ils contentent notre goût. Puisque cette mercuriale ouvre une petite enquête sur l'état actuel des études lexicales, j'en signale deux qui se recommandent par un souci intelligent de ne pas négliger cet aspect de la chose littéraire :

Henri Meglan : **Epîtres du Coq-à-l'âne, contribution à l'histoire de la satire au XVI^e siècle.** Librairie E. Droz, Genève, 1956, 1 vol., XXVIII-130 p. — Dans l'histoire de notre langue, il n'y a pas d'époque moins bien étudiée et plus mal connue que celle du moyen français, entre la fin du XIV^e siècle et la première moitié du XVII^e siècle. Il y a longtemps que Meillet avait mis en lumière ce qui la caractérise : un renouvellement profond du lexique; l'infléchissement vers des sens modernes de quantité de mots héréditaires; l'expulsion de pas mal de termes attachés à des institutions en train de dépérir; l'entrée dans la langue littéraire de mots techniques et de termes ou d'expressions familières, parfois argotiques. Par quels genres ceux-ci se frayent-ils une voie? Par le théâtre, par les chroniques burlesques, par les écrits politiques. On oublie trop que, lorsque Rabelais commence à écrire, il hérite d'une tradition séculaire dans laquelle il puise sans compter. Quand il innove, c'est à partir de modèles déjà fort travaillés. Cela ne retire rien à son génie. Ces grands manieurs de lexique, lui, Hugo, Balzac, sont tout étude sous des apparences d'improvisation, grands connaisseurs des parlers, des gloses, des dictionnaires. A un moindre degré, il en va de même des poètes satiriques qui précèdent de peu Rabelais ou qui sont ses contemporains. Parmi eux, les auteurs de coq-à-l'âne ne tiennent pas une très grande place dans les manuels de littérature; le genre qu'ils cultivent non plus. Il faut avoir d'autant plus de reconnaissance à M. Meylan d'avoir exploré les archives en vue d'identifier ces pièces trop peu connues. Il en publie dix, précédées d'une introduction magistrale. Ce sont des textes difficiles parce qu'ils fourmillent d'allusions, mais amusants. Leur langue est loin d'être commode. Elle demande, pour être comprise, un commentaire suivi plutôt qu'un glossaire. A regarder de près les éclaircissements, mais aussi les doutes que l'éditeur propose et soulève en bas de page, on mesure l'hiatus qui sépare encore le supplément du Dictionnaire de Godefroy et le *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle* de Huguet. Entre les deux, il y aurait place pour un lexique des mots bas, pour un relevé des locutions, des images et des comparaisons familières, établis d'après les farces, les soties, les moralités et les textes satiriques. A celui de Picot, à celui dont Mlle E. Droz a fait suivre le Recueil Trepperel, les notes qui accompagnent les *Epîtres du Coq-à-l'âne* apportent de riches et sérieux compléments. Elles témoignent d'un savoir, d'une intelligence et d'un goût auxquels on rend de bonne grâce hommage.

Honoré de Balzac : **Illusions perdues,** avec une introduction, des notes et des variantes par *Antoine Adam.* Paris, Classiques Garnier, [1956], 1 vol., 876 p. — Certes, on aime à s'instruire sur Balzac, sur sa vie, sur son temps! Mais on peut aimer aussi lire ou relire les œuvres de Balzac, en ayant sous la main juste ce qu'il faut de renseignements sûrs pour faciliter cette lecture et la rendre profitable. Un tel plaisir est à portée de notre main avec cette édition. De la France, de la société, du Paris que décrivait Balzac, combien d'aspects se sont modifiés, combien d'éléments, de structures ont disparu! Quelles images des *relais de poste* peuvent-ils éveiller à l'esprit d'un lecteur parisien d'aujourd'hui? Que comprendre à une expression telle que *le pied haut courbé du Franc?* Des pans entiers de la langue de Balzac sont ainsi à étayer par des notes. Je suis heureux que celles de M. A. Adam aillent droit au fait, nous fassent voir les choses sous les mots, et redonnent ainsi tout son sens à ce texte si beau. Erudites, elles ne sont jamais pédantes, jamais ennuyeuses. C'est un art difficile que de *servir* un texte. M. A. Adam montre une fois de plus qu'il le possède et il faut savoir gré à cet historien de la littérature d'avoir porté attention dans son commentaire aussi bien à la langue de Balzac qu'aux idées et à l'art de cet écrivain. — R.-L. W.

MÉDITERRANÉE ANCIENNE

CIVILISATION GRECQUE ET SIECLE DE PERICLES. — C'est un devoir pour moi en présentant ici quelques livres sur l'antiquité grecque de saluer la mémoire de celui qui a longtemps tenu cette chronique. Fernand Chapouthier était pour moi un ami; il était encore davantage : bien qu'à peine plus âgé que moi, il me paraissait, lui toujours si jeune d'esprit et de cœur, avoir les qualités d'esprit et l'érudition profonde que seul le temps, semble-t-il, permet d'acquérir. Ce n'est pas sans hésitation que j'ai accepté de le remplacer; l'intérêt que je porte à la Grèce et aux civilisations anciennes de la Méditerranée n'est pas moindre que le sien; mais peut-être donnerai-je moins de place aux aspects proprement littéraires dont Chapouthier traitait avec tant de séduction et de goût, et serai-je porté à mettre davantage en lumière les problèmes historiques; plus que l'étude des formes littéraires, celle de l'activité et de la pensée des Grecs retient l'attention; elle peut fournir les éléments les plus utiles d'une formation humaniste, si nécessaire à l'homme moderne pour garder, dans une évolution trop rapide, qu'il subit plus qu'il ne la dirige, le sens des valeurs humaines.

●

A en juger par les nouveautés en librairie, la civilisation grecque et la Grèce antique n'ont peut-être jamais connu une telle vogue : il faut évidemment faire la part du simple attrait qu'exercent aujourd'hui sur l'homme, dont un des penchants les plus généraux est le goût du voyage, les royaumes insulaires et les pays du soleil. Mais il est des livres qui veulent aussi instruire. Tel est l'ouvrage de M. André Bonnard, *Civilisation grecque* (1). Dans un volume impeccable, illustré de fort belles photographies, l'auteur présente en 230 pages « la civilisation grecque » : cela suppose un choix sévère! Un sous-titre discret « de l'Iliade au Parthénon » limite, il est vrai, le sujet. A. Bonnard a choisi d'évoquer la civilisation grecque à travers les grandes œuvres poétiques, et d'abord les deux plus anciennes, œuvres fondamentales qui ont formé l'esprit, le cœur et le

(1) Editions Clairefontaine, Lausanne, 1954, 238 p., 32 planches hors texte, sous couverture illustrée.

goût des Hellènes pendant des générations, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Puis il passe à la poésie lyrique, dans laquelle il retient « deux plantes rares entre toutes : Archiloque, le premier en date des grands lyriques européens... L'autre fleur, c'est Sapho, dont il n'y a rien à dire, sinon qu'elle reste unique en son temps comme au nôtre. » Plus loin apparaît la tragédie « entre les créations du peuple grec, peut-être la plus haute et la plus hardie » ; elle est ici représentée par Eschyle. Entre ces chapitres où l'auteur essaie de définir l'esprit grec et les étapes de son histoire dans les grandes œuvres littéraires, il aborde d'autres problèmes, les rapports des hommes avec leurs dieux, les rapports des hommes entre eux. Les Grecs ont créé un type nouveau d'organisation du groupe humain, la démocratie; Athènes en a été le modèle et A. Bonnard en étudie les deux héros, son fondateur Solon — un poète lui aussi — et Périclès qui l'a portée à son apogée. La démocratie athénienne est sans doute un modèle de démocratie antique, mais avec toutes les limitations que ce régime comporte dans l'antiquité, excluant de la vie civique les femmes et la masse des esclaves (c'est un anachronisme, je crois, de considérer que l'existence de l'esclavage ait pu nuire à l'essor de la civilisation à cette époque). On lit avec plaisir ce livre, riche de citations d'œuvres grecques. Mais il me laisse, je dois l'avouer, un peu insatisfait; il serait inutilement pédant de signaler ici ou là quelques inexactitudes, des hypothèses discutables; mais peut-on mettre ce magnifique titre « la civilisation grecque » sur un livre qui laisse si mal deviner l'extraordinaire diversité du monde grec, son ampleur dans l'espace, qui ne dit rien de l'éveil de la pensée et de la philosophie grecques? Et pourquoi placer sur la couverture de ce livre qui se ferme au moment où Périclès meurt la photographie d'un mouvement élevé au II[e] siècle avant notre ère à Délos par des marchands syriens, adorateurs des divinités de Beyrouth et de la déesse Romè?

C'est à *Périclès* seul qu'est consacré un fort volume de M. L. Homo (2). L'auteur en est un grand historien et, depuis quarante ou cinquante ans, tous nos étudiants ont appris dans ses livres l'histoire de Rome. La figure de Périclès l'a tenté : c'est le seul Grec qui, avant les Macédoniens Philippe et Alexandre, ait conçu et dirigé une sorte d'empire, un groupement de forces qui se superpose à la cité et, dans le monde grec, semble annoncer ce que sera la puissance de Rome deux ou trois siècles plus tard; c'est l'homme aussi dont l'influence personnelle a le plus contribué à faire d'Athènes en son temps le centre artistique

(2) R. Laffont, éd., 1954, 352 p.

et intellectuel le plus brillant de l'hellénisme. Dans cette biographie documentée, riche de faits, étayée sur de nombreuses références aux textes, qui est en même temps une histoire d'Athènes et de son empire, un tableau de la civilisation athénienne à son apogée, il y a beaucoup à apprendre. Il est regrettable cependant qu'on puisse y relever des inexactitudes de détail : pourquoi dire que dans les grandes Panathénées, la procession qui portait solennellement un péplos à la déesse Athéna précédait les concours — alors qu'elle était le dernier acte de ces cérémonies —, et qu'elle comportait un défilé de chars de guerre — que les Athéniens n'ont jamais employés? Vétilles sans doute, mais ces erreurs sur des détails sans importance, faciles à vérifier ne risquent-elles pas d'inspirer quelque inquiétude au lecteur critique? Plus grave à mon avis est l'impression générale que laisse le récit, celle qu'il est possible sans incertitude de connaître non seulement la vie et l'œuvre de Périclès, mais aussi ses intentions : tout est clair et remarquablement composé. L'histoire n'est pas cela, et l'intérêt de l'histoire est de mettre le lecteur en présence de problèmes analogues à ceux qu'il se pose pour comprendre ses contemporains et les événements qui l'entourent; dans le passé surtout, on ne saisit que des reflets, des fragments de faits ou d'actions, jamais le fait lui-même, encore moins les idées et les intentions. L'intérêt pour l'esprit est moins de recevoir une solution parfaite, qui ne peut être qu'une reconstruction en partie au moins hypothétique, voire arbitraire, que d'être invité sur des données souvent incomplètes, à essayer de comprendre, malgré les lacunes de l'information, les hommes d'autrefois, — ou de toujours.

Pour évoquer la civilisation grecque dans son apogée, je préférerais le beau volume de M. P. Devambez, *L'art au siècle de Périclès* (3). Il s'agit là d'un sujet bien défini, où des documents judicieusement choisis et admirablement reproduits servent de références concrètes pour le texte qu'ils illustrent. Bien que dépourvu de toute surcharge d'érudition, le texte s'impose au lecteur et le séduit, lui offrant des connaissances précises, parfaitement claires, même pour un large public, parfaitement sûres, même pour l'esprit le plus critique. Il est vrai que l'auteur connaît admirablement la Grèce et l'art grec, et qu'il ne nous parle que de ce qui lui est parfaitement familier. C'est pourquoi à qui veut découvrir la civilisation grecque, plutôt que tout autre livre plus ambitieux et moins sûr, je conseillerais celui-ci où

(3) Editions Clairefontaine, Lausanne, 1956, 112 p., 96 planches.

il pourrait en saisir un aspect fondamental présenté de la façon la plus séduisante.

A. Bon.

Les chants d'amour de l'Egypte ancienne, par *Siegfried Schott,* trad. de l'allemand par P. Krieger, coll. L'Orient illustré, 9 (A. Maisonneuve, 1956, 188 p., 24 fig.). — L'Egypte ancienne est célèbre pour ses prodigieux monuments, énormes amas de pierre, pour ses bas-reliefs et ses peintures, ici grandioses, ailleurs d'une délicate finesse. Il est beaucoup plus rare qu'on connaisse sa littérature : le long oubli où est tombée l'écriture égyptienne, la difficulté d'aborder directement les textes ont contribué à cet effacement. Cependant cette littérature existe : ce petit volume a réuni des « chants d'amour » ; on y découvre des êtres humains sensibles à toutes les belles choses, à la poésie de la nature, à la joie de vivre; on y saisit une vie et des sentiments qu'il est difficile d'imaginer si l'on s'en tient au cadre grandiose des temples et des tombeaux. Une introduction, des photographies expliquent et illustrent ces textes.

Aux sources de l'Atlantide, par *Léonard Saint-Michel* (Typographie M. Boin, Bourges, 1953. Frontispice de Muller, 184 p.). — Le sous-titre « Etat actuel de la question atlantéenne avec la traduction des textes platoniciens » définit ce que l'auteur a voulu faire dans ce petit volume, troisième fascicule d'une série intituée « Les valeurs essentielles ». En voici la conclusion : « Atlantide : gemme à multiples facettes, où se mirent toutes les images du monde. Mythe total... Ces atlantides nous donnent à rêver. A rêver d'une seule espérance, qui est la paix salutaire et sereine des résurrections évangéliques. Joie ineffable des créations et des renaissances. On éprouve alors moins d'ennui à feuilleter, aux lueurs crépusculaires de toutes les Atlantides, les pages jamais recommencées de notre calendrier perpétuel. »

L'art et la civilisation étrusques, par *Raymond Bloch,* coll. « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui » (Plon, 1955. 282 p., 61 fig. dans le texte, 33 pl. hors texte). — M. R. Bloch, par les recherches qu'il a menées en Toscane sur le territoire de Bolsena où il a retrouvé le site de l'antique Volsinies et exploré plus au sud un habitat étrusque archaïque, peut être considéré comme un spécialiste des questions étrusques. Il a d'autre part un réel talent pour exposer de façon brève, précise et claire les questions même les plus discutées et les plus obscures comme les origines des civilisations de l'Italie ancienne et en particulier de Rome. Dans ce livre remarquablement illustré de dessins au trait dans le texte et de nombreuses photographies hors texte, il trace un tableau très complet et très sûr de l'art et de la civilisation étrusque. L'étruscologie est une science déjà ancienne — qu'on se rappelle l'étruscomanie du XVIII^e^ siècle — mais qui sur certains points est encore à ses débuts et qui se heurte toujours malgré tous les efforts à des problèmes non résolus comme celui de la langue; malgré l'énorme masse et la qualité des matériaux réunis par les collectionneurs, le vrai travail scientifique est à peine entamé. C'est ce que fait bien comprendre le livre de M. R. Bloch tout en rappelant par des descriptions et par l'image les chefs-d'œuvre de l'art étrusque : fresques, vases peints, petits bronzes, miroirs et cistes gravés, statuettes ou grande statuaire de terre cuite, bijoux enfin, dont la technique révèle l'incroyable habileté des orfèvres.

Les vases grecs, par *François Villard,* 110 p., 32 planches dont 8 en couleurs. — **Les bijoux antiques,** par *Etienne Coche de la Ferté,* 122 p., 48 planches; 2 vol. de la coll. « L'œil du connaisseur » (Presses Universitaires de France, 1956). — Cette nouvelle collection nous paraît d'une heureuse inspiration : il s'agit en effet non seulement de l'histoire d'une catégorie d'objets d'art, de l'étude de l'évolution du style, mais en même temps d'une initiation pratique, qui est une des choses les plus difficiles à acquérir. Chaque volume comporte une première partie « Généralités et technique », décrivant le travail de l'artisan ou de l'artiste : les divers procédés de l'orfèvre, les tâches du potier grec et du peintre qui décore, les formes des vases grecs. La seconde partie traite des écoles et des styles. La troisième, inti-

tulée « Collections et collectionneurs », donne des indications sur la formation des grandes collections publiques ou privées et éventuellement sur la présentation des objets, elle nous renseigne sur le commerce et sur les prix actuels; pour les bijoux, s'y ajoutent quelques remarques sur les faux.

Comme il est naturel, ces volumes sont complétés par une abondante série d'excellentes reproductions, dont plusieurs en couleurs pour les vases grecs. Ils sont également réussis et pourront rendre de grands services comme livres d'initiation. — A. B.

VARIÉTÉS

SADE N'EST PAS L'AUTEUR DU PAMPHLET DE « ZOLOE ». — La principale exigence que nous nous sommes imposée dans nos travaux sur le marquis de Sade consiste à ne jamais tenir pour véridique les assertions de nos prédécesseurs avant d'en avoir opéré le contrôle sur des documents irréfutables. Or, pour avoir négligé une fois cette méthode dans un passage de notre préface aux *Cahiers personnels* du marquis (1) (nous n'avions pas sous la main la totalité de nos archives et l'éditeur nous pressait de lui livrer notre travail), nous sommes tombé dans une grave inexactitude, relativement à une attribution littéraire et aux motifs de l'arrestation du 15 ventôse an IX. Nous avons en effet admis, sans les avoir préalablement vérifiées, deux notions empruntées aux biographes de M. de Sade et qu'une révision des sources nous amène à considérer aujourd'hui comme ne reposant sur aucune réalité : d'une part que *Zoloé et ses deux acolythes* (2), pamphlet anonyme contre Joséphine, Mmes Tallien et Visconti, Buonaparte, Tallien et Barras, publié en juillet 1800, était une œuvre du marquis, d'autre part que l'internement de celui-ci comme auteur de *Justine* et de *Juliette* n'était qu'un prétexte fallacieux destiné à couvrir la vengeance personnelle du premier consul, si vivement atteint par ce pamphlet dans son honneur conjugal.

C'est environ un demi-siècle après la publication de *Zoloé*, dans la *Biographie universelle* de Michaud (vers 1840) et dans les *Fantaisies bibliographiques* de Gustave Brunet, parues en 1864 (3), que l'on trouve l'origine de ces affirmations gratuites. Depuis, tous les historiens sadistes (Jacobus X., Cabanès, Desbordes, etc.),

(1) *Cahiers personnels* (1803-1804), Paris, Corrêa, 1953, in-16, pp. 9-11.
(2) *Zoloé et ses deux acolythes ou quelques décades de la vie de trois jolies femmes, Histoire véritable du siècle dernier par un contemporain. A Turin. Se trouve à Paris chez tous les marchands de nouveautés. De l'Imprimerie de l'auteur. Messidor an VIII.* — In-12 de XII-142 p.
(3) Paris, J. Gay, in-18.

s'exclamant sur le « mensonge » du préfet Dubois, ont paraphrasé à l'envi cette thèse hasardeuse, sans se demander sur quelles preuves elle pouvait être fondée.

Or, dans les abondantes et très complètes archives que nous avons dépouillées pour l'élucidation de ce problème (4), *il n'existe absolument aucune pièce relative au marquis de Sade qui fasse mention du pamphlet de Zoloé.* — Par ailleurs, de l'examen du rapport de Dubois, préfet de police, au ministre de la Police générale (5), sur quoi se sont basés nos prédécesseurs, résultent les évidences suivantes :

a) L'arrestation du 15 ventôse fut opérée sans que l'on en référât aux consuls : si l'affaire eût été basée, non sur la réimpression de *Juliette* prise seulement comme prétexte, mais sur la cruelle satire dirigée contre la Beauharnais, Buonaparte au premier chef n'en eût-il pas été instruit?

b) S'il y avait eu, de la part de Dubois, « mensonge » destiné à l'opinion publique (6), pourquoi ce mensonge figurerait-il dans un travail confidentiel à l'usage du ministre? — Et la crainte de fournir une nouvelle vigueur au scandale de *Zoloé* eût été même absolument injustifiée, puisque la procédure d'internement administrative adoptée à l'égard de M. de Sade excluait toute comparution du détenu devant un tribunal.

Mais il faut surtout mettre en fait que *Zoloé et ses deux acolythes* ne sont pas un ouvrage de Sade, et que c'est sur la seule attribution de ce pamphlet au marquis que ses biographes ont édifié la théorie fantaisiste concernant le motif de son arrestation. Nous avons déjà indiqué que l'on ne possède aucune preuve documentaire établissant qu'il en fût l'auteur. Cependant, en semblable cas, des preuves tirées d'un examen littéraire

(4) Entre autres : Archives nationales, dossiers F7 6.294 et F18 1.730.
(5) *Revue rétrospective*, 1833, t. I, pp. 259 et suiv.
(6) Ce qui a suscité la méfiance des historiens — une fois admise par eux tout à fait arbitrairement l'attribution de *Zoloé* à la plume de M. de Sade —, c'est le libellé du motif invoqué par le préfet pour appréhender le marquis : celui-ci « se proposait de publier incessamment un ouvrage plus affreux encore [que celui de *Justine*], sous le titre de *Juliette* ». Or *Juliette* avait paru en 1797 et s'était à l'époque ouvertement vendue : Dubois pouvait-il ignorer cette publication? devant l'absurdité d'un tel prétexte, comment douter de sa mauvaise foi? — A cela nous répondrons que ce fonctionnaire n'était pas tenu à une exacte érudition concernant les ouvrages de M. de Sade. Eût-il feuilleté les quatre premiers volumes de l'ensemble romanesque en dix tomes édité en 1797, que ses yeux n'eussent rencontré sur les pages de titre que la mention suivante : *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la Vertu;* ce n'était qu'à partir du cinquième volume, et en sous-titre, que se lisait le nom de Juliette : *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la Vertu, suivie de l'Histoire de Juliette, sa sœur.* Cette dernière mention aurait pu fort bien lui échapper. D'ailleurs, beaucoup plus simplement, sous le terme impropre de « publier », peut-être Dubois voulait-il faire entendre celui de « réimprimer » : car il s'agissait bien en la circonstance d'une réimpression de *Juliette.*

peuvent remédier au défaut d'archives. Or il est absolument impossible, sous quelque aspect qu'on l'envisage, de reconnaître dans *Zoloé* la manière de M. de Sade : la structure des phrases et le vocabulaire, de même que le mouvement du discours et la conduite du récit, n'y offrent pas le moindre rapport avec la technique de cet écrivain; l'extrême négligence et la veulerie du style y dénoncent constamment le libelliste professionnel et cette apparition de la vulgarité dans notre littérature par quoi se signale l'époque de la Révolution française.

Si ce ne fut pas sur un ordre personnel du premier consul que le marquis a subi l'horreur d'un nouvel internement qui ne devait prendre fin qu'avec sa vie, il n'en demeure pas moins que cette détention arbitraire pour délit de publication de livres érotiques était l'ouvrage d'un gouvernement où se faisait déjà sentir la tyrannie naissante de Buonaparte; d'autre part, l'on peut lire dans les états des Conseils privés en date des 9 et 10 juillet 1811 et 3 mai 1812, trois décisions signées *Napoléon*, à l'effet de maintenir M. de Sade en captivité. — Au surplus, en feuilletant avec un vif dégoût cette rapsodie nauséabonde qui a nom *le Mémorial de Sainte-Hélène*, nous avons retrouvé le passage ci-après relatif à l'auteur de *Justine* :

« [Napoléon] a dit qu'étant empereur il s'était fait représenter et avait parcouru le livre le plus abominable qu'ait enfanté l'imagination la plus dépravée : c'est un roman qui, au temps de la Convention même, avait révolté, disait-il, la morale publique, au point de faire enfermer son auteur (7), qui l'est toujours demeuré depuis et qu'il a dit croire vivre encore (8). »

Ainsi le soi-disant « Empereur des Français » n'a pas laissé de nous fournir le témoignage de la haine que devait nécessairement lui inspirer l'esprit le plus libre de son temps.

Gilbert Lely.

(7) Ce n'est pas comme auteur de *Justine*, mais pour crime de « modérantisme », que Sade a connu en 1793 les prisons du régime de la liberté
(8) Ed. Dunan, Flammarion, s. d., in-16, t. II, 598.

GAZETTE

Un hommage à Raymond Schwab. — « *C'est le moins de dire que Raymond Schwab est parti sans avoir eu sa part sur terre. Je croyais toujours que l'on exagérait quand on parlait de grands écrivains méconnus. Cette destinée est là pour me prouver qu'on n'exagère point. Elle témoigne que tout un temps peut se dérouler sans que les contemporains soient capables de s'apercevoir que chemine à leur côté un de ceux qui ne peuvent les représenter, étant supérieur à la plupart.* »

Ainsi débute, sévèrement mais avec justice, le très bel article que Mme Marie-Jeane Durry, dans le numéro de juillet-septembre du Divan, *l'excellente revue de M. Henri Martineau, a consacré à la mémoire de Raymond Schwab.*

Le Mercure, *en attendant de pouvoir publier lui-même l'hommage qu'il prépare à cet ami, souhaite que cet article soit lu de tous les amis connus ou inconnus du disparu.*

La présentation du « Mercure de France ». — *Le* Mercure *a conservé le plus longtemps possible sa traditionnelle couverture mauve.*

Mais la diffusion de notre revue se ramifie sans cesse, et cette couverture mauve se trouve exposée dans un nombre toujours croissant de vitrines et de kiosques. Cela veut dire que nous recevons des plaintes toujours plus nombreuses : car la technique moderne n'est pas encore parvenue à fabriquer un papier mauve qui résiste à la lumière sans se décolorer.

Le Mercure *se décide donc à changer de couverture. Et en même temps il améliore la qualité du papier intérieur, tandis que se moderniseront certaines de ses caractéristiques typographiques.*

En contrepartie, il demandera à ses lecteurs et abonnés un très léger effort financier, qui sera largement compensé par la qualité de la nouvelle présentation.

Bien entendu, les nouveaux tarifs ne s'appliqueront qu'à cette présentation renouvelée; en particulier les abonnements et réabonnements seront acceptés au prix actuel pendant tout le mois de septembre.

Rappelons que tous nos abonnés ont reçu sans supplément le numéro spécial de janvier 1956, *consacré au souvenir d'Adrienne Monnier (il était vendu au détail* 270 *francs au lieu de* 180 *francs), et qu'ils recevront dans les mêmes conditions le numéro spécial en préparation sur Paul Léautaud.*

Au Mercure de France. — *La nouvelle édition de Rimbaud.* — *Le* Mercure *a annoncé le 1er juin, page 372, la nouvelle édition de Rimbaud qui se préparait, et dont le texte présente de sensibles rectifications par rapport aux éditions antérieures.*

Les premiers exemplaires de la nouvelle édition sont sortis de chez le relieur à la fin de juillet. Celle-ci en effet est reliée pleine toile rouge, sous couvre-livre rhodoïd. Bien imprimée sur beau papier en caractères Véronèse, limitée à 5.000 exemplaires numérotés, elle est vendue 900 francs.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 3293
Dépôt légal : 3e trimestre 1956.

DANS LA COLLECTION " FEUX CROISÉS "

MARIO SOLDATI

LES LETTRES DE CAPRI

Les protagonistes des *Lettres de Capri* sont deux époux américains, unis par une estime réciproque, mais sans amour. En Italie, aux temps troublés de la Libération, ils avaient connu l'un et l'autre, Harry auprès d'une belle Italienne de mœurs faciles et Jane auprès d'un bel Italien dont on ne remarque d'abord que les bracelets et les bagues, tous les émois de la sensualité. Le mariage ne les assagit guère. Dans le secret, dans le mensonge, dans la terreur obsédante d'un chantage et dans le sentiment aigu de leur culpabilité, ils continuent de vivre — ou de rêver — chacun de son côté, l'aventure de leur vie. Tout cela aboutit d'abord à deux confessions : l'une, celle de l'épouse, entière et dramatique, l'autre, celle du mari, réticente et à peine esquissée; puis à deux épilogues où apparaissent, bien différentes pour chacun des deux coupables, les punitions du destin.

L'analyse psychologique de ce roman magistral est servie par une parfaite technique romanesque et un style éblouissant. *Lettres de Capri* a valu à Mario Soldati le Prix Striga 1956, qui est l'équivalent du Prix Goncourt.

Traduit de l'italien
par Paul-Henri MICHEL

Un volume in-8° couronne, 320 pages. **660 F**
Sur alfa . . . . . **1.200 F**

PLON

LIBRAIRIE POLITZER

90, rue de Rennes — PARIS-VI^e^
Té. : LITTré 09.29

Envoi rapide de tous les livres

LIBRAIRIE GÉNÉRALE
LITTÉRATURE - BEAUX-ARTS
LIVRES D'ENFANTS - LIVRES TECHNIQUES
RECHERCHES D'OUVRAGES ÉPUISÉS

Expédition en province et à l'étranger

Compte Postal -:- PARIS 496-83

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e^

●

ANDRÉ CHAMSON

de l'Académie française

LE DERNIER VILLAGE, *roman* . . . . . **300 fr.**
HISTOIRES DE TABUSSE . . . . . **300 fr.**

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Veuillez noter que désormais
la grande revue internationale de littérature moderne

BOTTEGHE OSCVRE

(semestrielle)

est diffusée par le Mercure de France

Depuis 1948, *BOTTEGHE OSCVRE paraît deux fois par an à Rome, Via delle Botteghe Oscure,* rue des Boutiques Obscures, *ainsi nommée parce que des magasins étaient situés au moyen âge dans les arcades en ruines du Circus Flaminius.*

Marguerite Caetani est la directrice de BOTTEGHE OSCVRE. De famille franco-américaine, née dans le Connecticut en Nouvelle-Angleterre, elle passe maintenant, après avoir longtemps résidé en France, une partie de l'année dans ce pays, et l'autre en Italie. De 1920 *à* 1930, *la Princesse Caetani a publié à Paris la célèbre revue COMMERCE, en compagnie de ses amis Valéry, Fargue et Larbaud; et c'est après la guerre qu'elle entreprit de mettre sur pied la publication actuelle, BOTTEGHE OSCVRE, rédigée en plusieurs langues et qui représente, en quelque sorte, une organisation privée des Nations Unies de la littérature moderne.*

Dans chaque numéro — au moins 500 *pages — sont insérés des textes d'écrivains nouveaux ou déjà connus tant Français qu'Italiens, Anglais et Américains. Un numéro sur deux contient des textes en allemand et en espagnol. Cette revue ne publie ni critiques ni chroniques mais uniquement des œuvres inédites de création pure qui représentent les tendances actuelles.*

Parmi les textes français que la revue a déjà donnés, on doit citer des œuvres de René Char (avec traductions en anglais par Jackson Mathews), une série de nouvelles d'André Dhôtel, des récits de Louis Guilloux, de Vivette Perret et d'autres, un livret, La Nuit Close, *de George Limbour, et des textes parmi les meilleurs des jeunes poètes, également la publication intégrale d'Empédocle,* Sur la Nature, *traduite par Yves Battistini.*

(Voir annonces pages suivantes)

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Diffusion :

BOTTEGHE OSCVRE

Revue internationale de littérature moderne

semestrielle

N° XVI

Automne 1955

SOMMAIRE :

FRANCE : Henri Michaux : *Vacances.*
Jacques Dupin : *Poèmes.*
René Cazelles : *Poèmes.*
Maurice Blanchot : *Le calme.*
Guy Lévis Mano : *Il n'y a pas plus solitaire que la nu*
André du Bouchet : *Au deuxième étage.*
— : *Peinture obligée.*
Andrée Chédid : *L'étudiant et son témoin.*
Léna Leclercq : *En attendant la pluie.*
— : *Une jeune fille malade.*
André Corboz : *Haute époque.*
Jean Cayrol : *Trois contes.*

ANGLETERRE : Elizabeth Bowen, Burns Singer, Hugo Charteris, Jame Kirkup, D. J. Enright, Esmé Hooton, Oliver Bernard M. S. Nugent-Head, Wayland Young, Henry Charles Ha cher.

ESPAGNE : Octavio Paz, J. Garcia Ascot, Diego de Mesa y Gallardo Luis Cernuda, Maria Zambrano, Emilio Prados, Jos Lezama Lima, Carlos Fuentes, Tomas Segovia, Guadalup Amor.

ETATS-UNIS : Richard Wilbur, Walter McElroy, Jamet Broughton, Carto McCullers, Paul Engle, Jamet Wright, Richard Selig, Wal lace Fowlie, Rolfe Humphries, Harold Norse, Melvi Walker La Follette, Calvin Thomas, Jackson Mathews Edward Newman Horn, Anthony Hecht, Robert A. Wallace John George Randolph, Pauline Hanson, Henry Rago Russel A. Atkins.

ITALIE : Gian Carlo Conti, Alberto Moravia, Angelo Romano.

Le numéro (14 × 23,5) : 500 francs
Abonnement annuel (deux numéros) : 800 francs

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

)iffusion :

BOTTEGHE OSCVRE

Revue internationale de littérature moderne

semestrielle

N° XVII

Printemps 1956

SOMMAIRE :

FRANCE : René Char : *Mon poème est mon vœu.*
André Dhôtel : *La tribu des ombres.*
Maurice Blanchard : *Terre brûlée.*
Georges Bataille : *Les larmes et les rois.*
Paul Chaulot : *Poèmes.*
Vivette Perret : *Fête.*
P.-A. Benoit : *Nous voulons devancer la vie.*
Gaston Puel : *Ce chant entre deux astres.*
Michael Francis Gibson : *Cinq poèmes d'exode.*
Louis Gillet et Bernard Berenson : *Quelques Lettres.*

NGLETERRE : David Gascoyne, William Sansom, Iris Tree, Antonia Wilde, George Aldis, Chapman Mortimer, Peter Everett, Jon Silkin, Elizabeth Montagu, Charles Fox, André Davis, Thomas Henry Jones, Hilary Corke.

ETATS-UNIS : Donna Bowen, Carol Christopher Drake, William Goyen, Stanley Young, Eugène Walter, Daisy Aldan, Carol Hall, Sidney Stebel, Richard F. Hugo, John Simon, Lin Ming-Hwei Chang, Gene Baro, Daniel Tamkus, Cleveland Moffet, Marcia Nardi, Carolyn Kizer, Kim Yong Ik, L. R. Lind, Stanley Moss, M. Benaya, Ritten Edward Lee, Edwin S. Miller.

ALLEMAGNE : Rainer Maria Rilke, Rudolf Kassner, Marie Luise Kaschnitz, Hans Juergen Von Winterfeld, Paul Celan, Mattias Braun, Gerhard Neumann, Uve Christian Fischer, Gerd Gaiser.

ITALIE : Camillo Sbarbaro, Bernardo Bertolucci, Mariateresa Nessi, Perla Cacciaguerra.

Le numéro (14 × 23,5) : 500 francs

Abonnement annuel (deux numéros) : 800 francs

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

PUBLICATIONS 1955-19

PAUL ARNOLD

Esotérisme de Shakespeare 600
Histoire des Rose-Croix et les origines de la franc-maçonnerie 750

LLOYD JAMES AUSTIN

L'Univers poétique de Baudelaire 750

JEAN BOTROT

Le Péché d'orgueil, nouvelles 450

GEORGES DUHAMEL

L'Archange de l'Aventure, roman 420
Chronique des Pasquier, illustrée, en un vol. sur papier bible 7 500

LUCETTE FINAS

Les Chaînes éclatées, roman 450

GEORGES HENEIN

Le Seuil interdit, contes poétiques 300

PIERRE JEAN JOUVE

Lyrique, poème 360

PAUL LÉAUTAUD

Journal littéraire III (1910-1921) 750
Lettres à ma mère (préf. de Marie Dormoy) 450

JEAN MOGIN

Pâtures du silence, poèmes 240

JEAN QUEVAL

Jacques Prévert 480

GIOSE RIMANELLI

Péché originel, roman tr. de l'ital. par E. Bonan 450

WALT WHITMAN

Feuilles d'Herbe, poèmes. *Réimpres. 2 vol. Ensemble* 1 200

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

le péché d'orgueil

de

JEAN BOTROT

450 fr.

Ces contes ont été écrits dans la bonne humeur (...) Ils sont simples, ils sont clairs, ils distraient.

(Le Divan.)

Pages riches d'imagination, de fantaisie, d'humour et de bonhomie (...) Il émane d'elles une gentillesse émue, une tendresse même dont la résonance est profonde.

(Carrefour.)

Ces vingt contes fantastiques, imagés d'une manière quasi surréaliste, révèlent un poète en prose d'une étonnante acuité d'esprit.

(Les Nouvelles Littéraires.)

Rien de clos, rien surtout de calfeutré dans ce livre vivant, léger, débordant de sève.

(Parisien libéré.)

On a l'impression que l'auteur s'est diverti à créer des histoires pour se les raconter à lui-même et qu'on en est le confident clandestin et ravi.

(Journal du Dimanche.)

Un humour extrêmement savoureux (...) On s'amuse, ce n'est pas si courant.

(Paris-Normandie).

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

•

Six des critiques questionnés par "Carrefour" sur les livres à emporter en vacances

Roger Giron

Stephen Hecquet

Emile Henriot

Robert Kanters

Maurice Nadeau

Pascal Pia

ont conseillé la lecture des

Lettres à ma mère

de PAUL LÉAUTAUD

document indispensable *(écrit Maurice Nadeau)* **pour comprendre le reste de son œuvre à cause du mélange de naïveté, d'amour et d'audace dans les sentiments qui en fait un ouvrage neuf dans l'histoire de la passion amoureuse.**

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).